IVAN TOURGUENEFF

Nouveaux Récits d'un Chasseur

TRADUCTION
ET INTRODUCTION
DE
E. HALPERINE-KAMINSKY



ALBIN MICHEL, ÉDITEUR
PARIS — 22, RUE HUYGHENS, 22. — PARIS

DEUXIÈME INTRODUCTION
DU TRADUCTEUR

Au cours de l'introduction placée en tête du premier volume de ma version des *Récits d'un Chasseur*, j'ai fait ressortir le rôle social qui avait échu à l'œuvre de début de Tourgueneff et indiqué les raisons d'art qui lui avaient assuré le succès auprès du public des deux mondes. Le cadre restreint d'une introduction ne m'ayant guère permis d'achever la revue des opinions les plus autorisées de la critique universelle, je saisis l'occasion de la publication de ce deuxième et dernier volume pour donner un nouveau choix d'appréciations, ainsi que de sommaires indications concernant les récits qui prennent ici place pour la première fois.



J'avais fait allusion, dans ma première introduction, au terme « artiste impersonnel », appliqué à Tourgueneff par Renan. On ne saurait se dispenser de citer le passage

même du discours prononcé aux obsèques de Tourgueneff et où le terme est employé par l'auteur de *La Vie de Jésus.*

« Tourgueneff a reçu du décret mystérieux qui fait les vocations humaines, disait-il, le don noble par excellence; il naquit essentiellement impersonnel. Sa conscience ne fut pas celle d'un individu plus ou moins bien doué par la nature : ce fut, en quelque sorte, la conscience d'un peuple. Avant de naître, il avait vécu des milliers d'années.

« Des suites infinies de rêves se concentraient au fond de son cœur. Aucun homme n'a été à ce point l'incarnation d'une race entière. Un monde vivait en lui, parlait par sa bouche; des générations d'ancêtres perdus dans le sommeil des siècles, sans paroles, arrivaient par lui à la vie et à la voix. »

Renan ajoute plus loin : « C'est l'honneur de cette grande race slave, dont l'apparition sur l'avant-scène du monde est le phénomène le plus inattendu de notre siècle, de s'être tout d'abord exprimée par un maître aussi accompli. Jamais les mystères d'une conscience obscure et encore contradictoire ne furent révélés avec une aussi merveilleuse sagacité. C'est que Tourgueneff à la fois sentait et se regardait sentir; il était peuple et il était d'élite. Il était touché comme une femme et impassible comme un anatomiste, désabusé comme un philosophe et tendre comme un enfant. Heureuse la race qui, à ses débuts dans la vie réfléchie, a pu être représentée par de telles images, naïves, autant que savantes, réelles et mystiques en même temps!

« *Quand l'avenir aura donné la mesure des surprises que nous réserve cet étonnant génie slave,* avec sa foi fougueuse, sa profondeur d'intuition, sa notion particulière de la vie et de la mort, son besoin de martyre, sa soif d'idéal, les peintures de Tourgueneff seront des *documents sans prix,* quelque chose comme serait (si on pouvait l'avoir) le portrait de tel homme de génie dans son enfance. Ce rôle d'interprète d'une des grandes familles de l'humanité, Tourgueneff en voyait la périlleuse gravité. Il sentait qu'il avait charge d'âme, et comme il était honnête homme, il pesait chacune de ses paroles; *il tremblait pour ce qu'il disait et ce qu'il ne disait pas...* Dans sa large poitrine, les contradictoires s'embrassaient; l'anathème et la haine étaient désarmés par les magiques enchantements de son art. » (1)

Les lignes soulignées révèlent l'inquiétude de Renan, il y a quarante ans déjà, devant l'avenir russe que les peintures documentaires de Tourgueneff semblaient annoncer.

Quant à l'observation exacte du peintre, c'est l'historien Taine, juge rigoureux de la valeur du document, qui va l'attester. Je ne rappellerai qu'une phrase de lui, n'en connaissant pas de plus significatives. Il écrivit, en 1873, au critique danois George Brandès, qui comparaît le romancier russe aux grands écrivains allemands : « On pilerait tous les Allemands dans un mortier qu'on n'en tirerait pas une goutte de sa sève (2). »

(1) I. Tourgueneff. *Œuvres dernières.* Discours de Renan, 1885. (J. Hetzel et Cie, édit.)

(2) Voir Emile Haumant. *Ivan Tourgueneff* (Librairie Armand Colin), 1906.

Et voici Guy de Maupassant, représentant le moins discuté de l'école réaliste française, qui rappelle de même, au cours de son article nécrologique sur Tourgueneff, à quel point son aîné russe « faisait » de ses romans « de la vie ».

« Malgré son âge et sa carrière presque finie, écrivait Maupassant, il (Tourgueneff) avait sur les lettres les idées les plus modernes et les plus avancées, rejetant toutes les vieilles formes des romans à ficelles et à combinaisons dramatiques ou savantes, demandant qu'on fît « de la vie », rien que de la vie, — des « tranches de vie » sans intrigues et sans grosses aventures (3).

A son tour M. Paul Bourget range Tourgueneff dans « l'école d'observation ». « Voir clair dans ce qui est », cette formule de Stendhal est la devise même de l'école d'observation, remarque-t-il. Mais, pour obéir à un tel programme, il est de toute nécessité que l'écrivain se considère seulement comme un miroir chargé de nous montrer le plus grand nombre d'objets possible, et cela sans les déformer. En d'autres termes, il faut que cet écrivain s'attache à posséder en première ligne le pouvoir de *l'objectivité*, ainsi que disent les philosophes. Chaque fois donc qu'un romancier ou un poète s'efforce de dissimuler tout à fait sa personne derrière celle de ses héros, il est probable que son esthétique se relie à la doctrine réaliste. Si, avec cela, il prétend ne jamais conclure, s'il débarrasse son œuvre de tout caractère de thèse, en un mot, s'il manifeste cette ambition de placer le lecteur devant les scènes

(3) *Le Gaulois* du 5 septembre 1883.

qu'il raconte comme devant la nature elle-même, le doute n'est pas permis sur ses tendances. On sait que ce fut le cas pour Tourgueneff (1). »

Il n'empêche que la critique russe reprochait plus d'une fois à Tourgueneff le caractère tendancieux de certains de ses romans, tout bonnement parce qu'il peignait en artiste la vérité qui, parce que miroir fidèle, se montrait désagréable, tantôt aux uns, tantôt aux autres. Tourgueneff laissait dire et ce n'est qu'à la fin de sa vie qu'il révéla incidemment sa manière de créer.

« Mon travail littéraire mûrit dans mon esprit comme lève l'herbe, dit-il au critique E. Garchine. Je rencontre, par exemple, Fiocla, ou Pierre, ou Ivan, et voici que quelque chose de singulier me frappe chez cette Fiocla, chez ce Pierre, chez cet Ivan, quelque chose que je n'avais pas encore vu chez d'autres. Je l'examine, elle ou lui, j'en suis impressionné, j'y réfléchis; puis, cette Fiocla, ce Pierre, cet Ivan s'estompent, mais l'impression produite demeure, mûrit. Je confronte ces personnages avec d'autres, les introduit dans l'ambiance de l'action, et voici qu'un petit monde particulier se crée en moi... Puis, soudain, un besoin irrésistible me pousse à décrire ce petit monde, et je satisfais à ce besoin avec plaisir, avec délice...

« Donc, nul parti pris, nulle tendance préconçue ne me guide jamais dans ma création (2). »

(1) Paul Bourget. *Nouveaux Essais de Psychologie Contemporaine*, pp. 214 et 215. (Alphonse Lemerre), 1886.

(2) Traduit d'après I. Ivanov : *I. S. Tourgueneff, Sa vie, sa personnalité, son œuvre*, pp. 243 et 244. Saint-Pétersbourg, 1896.

Il convenait de laisser Tourgueneff même attester son effort d'art objectif, dont Guy de Maupassant témoigne et dont des juges de diverse origine lui attribuent le singulier mérite.



Des ces juges, j'avais cité les avis dans ma précédente introduction : critiques ou créateurs français, allemands, anglais, danois, et je viens d'achever la reproduction des jugements français qui me semblent les mieux qualifiés. Il ne serait pas moins opportun de les faire suivre de ceux venant d'autres pays : polonais, tchèques, italiens, les seuls dont la source m'est accessible à cette heure, à quarante-trois ans de distance.

L'opinion polonaise est à retenir tout d'abord : elle est due à Joseph Kraszewski, romancier et historien qui, au milieu du siècle dernier, jouissait d'une grande popularité parmi les lecteurs polonais. Au surplus, il ne fut pas moins remarqué à l'étranger, et quelques-uns de ses romans furent traduits en diverses langues.

A la nouvelle de la mort de Tourgueneff, en 1883, Kraszewski adressa un article au *Tygodnik-Illustrowany*, de Varsovie, où il définit en ce passage essentiel l'œuvre du romancier russe :

« Rares sont les écrivains qui jouissent d'une aussi universelle reconnaissance que Tourgueneff. Peu, du reste, ont mérité comme lui l'admiration de son art si personnel, de ses peintures où la réalité et la vérité s'amalgament à la fiction et au lyrisme. La moindre de ses pages est tra-

vaillée avec soin, est réfléchie et moulée en une forme élégante. Un surprenant instinct artistique lui signale les limites de la création d'art...

« En tant que copie exacte de la société et de l'époque, son œuvre est unique... Mais il n'a jamais excédé les limites au delà desquelles le réalisme devient répugnant. Ses héros portent toujours en eux une vertu qui élève, charme et suscite l'intérêt. »

Un autre écrivain slave autorisé, le tchèque Joseph Panijek, annonce, dans la *Politik*, de Prague, la mort de Tourgueneff en ces termes :

« Ce n'est point la Russie seule, dont l'histoire des lettres apprécie l'œuvre de Tourgueneff comme son patrimoine le plus précieux, et ce n'est point les Slaves seuls, mais l'Europe entière, tout le monde civilisé qui est attristé de sa mort... On l'aime autant sur la Sprée que sur la Seine, où il a trouvé sa seconde patrie et où il est hautement apprécié par les plus grand sécrivains; il est aimé autant sur la Tamise que sur la Néva, où dans les cercles aristocratiques on se montrait souvent mécontent de lui, mais dont on lisait les œuvres plus que celles de n'importe quel autre écrivain...

« Si à cette heure on lit à l'étranger Pouschkine, Lermontow, Dostoïevsky, Tolstoï, c'est que l'œuvre de Tourgueneff a ouvert la voie hors de la Russie à celle de ses devanciers et de ses successeurs... En Russie même, les *Récits d'un Chasesur* ont marqué une nouvelle époque dans la littérature, époque que Gogol avait préparée et que Tourgueneff a inaugurée. »

La presse italienne fut unanime à regretter la mort de Tourgueneff, la considérant également comme un deuil pour l'ensemble de la littérature européenne. Je ne dispose pas d'appréciations de l'événement émises par des littérateurs italiens aussi qualifiés que ceux précédemment cités. Mais l'unanimité de l'opinion publique d'Italie est suffisamment significative pour qu'on se contente d'en donner un aperçu emprunté à une feuille qui exprimait alors avec autorité l'opinion générale de Rome :

« Tourgueneff, disait le journal *Fanfulla*, fut un profond connaisseur du cœur humain et un artiste de premier ordre. Il aimait la vérité d'un amour infini; ses descriptions de la nature sont pleines de mouvement et d'harmonie, remuant les cœurs. Lorsqu'il décrit la campagne russe, il la teint d'une vague mélancolie, mais l'illumine en même temps d'une lumière caressante. »

Pour ne pas tomber dans les redites, tenons-nous-en aux jugements cités, suffisamment variés d'origine et d'expression.



Il me tarde d'en arriver à la dernière partie de mes remarques, visant la composition du présent recueil, composition se distinguant de ceux anciennement publiés.

Je note tout d'abord que le deuxième volume de ma nouvelle traduction des *Récits d'un Chasseur* contient trois récits qui manquaient dans les précédents recueils : *Les Reliques Vivantes*, *La Fin de Tchertopkhanov* et *Ça fait du Bruit*.

La disparition de cette lacune est due à la publication au texte russe de ces récits postérieurement à celle des premiers recueils, l'un publié par M. Charrière sous le titre des *Mémoires d'un Seigneur Russe* et paru en 1854 (1) ; l'autre par M. Delaveau sous le titre exact de *Récits d'un Chasseur* et datant de 1857, assure-t-on, car je n'en ai appris l'existence que récemment (2).

En effet, les trois nouveaux récits furent écrits par Tourgueneff en 1872, 1874 et 1875 et ne furent adjoints à l'édition russe des *Récits d'un Chasseur* que peu avant la mort de l'auteur. Je les ai donc traduits pour la présente édition complète, bien qu'une autre traduction des mêmes récits ait paru dans deux volumes avec d'autres nouvelles et romans de Tourgueneff, édités par Hetzel, du vivant de l'auteur et sans doute sous son contrôle. Je suis certain du fait quant aux *Reliques Vivantes*, l'ayant appris par leur traducteur Durand-Gréville, lors de la publication de mon recueil de la correspondance de Tourgueneff (3).

Une question pourrait se poser dès lors devant certains de mes lecteurs. Pourquoi avoir retraduit ces récits quand

(1) Dans mon introduction du 1er volume, je datais approximativement cette publication de 1858; je la précise aujourd'hui après vérification.

(2) Je n'avais connaissance que de deux nouvelles de Tourgueneff traduites par Delaveau et publiées en 1856 et 1858, dans la *Revue des Deux Mondes;* mais elles n'appartiennent pas à la série des *Récits d'un Chasseur*.

(3) Voir E. Halpérine-Kaminsky. *Ivan Tourgueneff, d'après sa correspondance avec ses amis français*, pp. 301, 302 et 304 à 323. Paris, 1901 (Fasquelle, édit.).

il serait tout indiqué d'en donner la traduction faite sous le contrôle de l'auteur même? On estime généralement qu'un traducteur suffisamment familiarisé avec les deux langues qu'il utilise et possédant un style correct réussit aisément dans sa tâche jugée en quelque sorte mécanique. Une expérience prolongée m'a confirmé que la science et la facilité de rédaction sont loin de suffire en l'occurence. Le travail de traduction est le plus malaisé de tous les travaux littéraires; il exige des aptitudes particulières, plus rares que celles mêmes du créateur : celui-ci est libre de l'emploi de ses moyens, n'est pas soumis à la besogne serve et complexe de s'inspirer de la pensée, de se pénétrer du sentiment, d'obéir au style d'une création étrangère.

Je me réfère à un créateur tel que Léon Tolstoï, que j'avais entretenu un jour du travail ingrat de traducteur, et qui m'avoua, à son tour, les difficultés qu'il rencontrait dans ces exercices de traduction, et cela précisément, parce qu'il tenait à respecter les tournures de l'original.

Or, à l'époque déjà lointaine où l'on commençait à publier ses écrits en France, Tourgueneff était le premier des romanciers russes qui attirait l'attention d'un groupe assez nombreux de lecteurs, et les traducteurs s'évertuaient principalement à ne pas rebuter le public par l'originalité des expressions exotiques et en prenaient à leur aise avec le texte de l'original, au point de le rendre méconnaissable. Témoin ces *Mémoires d'un Seigneur Russe*, que je signalais dans ma précédente introduction.

Fait plus singulier : Mérimée, ce maître du verbe, et parce que tel, croyait pouvoir « arranger » à sa façon la

version française des écrits de Tourgueneff — comme de Gogol et de Pouschkine, du reste — estimant rendre ainsi service à l'ami qu'il traduisait; et Tourgueneff lui-même en sut gré à l'éminent académicien. Quand un autre traducteur assumait cette tâche délicate, c'est encore à Mérimée que le romancier russe demandait la révision de la traduction en se réservant, toutefois, la correction des fautes par trop grossières d'interprétation. Car, il faut bien le dire, Mérimée ne connaissait qu'approximativement la langue russe; il en avait un sens suffisant pour en pénétrer les beautés quand c'est un Tourgueneff, un Pouschkine, un Gogol *qui la maniaient*. Mais autre chose est de la transmuer en une langue aussi différente que la langue française, la première étant analytique, l'autre synthétique, alors surtout qu'on se propose de respecter le naturel de l'original jusqu'à ses « hardiesses ».

Mais pourquoi Tourgueneff recourait-il aux services non seulement d'un Mérimée, mais à ceux d'autres traducteurs, alors qu'il connaissait aussi bien qu'eux le français et mieux qu'eux le russe? Les deux volumes de ses lettres, dont l'un à ses amis littéraires de France, l'autre à Mme Viardot, que j'ai publiés, en témoignent amplement. C'est que, « poussant la modestie jusqu'à l'humilité », suivant l'expression de Maupassant, le romancier russe n'osait écrire pour le public en langue étrangère, parce que, disait-il, dans sa lettre à un critique russe, « il est déjà assez difficile d'écrire proprement dans sa langue maternelle ».

Qu'on se rappelle, au surplus, sa crainte devant le dictionnaire de l'Académie, signalée par Alphonse Daudet

en son article sur Tourgueneff : (1) « Il m'avoua, écrit Daudet, que l'Académie et son dictionnaire le gelaient. Il le feuilletait dans le tremblement, ce formidable dictionnaire, comme un code où serait formulée la loi des mots et les châtiments des hardiesses. Il sortait de ces recherches la conscience bourrelée de scrupules littéraires qui tuaient sa veine et le dégoûtaient d'oser. »

Et ce n'est certes pas ses amis littéraires de France du premier temps qui l'y auraient encouragé, tel Mérimée, le servant traditionnel du « Code de l'Académie », ni ses amis plus intimes, tel Louis Viardot qui, critique d'art distingué, mais figé dans des principes souvent caducs, ne pouvait admettre, surtout de la part d'un étranger, des initiatives de style ou de composition.

Les *Reliques Vivantes* nous fournissent à point un spécimen de l'intimidation qu'exerçaient sur Tourgueneff ses amis. A la publication française de ce récit, George Sand écrivit à l'auteur : « Maître, il nous faut tous aller à votre école. » Et lui, de répondre :

« Que vous dirais-je des éloges que vous donnez à mes *Reliques?* Ils sont si magnifiquement écrasants que j'ose à peine vous en remercier. Mais ils m'ont rendu bien content, je vous assure, et, à ce sujet, il faut que je vous dise une chose : j'avais eu l'intention de vous dédier ce petit récit. Mais Viardot, que j'ai consulté, m'a conseillé d'attendre que j'eusse écrit quelque chose de moins insignifiant et de moins indigne du grand nom dont je voulais l'orner. Je regrette maintenant de n'avoir pas suivi mon

(1) Voir mon introduction au premier volume.

premier mouvement, car qui sait ce que deviendra l'autre chose? En tous cas, je vous prie de me tenir compte de l'intention (1). »

Autant que la grande romancière, tout lecteur sensible ressent le pathétique shakeaspearien que dégage cette « chose insignifiante », prise sur le vif et sobrement peinte, vertu foncière de la maîtrise de Tourqueneff.

Les qualités d'une œuvre ne dépendent point, en effet, de la perfection du style uniquement, comme on le prétend communément; le certain est, cependant, que le traducteur doit s'évertuer à conserver dans toute la mesure possible le style de l'original, la forme voulue par l'auteur étant commandée par la matière traitée. C'est évident, dira-t-on. Mais cela ne le fut point du temps des premiers traducteurs de Tourgueneff qui n'ont su ni, surtout, voulu le voir, convaincus qu'ils étaient de la nécessité d'alléger l'œuvre étrangère de ses tournures jugées trop exotiques, autrement dit, de la nécessité de la présenter au public français en syntaxe commune et d'éviter les hardiesses qui marquent cependant la personnalité de l'auteur. Il en fut ainsi de l'expression « les yeux pâles » que Tourgueneff lui-même évita d'employer, à en croire Alphonse Daudet, parce que pouvant violer la loi de l'Académie.

Et ce ne fut point l'Académie seule qui intimidait ainsi l'écrivain russe : George Sand, qui appréciait la maîtrise de Tourgueneff dans les termes qu'on a lus, ne manifestait pas moins son étonnement devant le souci que prenait,

(1) *Ivan Tourgueneff d'après sa correspondance avec ses amis de France*, p. 160.

par aventure, l'auteur des *Reliques Vivantes*, de corriger les fautes d'interprétation de ses traducteurs.

L'auteur de la *Petite Fadette* protégeait un traducteur occasionnel, excellant dans le chant, au surplus, M. Charles Rollinat, à qui la romancière tenait à procurer des travaux de traduction de russe, parce qu'il avait passé quelques années en Russie, et elle s'adressa à cette fin à Tourgueneff. Serviable autant que la « bonne dame de Nohant », il s'empressa de recommander Rollinat au journal *Le Temps*, à qui celui-ci présenta ses traductions de quelques récits de Léon Tolstoï et de Tourgueneff même. Mais, à l'expérience, il apparut que la traduction était trop libre et peu fidèle, ce que l'auteur des *Récits d'un Chasseur* fit savoir à Edmond Plauchut, ami commun de George Sand et de Mme Viardot. Ayant appris cet avis de Tourgueneff, George Sand écrivit à Ed. Plauchut, dans une lettre inédite en France :

« Quant aux *Deux Hussards* (1), cette œuvre est par elle-même un chef-d'œuvre, et si elle n'est pas fidèlement traduite, ce que je ne puis savoir, elle est dix fois plus agréable à lire que sous la forme qu'ont donnée aux œuvres de Tourgueneff ses traducteurs ; on est souvent obligé de les deviner au lieu de comprendre du coup. Tu peux le dire à Tourgueneff. Ses écrits semblent traduits par des Russes. »

Elle ajoute : « Le génie de la langue est rendu dans une autre langue en termes *équivalents* et lorsqu'on observe

(1) Nouvelle de L. Tolstoï, traduite par Rollinat.

dans la traduction une stricte fidélité, c'est précisément alors que l'on n'en rend pas le génie. »

Cette dernière remarque est certes des plus judicieuse; mais c'est bien elle qui condamne les « arrangements » des traducteurs qui ne savent pas conserver, fût-ce par « équivalence », ni l'esprit, ni la forme de l'original.

Au cours d'une autre lettre, également inédite en France, George Sand prend la défense des traductions de Charles Rollinat devant Charles Edmond, l'un des principaux collaborateurs du *Temps* à l'époque (en 1875) :

« Je ne suis guère d'accord avec Tourgueneff qui exige une traduction mot à mot et avec un soin de fidélité qui, à son avis, puisse rendre en notre langue, le génie de la sienne.. Il en résulterait que les traductions les mieux appréciées par lui seraient les moins accessibles à l'entendement littéraire des Français. Il aurait raison s'il s'agissait de nous donner le texte authentique des grands maîtres étrangers; mais nous n'en sommes pas encore là. Chez nous, en France, il convient de nous instruire graduellement; si nous ne possédions point toute une centaine de traductions *adaptées et allégées* de grands écrivains étrangers, nous ne les aurions jamais compris. C'est parce que notre surprise et nos préventions furent peu à peu vaincues que nous admettons aujourd'hui les traductions fidèles et surtout leur valeur et leur utilité. » (1)

(1) Forcé de retraduire d'un Russe ces passages des lettres de George Sand, je ne puis en garantir que le sens exact sinon les termes. Ces lettres ont paru dans une étude de V. Karenine sur Tourgueneff et George Sand, étude insérée dans un recueil consacré à Tourgueneff, publié à Pétersbourg en 1921.

Autre observation qu'il m'est permis de prendre à mon compte : j'avais dû la mettre en pratique lors de ma traduction de certaines œuvres de Dostoievsky, il y a quarante ans; on me reprocha récemment cet irrespect envers le grand romancier russe, à l'occasion de nouvelles traductions plus complètes de ces œuvres; j'espère bien trouver le moment propice pour présenter ma défense dans le sens de la formule de George Sand. Je ne rappelle ici ce fait que pour mettre en opposition la nécessité de « l'allégement » dans certains cas avec le devoir de traduire avec respect un auteur comme Tourgueneff. J'en ai indiqué les motifs dans mon introduction du premier volume des *Récits d'un Chasseur*.

En définitive, j'ai dû soumettre à une nouvelle traduction les *Récits d'un Chasseur*, y compris *La Fin de Tchertopkhanov*, *Les Reliques vivantes* et *Ça fait du bruit*, bien que ces derniers, je le rappelle, aient été pubiés avec l'approbation de l'auteur. La version des *Reliques vivantes*, notamment, due à Durand-Gréville, est d'un style sûr et, sauf quelques omissions, est généralement fidèle. Il n'empêche que tout traducteur de tempérament imprime un rythme personnel à son écriture; aussi, pour assurer à l'ensemble du présent recueil une homogénéité de forme nécessaire, une traduction nouvelle sortant de la même plume et dans toutes ses parties s'imposait.

E. HALPÉRINE-KAMINSKY.

Nouveaux Récits d'un Chasseur

I

Tatiana Borissovna et son Neveu

Donnez-moi la main, cher lecteur, et venez avec moi. Il fait beau, c'est le mois de mai; les jeunes feuilles des aubiers brillent comme si on venait de les laver. La route large et unie est couverte de ces herbes fines aux tiges rouges que recherchent les brebis. A droite et à gauche, au flanc des collines, se balancent mollement les seigles, et glisse par taches rares l'ombre de petits nuages.

Au loin, les bois brunissent, les étangs brillent, les villages se dessinent en jaune.

Les alouettes s'envolent par bandes en chantant, s'abattent ensemble, allongent le cou, se dressent sur les guérets. Les freux s'arrêtent sur la route, s'affaissent contre le sol, sautillent, puis s'envolent lourdement. Au delà d'un ravin, un moujik laboure; un poulain pie, à la queue maigre, à la crinière en broussaille, court après sa mère,

et l'on entend son hennissement grêle. Voici un bois de bouleaux; une senteur fraîche et forte surprend agréablement la respiration. Voici la barrière d'enceinte. Le cocher descend : la pristiajnaïa tourne la tête, le korennaïa secoue sa queue et appuie sa mâchoire contre la douga (1). La barrière s'ouvre en criant, et le cocher remonte sur son siège :

— En route!

Le village est devant nous; nous dépassons cinq ou six clos, puis nous tournons à droite; nous descendons dans un ravin et nous montons sur une digue. Au delà d'un étang, derrière des pommiers et des lilas, pointent deux cheminées, au-dessus d'un toit de planches jadis peintes en rouge. Le cocher longe la palissade, et, salués par les aboiements cassés de trois vieux chiens, nous franchissons une porte cochère grande ouverte, et nous entrons dans une vaste cour. Mon cocher salue gaillardement la vieille économe sur le seuil de l'office, et arrête enfin devant le perron d'une maisonnette peinte en couleur sombre, mais égayée par ses joyeuses fenêtres... Nous sommes chez Tatiana Borissovna.

La voici elle-même qui nous salue de la tête :

— Salut matouchka! (2) me dis-je.

Tatiana Borissovna est une femme d'environ cinquante ans. Elle a de grands yeux verts à fleur de tête, le nez un peu épaté, la joue vermeille, un double menton. Sa physionomie est toute douceur et bonté. Elle a été mariée,

(1) Voir la signification de la plupart des termes russes dans les renvois du premier volume : les *Récits d'un Chasseur.*

(2) Petite mère.

mais presque aussitôt elle est devenue veuve. Tatiana Borissovna est une femme très remarquable. Elle ne sort presque pas de son petit domaine, entretient fort peu de relations avec ses voisins et préfère la conversation des jeunes gens. Elle est née de pomiéstchiks fort pauvres et n'a reçu aucune éducation, — c'est-à-dire qu'elle ne parle pas français et n'a pas même vu Moscou. Malgré tout cela, elle s'arrange si simplement, si sagement, elle a l'esprit si libre, elle est si peu accessible aux innombrables faiblesses des petites bârinias propriétaires de la province, qu'on ne peut s'empêcher de l'admirer... En effet, elle vit toute l'année au village, seule, et reste étrangère à tous les cancans, ne s'égosille pas, ne fait pas de révérences, ne s'agite pas, ne suffoque pas, ne frémit pas de curiosité... Merveille! Tous les jours elle est en robe de taffetas gris, en bonnet blanc à longs rubans lilas. Elle mange modérément. Les conserves et les salaisons sont confiées à sa gouvernante. Et de quoi s'occupe-t-elle tout le jour? demanderez-vous. Lit-elle? Non, elle ne lit point, et, à parler franchement, ce n'est pas pour elle qu'on écrit... Eh bien! quand elle est seule, Tatiana Borissovna s'assied près d'une fenêtre et tricote ses bas en hiver; en été, elle va dans son jardin, plante et arrose des fleurs. Elle peut jouer des heures entières avec ses petits chats et ses pigeons... Elle s'occupe très peu du ménage. S'il survient chez elle quelque jeune voisin qui lui plaise, Tatiana Borissovna s'anime aussitôt; elle l'installe, lui fait faire du thé, écoute ses récits, lui donne quelquefois de petites tapes sur la joue et parle elle-même très peu.

Aux jours de malheur, elle est femme de très bon con-

seil et elle sait consoler. Que de gens lui ont confié leurs secrets les plus intimes et ont pleuré dans ses bras! Le plus ordinairement, elle se tient assise devant son hôte, la joue appuyée sur la main gauche et regardant face à face son interlocuteur avec tant d'intérêt qu'on ne peut s'empêcher de penser: « Quelle excellente femme tu es, Tatiana Borissovna! Ecoute, je vais tout te dire. » On se sent si bien dans ses petites chambres avenantes! On pourrait dire que chez elle il fait toujours beau. Tatiana Borissovna est une femme si étonnante que personne ne songe à s'en étonner. Son bon sens, sa fermeté, toutes ses qualités, fermeté, indépendance, charité, sont innées en elle et ne lui ont coûté ni soins ni culture. On ne peut se la représenter autrement qu'elle est, et peut-on la féliciter d'être? Elle préfère à tout les jeux de la jeunesse; les bras croisés sur la poitrine, la tête penchée, elle cligne de l'œil, reste souriante et parfois s'écrie : « Ah! mes enfants! mes enfants! » Et l'on voudrait s'approcher d'elle, lui prendre la main et lui dire : « Ecoutez, Tatiana Borissovna, vous ne savez pas ce que vous valez! Avec votre simplicité et votre ignorance, vous êtes une créature admirable. » Le nom seul de cette femme a quelque chose de familier, d'attrayant et provoque un sourire affectueux. Que de fois il m'est arrivé de demander au premier moujik venu : « Par où faut-il prendre pour aller à Gratchevka? — Allez à Viazovoïé; de là vous passerez chez Tatiana Borissovna, et là tout le monde vous indiquera le chemin. » Et en prononçant ce nom de Tatiana Borissovna, le moujik a une façon toute particulière de balancer la tête.

Elle a peu de dvorovis : elle se conforme à sa fortune. La maison, la buanderie, l'office et la cuisine composent le domaine de la gouvernante Agafia, son ancienne niania (1), créature très douce, pleurnicheuse et édentée. Deux fortes filles de service aux joues fraîches comme des pommes Saint-Antoine, sont à la disposition d'Agafia. Les fonctions de valet de chambre, d'intendant et de buffetier sont dévolues à Polycarpe, septuagénaire très original, ancien violoniste, homme érudit, grand partisan de Viotti, ennemi personnel de Napoléon, qu'il appelle Bonapartichka. Grand amateur de rossignols, il a toujours dans sa chambre cinq ou six de ces oiseaux. Au printemps, dès les premiers jours, il passe des journées entières auprès de la cage, dans l'attente de leur premier chant. Et dès qu'il les a entendus, il se met le visage dans les mains et gémit : « *Ah! quelle pitié! quelle pitié!* » et il pleure à chaudes larmes.

Son petit-fils Vassia, un garçon de douze ans, les yeux brillants, les cheveux bouclés, aide son grand-père. Polycarpe l'aime à la folie et le gronde du matin au soir. Il élève lui-même son petit-fils; il lui dit :

— Vassia, dis que Bonapartichka était un brigand.

— Que me donneras-tu, papa?

— Ce que je te donnerai? Rien du tout. Quoi! es-tu Russe, *oui ou non*?

— Je suis Amtchanien, papa : je suis né à Amtchensk (2).

(1) Bonne d'enfants.

(2) Les moujiks prononcent Amtchensk au lieu de Mtsensk, ville du centre de la Russie, voisine d'Orel.

— Stupide tête! Et en quel pays est situé Amtchensk?

— Est-ce que je sais?

— En Russie, sot!

— Et qu'est-ce que ça me fait?

— Comment, qu'est-ce que ça te fait? Mais notre prince feu Mikhaïlo Ilarionovitch Golenistchev-Koutouzov-Smolensky, avec l'aide de Dieu, a daigné chasser Bonapartichka de nos frontières! si bien qu'à cette occasion on chantait partout :

> Bonaparte ne dansera plus :
> Il a perdu ses jarretières.

Comprends-tu? Il a libéré ta patrie!

— Et qu'est-ce que ça me fait?

— Ah! sot! Mais si le prince Mikhaïlo Ilarionovitch n'avait pas chassé le Bonapartichka, aujourd'hui un Mossié t'expliquerait ses volontés à coups de trique sur la nuque. Il viendrait à toi, et il te dirait . « Comment vous portez-vous? » Et pan! pan! les coups!

— Et moi, je lui donnerais un coup dans le ventre.

— Et lui : « Bonjour, bonjour, venez ici », et il te prendrait par les cheveux.

— Et moi je le battrais dans ses jambes, dans ses jambes en tiges d'oignons.

— C'est vrai, ils ont des jambes en tiges d'oignons... Mais il te garotterait les mains.

— Et moi, je me débattrais, j'appellerais le cocher Mikheï.

— Eh quoi! Vassia, le Français ne viendrait pas à bout de Mikheï?

— Ah! mais non! Mikheï est fort.

— Et alors qu'est-ce que vous feriez?

— Eh bien; nous frapperions le Français à grands coups de poing dans le dos.

— Et lui il crierait : « Pardon! pardon! s'il vous plaît. »

— Et nous lui dirions : « Pas de s'il vous plaît, Français que tu es! »

— Bravo, Vassia! Eh bien, crie donc : « Bonapartichka est un brigand! »

— Et tu me donneras du sucre?

— Ah! voilà comme il est!

Tatiana Borissovna voit peu les pomiéstchitsas des environs, qui d'ailleurs ne viennent pas volontiers chez elle, car elle ne sait pas les amuser. Elle s'endort au bruit de leurs conversations, se secoue, tâche de rouvrir les yeux, de prendre un air attentif et retombe aussitôt dans sa somnolence. En général, elle n'aime pas les femmes. Un de ses amis, bon et paisible jeune homme, avait une sœur, vieille fille de trente-huit ans, bonne au fond, mais exaltée. Il avait souvent parlé à sa sœur de Tatiana Borissovna. Un beau matin, notre vieille fille, sans rien dire, fait seller son cheval et se rend chez Tatiana Borissovna. Elle entre dans l'antichambre en costume d'amazone, le chapeau sur la tête, le voile vert et de longs repentirs sur les épaules, passe devant Vassia qui la prend pour une roussalka (1), et se précipite comme une bombe dans le

(1) Naïade.

salon. Tatiana Borissovna fut tellement effrayée que ses jambes fléchirent quand elle voulut se lever.

— Tatiana Borissovna, dit l'inconnue presque suppliante, excusez ma hardiesse : je suis la sœur de votre ami Alexeï Nikolaïtchk..., et il m'a tant parlé de vous que j'ai résolu de faire votre connaissance.

— Beaucoup d'honneur! murmura la pauvre femme.

L'amazone ôta son chapeau, secoua ses boucles et s'assit tout près de Tatiana.

— Eh bien! la voici! dit-elle d'une voix rêveuse... la voici, la bonne, l'innocente, la noble et sainte créature! La voici! Il m'est enfin donné de la voir, cette femme si naïve à la fois et si profonde! Que je suis heureuse! que je suis heureuse! comme nous allons nous aimer! Je respire enfin... Oui, c'est bien ainsi que je me la représentais, ajouta-t-elle à voix basse en dévorant des yeux Tatiana Borissovna. N'est-ce pas que vous n'êtes pas fâchée contre moi, ma bonne, mon excellente?

— Très flattée... très contente... Comment donc!... Vous offrirai-je du thé?

L'amazone fit un exquis sourire :

— *Wie wahr, wie unreflectirt!* (1) Souffrez que je vous embrasse, ma chère.

La vieille fille demeura trois heures pleines chez Tatiana Borissovna et ne cessa de parler. Elle s'efforçait d'expliquer à Tatiana Borissovna les vertus de Tatiana Borissovna.

Aussitôt après la sortie de cette visiteuse imprévue, la

(1) Combien naturelle, nul fard!

pauvre Tatiana Borissovna n'eut rien de plus pressé que de se mettre au bain, puis au lit. Elle prit du tilleul. Mais le lendemain, la vieille fille reparut, passa chez « son amie » quatre heures, et promit en s'en allant de revenir tous les jours. Elle avait résolu de développer et de perfectionner, selon ses propres expressions, cette riche nature, et il est bien probable qu'elle l'aurait perdue, si, après quinze jours d'obsession, elle ne s'était trouvée toute désillusionnée de Tatiana Borissovna, et si, d'autre part, elle n'était tombée éperdument amoureuse d'un jeune étudiant qu'elle accabla aussitôt de ses lettres. Comme c'est l'usage, elle lui souhaitait une belle et sainte vie; elle « s'offrait en sacrifice », lui demandait de la considérer comme sa sœur, se lançait dans des descriptions de la nature, parlait de Gœthe, de Schiller, de Bettina et de la philosophie allemande... En un mot, elle finit par jeter le jeune homme dans le plus morne désespoir. Mais la jeunesse reprit ses droits; il s'éveilla avec une haine si acharnée pour « sa sœur et amie d'élection », qu'il faillit, dans le premier élan de sa mauvaise humeur, battre son valet de chambre; et pendant longtemps il eut envie de mordre quand on faisait devant lui la moindre allusion à l'amour éthéré et platonique.

Depuis ce temps, Tatiana Borissovna se garda plus que jamais de tout rapprochement avec ses voisines.

Hélas! rien n'est assuré sur la terre. Tout ce que je vous ai conté de l'existence paisible de la bonne pomiéstchitsa est de l'histoire ancienne. La paix qui régnait chez elle a disparu sans retour : voilà plus d'un an qu'elle a sous son toit un artiste de Pétersbourg.

Elle avait pris chez elle, il y a huit ans, un petit garçon d'une douzaine d'années, nommé Andrioucha, un orphelin de père et de mère, le fils du propre frère de Tatiana Borissovna. Il avait de grands yeux clairs et humides, un beau front, un nez régulier, une petite bouche. Sa voix était douce et insinuante ; il était d'une propreté et d'une convenance irréprochables ; affectueux et aimable avec les visiteurs, il baisait la main de sa tante avec toute la gratitude d'un orphelin pour sa bienfaitrice. À peine étiez-vous entré, il vous offrait une chaise. Jamais il ne faisait d'espièglerie ni même de bruit : il se tenait assis dans un coin, un livre à la main, si modestement, si timidement qu'il n'osait même s'appuyer au dossier.

Un visiteur entre. Mon Andrioucha se lève, sourit poliment et rougit. Le visiteur s'en va. Andrioucha s'assied de nouveau, tire de sa poche une petite brosse à glace et se peigne. Dès l'enfance, il avait des dispositions pour le dessin. Trouvait-il un morceau de papier, aussitôt il demandait à Agafia des ciseaux, coupait avec soin un carré régulier, dessinait un cadre et se mettait au travail. C'était un œil avec une grande prunelle, un nez grec, une maison avec une cheminée et la fumée qui sortait en spirale, un chien qu'on aurait pris pour un banc, un petit arbre et deux pigeons sur une branche. Puis il signait : « Dessiné par Andreï Bielovzorov, tel jour, telle année, au village de Malya-Bryki. » Quinze jours avant la fête de Tatiana Borissovna, il travaillait avec un soin particulier. Il arrivait le premier pour lui faire des compliments et lui présentait un rouleau noué d'une faveur rose. Tatiana baisait son neveu au

front et ouvrait le rouleau, où s'offrait au regard curieux du spectateur un temple rond lestement « enlevé » entouré de colonnes, avec un autel au milieu. Sur l'autel brûlait un cœur auprès d'une couronne. Au-dessus, une banderole portait, écrit en lettres bien nettes : *A ma tante et bienfaitrice Tatiana Borissovna Bogdanova, son neveu respectueux et affectionné, en signe de profond attachement.* Tatiana Borissovna le baisait encore une fois et lui donnait un rouble. Pourtant, elle n'avait pas pour lui beaucoup d'affection. L'obséquiosité d'Andrioucha déplaisait à la bonne femme.

A mesure que l'enfant grandissait, elle s'inquiétait de son avenir. Mais une circonstance imprévue la tira de peine.

Un jour, il y a huit ans environ, elle reçut la visite de Benevolensky, Petre Mikhaïlitch, conseiller de collège et chevalier. M. Benevolensky avait servi jadis comme fonctionnaire dans un chef-lieu du district voisin. En ce temps-là, il visitait assidûment Tatiana Borissovna. Puis il passa à Pétersbourg, entra dans un ministère, obtint un poste assez important et, dans un de ses fréquents voyages pour les affaires d'Etat, il se souvint de son ancienne connaissance et alla lui demander deux jours de repos « dans la paix de la vie des champs ». Tatiana Borissovna le reçut avec sa cordialité ordinaire, et M. Benevolensky... Mais, avant de continuer mon récit, permettez-moi, chers lecteurs, de vous présenter ce nouveau personnage :

M. Benevolensky est un homme un peu gros, de taille moyenne, d'un abord très doux, avec des jambes courtes et des mains potelées. Il porte un frac large et très propre,

une cravate haute, du linge blanc comme de la neige, une chaîne d'or sur un gilet de soie, une perruque blonde, à l'index une bague ornée d'une pierre. Il parle doucement, avec persuasion, marche sans bruit, sourit agréablement, roule agréablement les prunelles, coule agréablement son menton dans sa cravate et, en général, c'est un homme agréable. Dieu l'a avantagé d'un bon cœur. Il pleure et s'enthousiasme très facilement. De plus, il est animé d'une passion désintéressée pour l'art, oh! très désintéressée, car, en art, M. Benevolensky, s'il faut dire la vérité, n'entend rien du tout.

L'amour que les gens de sa sorte portent aux arts et aux artistes leur donne une inexplicable fadeur. C'est un supplice de leur parler. Ce sont des bûches enduites de miel. Ils ne manquent pas de nommer Raphaël et le Corrège, le divin Sanzio, l'incomparable Allegri, en accentuant l'o et l'i. Ils taxent de génie tout talent vaniteux, adroit et médiocre. Ils ont toujours à la bouche le ciel bleu de l'Italie, les orangers du Midi, les vapeurs odorantes de la Brinta.

— Eh Vania! Vania! ou : « Sacha! Sacha! » se disent-ils entre-eux, avec sentiment, — c'est dans le Midi, dans le Midi qu'il nous faudrait... Nous sommes, toi et moi, des Grecs antiques par l'âme.

Il faut les voir aux expositions, devant les productions de certains peintres russes. (Il faut observer que la plupart de ces messieurs sont grands patriotes.) Tantôt ils reculent de deux pas en rejetant la main en arrière; tantôt ils s'approchent, et leurs yeux se couvrent d'une humidité brillante.

— Ah! mon Dieu! disent-ils enfin d'une voix entrecoupée par l'émotion : quelle âme! mais quelle âme! et du cœur! du cœur! Y a-t-il mis assez d'âme! Et quelle conception! quelle magistrale conception!

Or, quels tableaux ont-ils dans leurs salons? Quel peintre les visite le soir, boit leur thé, cause avec eux? Quelle perspective que celle de leur propre chambre, avec un balai au premier plan et un tas d'ordures sur le parquet ciré, un samovar jaune sur la table, auprès de la fenêtre, et le patron lui-même en robe de chambre et en bonnet, une claire touche de lumière sur la joue? Quel pupille de la muse, aux cheveux longs, au fier et dédaigneux sourire, les visite? Quelle demoiselle d'un vert pâle piaule chez eux au piano? Car chez nous, en Russie, c'est la coutume : un art ne suffit point pour un homme, il les lui faut tous. Il n'est donc pas étonnant que messieurs les amateurs accordent une si généreuse protection à la littérature russe, surtout à la littérature dramatique. C'est pour eux qu'on écrit les « Jacob Sanazar » car la lutte (mille fois décrite) d'un talent contre le monde entier les émeut jusqu'au fond de l'âme.

Le lendemain de l'arrivée de M. Benevolensky, Tatiana Borissovna, en prenant le thé, dit à son neveu de montrer ses dessins.

— Ah! dit avec surprise M. Benevolensky, il cultive le dessin?

Et il sourit agréablement à l'enfant.

—Comment donc! dit Tatiana Borissovna, c'est sa passion... et il n'a jamais eu de maître.

— Voyons cela, dit M. Benevolensky.

Andrioucha, le rouge de la modestie au front, présenta son cahier. M. Benevolensky se mit à le feuilleter avec la gravité d'un fin connaisseur.

— Bravo, jeune homme! dit-il, c'est très bien...

Et il passa la main sur la jolie tête d'Andrioucha, qui baisa cette main au vol.

— Mais c'est un talent! je vous félicite de bon cœur, Tatiana Borissovna.

— Mais quoi, Petre Mikhaïlitch, je ne puis lui donner de maître, celui de la ville exige un prix fabuleux. Il y a bien chez les Artamonov un peintre qu'on dit très bon, mais la bârinia lui défend de donner des leçons aux étrangers, de peur qu'il se gâte le goût.

— Hum! fit M. Benevolensky rêveur, en regardant Andrioucha. Nous en reparlerons, ajouta-t-il en se frottant les mains.

Le jour même, il eut avec Tatiana Borissovna un entretien particulier à l'issue duquel ils mandèrent auprès d'eux Andrioucha. M. Benevolensky, légèrement animé, les yeux brillants, se tenait à côté de la fenêtre. Tatiana Borissovna, assise dans un coin, s'essuyait les yeux.

— Eh bien, Andreï, dit-elle, remercie Petre Mikhaïlitch : il te prend sous sa tutelle et t'emmènera à Pétersbourg.

Andrioucha resta muet de surprise.

— Parlez-moi franchement, dit M. Benevolensky avec une dignité bienveillante : jeune homme, désirez-vous devenir un artiste? Vous sentez-vous le penchant sacré pour les arts?

— Je veux être un artiste, Petre Mikhaïlitch, dit Andrioucha frémissant.

— Eh bien! cela me fait plaisir. Il vous sera dur de quitter votre vénérable tante, et je ne doute point que vous n'ayez pour elle la plus ardente reconnaissance.

— Je l'adore, interrompit Andrioucha en clignant des yeux.

— Cela vous fait honneur. Mais représentez-vous quelle joie lui causeront vos succès.

— Embrasse-moi, Andrioucha, murmura la bonne pomiéstchitsa.

Andrioucha se précipita dans les bras de sa tante.

— A présent, remercie ton bienfaiteur.

Andrioucha étreignit le ventre de M. Benevolensky, se hissa sur les pointes et parvint à atteindre la main que le bienfaiteur retirait sans précipitation. Le surlendemain, M. Benevolensky emmena son jeune pupille.

Durant les trois premières années de son absence, Andrioucha écrivit souvent à Tatiana Borissovna, joignant à ses lettres quelques dessins. M. Benevolensky ajoutait parfois quelques mots, le plus souvent favorables au jeune homme. Puis les lettres se firent plus rares, puis elles cessèrent. Le neveu fut une année entière sans donner signe de vie. La tante commençait à s'inquiéter, quand tout à coup elle reçut le billet suivant :

« Chère tante,

« Mon bienfaiteur Petre Mikhaïlitch est mort il y a quatre jours d'apoplexie. Me voilà privé de mon dernier

soutien. Sans doute j'ai vingt ans, et ces sept années d'étude ont été pour moi sept années de progrès. Je compte donc sur mon talent pour gagner ma vie et je ne suis aucunement découragé. Si pourtant vous pouviez m'envoyer deux cent cinquante roubles, vous m'obligeriez.

« Je vous baise les mains et suis, etc. »

Tatiana Borissovna envoya à son neveu les deux cent cinquante roubles demandés. Deux mois après, il renouvela sa demande. Elle réunit la somme et l'envoya. Six semaines plus tard, il revint à la charge : il lui fallait acheter des couleurs pour un portrait que venait de lui commander la princesse Terterecheneva. Tatiana Borissovna refusa.

« Eh bien! écrivit le neveu, j'ai l'intention d'aller chez vous pour refaire ma santé. »

Et, en effet, vers le milieu de mai, Andrioucha reparut à Malia-Bryki.

Tatiana Borissovna ne le reconnut pas tout de suite. Elle s'attendait à voir un jeune homme maigre et malade, et c'était un homme large d'épaules, gros, rouge, aux cheveux frisés. Le fluet et pâle Andrioucha n'avait rien de commun avec l'athlétique Andreï Ivanovitch Bielovzorov. Et ce n'était pas seulement l'aspect extérieur d'Andreï qui avait changé. A la timidité exagérée, à la propreté d'autrefois avait succédé un débraillement intolérable. Il se dandinait de droite à gauche en marchant, se laissant tomber dans les fauteuils, s'abattant sur les tables, bâillant de toutes ses dents, parlant insolemment.

« Je suis un artiste, semblait-il dire, un kazak libre... » Il lui arrivait de ne pas toucher son pinceau de plusieurs jours, puis, quand « l'inspiration » lui venait, il affectait une sorte d'ivresse bruyante : ses joues devenaient écarlates et ses yeux ternes, et il vantait ses talents, ses succès. Pourtant ses capacités se haussaient tout au plus jusqu'au petit portrait. Son ignorance était complète : il n'avait rien lu et ne soupçonnait point qu'un artiste eût besoin de rien lire. La nature, la liberté suffisent! Hé! ne savait-il pas secouer les boucles de sa chevelure? N'avait-il pas des fantaisies de vocalise à étonner le rossignol, ne fumait-il pas jusqu'à l'ivresse?... L'audace russe a du bon, mais elle ne sied pas à tout le monde et les Polejaev (1) sans talent et de deuxième main sont insupportables.

Andreï Ivanovitch s'attarda chez sa tante : le pain tout gagné était de son goût. Il ennuyait les visiteurs. Par exemple, il s'asseyait au piano (Tatiana Borissovna possède un piano) et se mettait à chercher d'un doigt *Audacieuse troïka*, frappant le clavier et fredonnant des heures durant les romances de Varlamov : *le Pin solitaire*, ou *Non, docteur, ne venez pas*, ou bien, tout à coup, il entamait : *Apaisez-vous, fureur de l'amour...* C'était à faire frémir. Ses yeux nageaient dans l'huile et ses joues se tendaient comme une peau de tambour. Tatiana Borissovna tremblait de tous ses membres.

— C'est étonnant, me disait un jour Tatiana Borissovna, quelles chansons on chante aujourd'hui. De mon

(1) Poète russe.

temps, c'était tout autre chose. Nous avions aussi des romances tristes, mais agréables tout de même, par exemple :

Viens, viens dans ma prairie,
Où je t'attends en vain,
Viens, viens dans ma prairie,
Où je pleure sans cesse...
Hélas! viendras-tu dans ma prairie?
Mais il sera trop tard, mon amour.

Et Tatiana Borissovna souriait malicieusement.

« Je sou-ou-ouffre..., je sou-ou-ouffre!... » hurlait le neveu dans la chambre voisine.

— Cesse donc, Andrioucha.

« La sépa-a-aration fait languir mon âme », continuait le chanteur infatigable. Tatiana Borissovna hochait la tête.

— Oh! ces artistes, disait-elle.

Un an s'est passé ainsi. Bielovzorov vit toujours chez sa tante, toujours annonçant qu'il va partir pour Pétersbourg. Il est devenu plus large que long. Sa tante (qui aurait cru cela!) en raffole, et les jeunes filles des environs sont amoureuses de lui. Beaucoup des anciennes connaissances de Tatiana Borissovna ont cessé de la voir.

II

La Mort

Un de mes voisins est jeune gentilhomme terrien (1) et jeune chasseur. Un matin de juillet, je me rendis chez lui à cheval et lui proposai d'aller chasser le coq de bruyère.

— Volontiers, me dit-il, mais passons par Zoucha : je verrai en passant Tchaplighino, mon bois de chêne que j'ai mis en coupe réglée.

— Allons, répondis-je.

Il fit seller son cheval, endossa son kafetan vert dont les boutons bronzés représentaient des hures de sanglier, prit une gibecière brodée de poil de chameau, un flacon d'argent, un fusil français, tout neuf, se regarda deux ou trois fois dans la glace, non sans satisfaction,et siffla son chien *Espérance*, cadeau de sa cousine, vieille fille douée d'un excellent cœur, mais qui n'avait pas un che-

(1) Propriétaire foncier qui gère personnellement ses biens.

veu sur la tête. Nous partîmes. Mon voisin emmena son dizainier Arkhip, petit moujik ventru au visage carré et aux pommettes saillantes et simiesques, et son régisseur qu'il avait tout récemment fait venir des provinces baltiques, jeune homme de dix-neuf ans, maigre, blond, myope, aux épaules tombantes, au long cou, M. Gottlieben von der Kock.

Mon voisin était depuis peu en possession de sa fortune. Il avait hérité son domaine de sa tante, la conseillère d'Etat Kardon-Kataïev, femme extraordinairement obèse qui, même au lit, continuait à geindre plaintivement.

Nous entrâmes dans le taillis.

— Attendez-moi dans la clairière, dit Ardalion Mikhaïlitch (mon voisin) à ses compagnons. L'Allemand salua, descendit de cheval, tira de sa poche un petit livre, — un roman de Mme Iohanna Schopenhauer, — et s'assit à l'ombre d'un arbuste sauvage.

Arkhip resta en plein soleil et garda, une heure durant, la même position. Nous fîmes cent tours à travers le taillis sans trouver de gibier. Ardalion Mikhaïlitch me déclara qu'il allait se rendre dans la forêt. Quant à moi, je ne croyais pas au succès de la chasse ce jour-là. Je le suivis. Nous regagnâmes la clairière. L'Allemand marqua la page, mit le livre dans sa poche et remonta paisiblement sur sa détestable jument, qui hennissait et ruait au moindre contact. Arkhip se remua sur sa bête, ajusta ses courtes jambes et mit en mouvement la rossinante qu'il écrasait de son poids.

Je connaissais depuis mon enfance le bois d'Ardalion Mikhaïlitch. J'allais souvent à Tchaplighinc avec mon

gouverneur français, M. Désiré Fleury, excellent homme qui a failli gâter à tout jamais ma santé en me faisant prendre tous les soirs de la médecine de Leroy. Ce bois consistait en deux ou trois cents énormes chênes mêlés de frênes géants. Leurs puissants fûts noirs ressortaient vivement sur la verdure dorée des coudriers et des sorbiers qu'ils dominaient de leurs tiges droites, étendant comme des tentes percées à jour leur vaste branchage bercelé. Les éperviers, les crécerelles et les busards tournoyaient autour des cimes immobiles. L'épêche bigarrée forait énergiquement l'épaisse écorce du tronc. A chaque roulade du loriot succédait, dans l'épaisseur du feuillage, le cri retentissant du merle. Dans le fourré, les fauvettes, les tarins et les pouillots chantaient. Les pinsons fuyaient le long des sentiers. Le prudent petit-gris se glissait de biais au bord des fourrés, l'écureuil roux sautait gaiement d'arbre en arbre pour, tout à coup, s'immobiliser, la queue ramenée par-dessus la tête. Dans l'herbe, autour des fourmilières hautes, à l'ombre dentelée de la fougère, fleurissaient les violettes et les muguets et croissaient vingt sortes de champignons blancs, jaunes, roux, ponceaux, feuilletés, spongieux. Dans les éclaircies, sous les larges arbustes, rougissait la fraise. Quelle ombre! ténèbres en plein midi, atmosphère parfumée, fraîche, calme...

J'avais souvent passé des heures douces à Tchaplighino. Aussi, je l'avoue, n'entrai-je pas sans mélancolie dans cette forêt trop connue. Le funeste hiver sans neige de 1840 n'avait pas épargné les chênes et les frênes, mes vieux amis; secs, ébranchés, çà et là souillés d'une verdure maladive, ils gisaient tristement sous le jeune bois qui leur succé-

dait sans les remplacer (1). Quelques-uns, debout encore, élançaient comme avec désespoir leurs rameaux morts et mutilés. D'autres, moins touffus qu'autrefois, mais feuillus encore, étaient attristés par de grosses branches sèches et noires. Plusieurs n'avaient plus d'écorce, quelques-uns étaient complètement pourris. Qui aurait pu prévoir en 1840 qu'un jour on ne trouverait plus d'ombre à Tchaplighino! Et que pensai-je, moi, en regardant ces arbres mourants? Je crus leur voir une expression de honte et de tristesse, et je me souvins de Koltsov :

Qu'es-tu devenue
Parole altière,
Force orgueilleuse,
Vertu de tzar?
Où est maintenant
Ta verdeur robuste?

— Mais pourquoi, Ardalion Mikhaïlitch, dis-je, pourquoi n'a-t-on pas coupé tout cela durant l'année qui suivit le terrible hiver? On vous en donnerait aujourd'hui le dixième de ce que vous en auriez eu alors.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Vous auriez dû en parler à ma tante : des marchands sont venus chez elle et offraient de l'argent avec insistance.

(1) Il y eut en 1840 des gelées terribles. Jusqu'à la fin de décembre, point de neige. Toutes les plantations périrent et beaucoup de belles forêts de chênes ont été détruites par cet hiver impitoyable. Il est difficile de les remplacer. La force productive de la terre est visiblement épuisée. Ce sont maintenant des terrains vagues où poussent d'eux-mêmes, au lieu de vieux et nobles arbres, le bouleau et le sapin. On ignore chez nous l'art de reboiser. (*Note de l'auteur.*)

— *Mein Gott! Mein Gott!* s'écriait à chaque pas von der Kock. Quelle *chalost* (1).

— De quelle espièglerie parlez-vous? demanda en souriant mon voisin.

Les chênes étendus par terre étaient surtout pitoyables. Tel menuisier les aurait payés bien cher. Quant au dizainier Arkhip, il ne se chagrinait aucunement; au contraire, il prenait plaisir à sauter par-dessus les fûts et à les frapper de son petit knout.

Nous nous rendîmes à la coupe, quand, tout à coup, nous entendîmes le bruit de la chute d'un arbre, puis un cri, puis un bruit de voix, et quelques secondes après vint à nous, du fourré, un jeune moujik pâle et en désordre.

— Qu'as-tu? où cours-tu? lui demanda Ardalion Mikhaïlitch.

Le moujik s'arrêta.

— Ah! batiouchka Ardalion Mikhaïlitch, quel malheur!

— Quoi?

— Maxim, batiouchka, a été écrasé par l'arbre.

— Comment, l'entrepreneur Maxim?

— L'entrepreneur, batiouchka. Nous coupions un frêne, et lui il était là, et voilà qu'il va vers le puits pour boire, quand tout à coup le frêne craque juste dans cette direction. Nous lui crions : cours! cours! cours! Il aurait dû se jeter à droite ou à gauche, mais il courait droit devant lui... la peur le troublait. Le frêne l'a cou-

(1) L'allemand prononcé mal : *chalost*, espièglerie pour *jalost*, pitié.

vert de ses branches. Pourquoi l'arbre est-il tombé si vite? Dieu le sait; il faut croire que la moelle est pourrie.

— Et Maxim est assommé?

— Assommé, batiouchka.

— Mort?

— Non, batiouchka, il est encore vivant! Mais quoi, ça lui a brisé les jambes et les bras; moi, je cours chercher le médecin.

Ardalion Mikhaïlitch ordonna à son dizainier d'aller au galop au village et d'en ramener le médecin, tandis que nous galopâmes jusqu'à l'abatage. Le pauvre Maxim était assis sur l'herbe; une dizaine de moujiks l'entouraient. Nous mîmes pied à terre. Il ne gémissait presque pas. De temps en temps il ouvrait les yeux très grands; il regardait avec surprise autour de lui et mordait ses lèvres bleuies. Son menton tremblait, ses cheveux étaient collés à son front, sa poitrine se soulevait inégalement. Il se mourait. L'ombre d'un jeune tilleul s'étendait doucement sur ses traits. Nous nous penchâmes sur lui; il reconnut Ardalion Mikhaïlitch.

— Batiouchka... dit-il d'une voix à peine intelligible, envoie chercher... le pope. Ordonnez... Dieu devait me punir... mes jambes, mes bras, brisés... aujourd'hui... dimanche... et moi j'ai fait travailler les moujiks...

Il se tut, la respiration lui manquait.

— Mon argent... à ma femme... Donnez à ma femme... en déduisant... Onissim sait... à qui... je dois...

— On est allé cherché le médecin, Maxim, dit mon voisin. Peut-être vivras-tu.

Il ouvrit les yeux et souleva avec effort les sourcils et les paupières.

— Non, je vais mourir... voilà... voilà que ça vient... la voilà... voilà... pardonnez-moi, frères... si j'ai... quelque chose...

— Dieu te fasse grâce, Maxim Andreïtch, dirent d'une seule voix tous les moujiks en se découvrant, pardonne-nous aussi.

Il branla la tête avec désespoir, souleva sa poitrine et s'affaissa de nouveau.

— On ne peut le laisser mourir ici, s'écria Ardalion Mikhaïlitch. Enfants, prenez la toile de la téléga et transportons-le à l'hôpital.

Deux hommes se jetèrent sur la téléga.

— J'ai, chez Efim... de Sytchofska..., murmura le mourant, acheté hier un cheval. J'ai donné des arrhes..., le cheval est à moi..., à ma femme... aussi.

On le mit sur la toile, il frémit comme un oiseau blessé et se raidit.

— Il est mort, murmurèrent les moujiks.

Nous remontâmes silencieusement à cheval et repartîmes.

La mort du pauvre Maxim me donna à réfléchir. Le moujik meurt d'une façon singulière. On ne peut appeler l'état qui précède sa mort ni indifférence ni inconscience. Il meurt comme s'il faisait son devoir, froidement et simplement.

Il y a quelques années, dans le village d'un autre voisin, un moujik fut brûlé dans sa grange. Il y serait mort si un mestchanine ne l'en avait retiré. Ce brave

homme se plongea d'abord dans un tonneau d'eau froide et de toute sa force se précipita contre la porte sous l'avant-toit brûlé. J'allai voir le malheureux dans son izba, il y faisait sombre, l'air était suffocant.

— Où est le malade? demandai-je.

— Là, batiouchka, sur le poêle, me répondit une baba tristement. J'approche. Le moujik est couché couvert de son touloupe et respire avec peine.

— Eh bien, comment te sens-tu?

Le malade s'agite, il essaye de se soulever, et pourtant tout son corps n'est qu'une plaie et il se meurt.

— Reste! reste!... Comment te trouves-tu?

— Mal.

— Tu souffres? (Silence.) Veux-tu quelque chose? (Silence.) Veux-tu du thé?

Je me retire un peu et m'assieds sur le banc. Je reste là un quart d'heure, une demi-heure; le silence est sépulcral. Dans un coin derrière une table, sous l'iconostase, est accroupie une fillette de cinq ans qui ronge un croûton. De temps en temps, sa mère la menace du doigt. Dans le vestibule, on va, on frappe, on cause. La belle-sœur hache un chou.

— Axinia, dit le mourant.

— Quoi?

— Donne du kvas.

Axinia obéit. Nouveau silence.

— A-t-il reçu les sacrements? demandai-je très bas.

— Il les a reçus.

Alors tout va bien, pensai-je. Il attend la mort. Je n'en pouvais plus, je sortis.

Je me souviens encore qu'un jour j'entrai dans l'hôpital de Krasnogorié, où je connaissais un nommé Kapiton, officier de santé, chasseur passionné. L'hôpital était formé de l'aile d'une ancienne maison domaniale. Il avait été agencé par la pomiestchitsa. Au-dessus de la porte, une planche portait en lettres blanches cette inscription :

HOPITAL DE KRASNOGORIÉ

Elle avait remis à Kapiton un joli album où il devait inscrire les noms de ses malades. Sur la première page de cet album, un des pique-assiette de la bienfaisante bârinia avait écrit en français les vers suivants :

Dans ces beaux lieux où règne l'allégresse,
Ce temple fut ouvert par la Beauté;
De vos seigneurs admirez la bonté,
Bons habitants de Krasnogorié!

Un autre monsieur avait ajouté au bas :

Et moi aussi j'aime la nature!

JEAN KOBYLIATNIKOFF.

L'officier de santé avait acheté de son propre argent six lits, et s'était mis à guérir les gens du bon Dieu. On lui avait donné deux aides, dont l'un, Pavel, avait été graveur; mais il était un peu fou, et l'autre, Melikitrissa, une baba au bras sec, était chargée de la cuisine.

Tous deux préparaient les médicaments, séchaient les herbes, faisaient des infusions, contenaient les malades

que la fièvre chaude agitait. Le graveur était un homme morose, taciturne, — et pourtant on l'entendait la nuit chanter : *Quand la belle Vénus.* Il abordait tous les passants en les suppliant de vouloir bien lui permettre d'épouser une certaine Malania, morte depuis longtemps. La baba au bras sec le rossait et lui faisait garder les dindons.

J'étais donc chez l'officier de santé Kapiton et nous parlions de notre dernière chasse, quand tout à coup entra dans la cour une téléga attelée d'un cheval énorme comme en possèdent seuls les meuniers. Dans la téléga était assis un vigoureux moujik, vêtu d'un armiak neuf, et à la barbe bigarrée.

— Ah! Vassili Dmitritch, cria de sa fenêtre Kapiton, entrez donc, je vous prie!... C'est le meunier de Lioubov, me souffla-t-il à l'oreille.

Le moujik, en toussotant, entra dans la chambre de Kapiton, chercha l'icône et se signa.

— Eh bien, Vassili Dmitritch, quoi de neuf? Mais vous êtes malade? Vous n'avez pas bon visage.

— Oui, Kapiton Timofeitch, cela ne va pas.

— Qu'avez-vous?

— Voilà ce qu'il y a, Kapiton Timofeitch. Dernièrement j'ai acheté à la ville des meubles et je les ai amenés chez moi. Quand il a fallu les décharger, j'ai probablement fait un effort; quelque chose craqua en moi, et depuis je me sens mal, et aujourd'hui très mal.

— Hum! fit Kapiton, en absorbant une prise de tabac. Ce doit être une hernie... Y a-t-il longtemps?

— Voilà déjà le dixième jour.

— Le dixième! (Kapiton aspira son haleine et branla la tête.) Laisse-moi te tâter... Je te plains, Vassili Dmitritch, cela va très mal, c'est très grave. Reste donc chez moi, je te soignerai bien, mais je ne réponds de rien.

— Suis-je si mal? murmura le meunier surpris.

— Oui, Vassili Dmitritch, très mal; si vous étiez venu deux jours plus tôt ce ne serait rien, je vous aurais enlevé cela d'un coup. Maintenant il y a inflammation et on peut craindre la gangrène.

— Pas possible! Kapiton Timofeitch.

— C'est comme je vous le dis.

— Mais comment donc, je vais mourir pour si peu?

L'officier de santé leva les épaules.

— Je ne dis pas cela, seulement restez ici.

Le moujik réfléchit, regarda le plancher, puis nous, se gratta la nuque et prit son bonnet.

— Où allez-vous donc, Vassili Dmitritch?

— A la maison, puisque je vais mourir, cela se comprend : il faut que j'arrange mes affaires, puisque c'est ainsi.

—Vous vous perdez, Vassili Dmitritch. Voyons, je m'étonne que vous ayez pu arriver jusqu'ici. Restez donc.

— Non, frère Kapiton Timofeitch; s'il faut mourir, je mourrai chez moi. Comment mourir ici? Dieu sait ce qui se passerait chez moi.

— Mais on ne peut pas savoir comment le mal tournera. Sans doute c'est très dangereux, il n'y a pas à dire. Mais c'est justement pour ça qu'il faut rester.

Le moujik fit un signe de tête négatif.

— Non, Kapiton Timofeitch, je ne resterai pas. Donnez-moi un remède.

— Mais le remède sans les soins, ce n'est rien.

— Je ne resterai pas, on vous dit!

— Eh bien, comme tu voudras. Seulement, ne m'en veuille pas après.

Il arracha un feuillet du bel album, écrivit une ordonnance, et ajouta de vive voix quelques recommandations. Le moujik prit l'ordonnance, donna à Kapiton cinquante kopeks, sortit de la chambre et remonta dans sa téléga.

— Eh bien, adieu! garde-moi bon souvenir et souviens-toi des miens s'il arrive quelque chose.

— Hé! hé! Vassili, reste donc, Vassili!

Le moujik branla encore une fois la tête, tira les guides et sortit de la cour. J'allai dans la rue et je le suivis de l'œil. La route était boueuse, cahoteuse; le meunier cheminait prudemment, dirigeait habilement son cheval et saluait tous les passants.

Quatre jours après il mourut.

Oui, les Russes meurent singulièrement!

Et que de morts me reviennent en mémoire! Je te revois, mon vieil ami Avenir Sorokooumov, qui mourut étudiant, noble et excellent garçon! Je vois encore ton visage verdâtre de poitrinaire, ta chevelure rare et blonde, ton doux sourire, ton regard émerveillé, tes membres trop longs. J'entends ta voix faible et caressante. Tu vivais chez le pomiestchik grand russien Gour Kroupianikov. Tu élevais ses enfants Fofa et Zozia, leur enseignant le russe, la géographie et l'histoire. Tu supportais patiemment la lourde gaîté du maître, les plaisanteries de son

intendant, les espiègleries de tes élèves. Tu te prêtais aux exigences capricieuses de leur mère, une bârinia ennuyée. Mais aussi, comme tu goûtais le repos du soir! Quel bonheur d'être pour quelques heures délivré de toute obligation, de toute contrainte! Tu t'asseyais à ta fenêtre et tu fumais ta pipe en rêvant, ou bien tu feuilletais une livraison sale de quelque revue apportée de la ville par l'arpenteur, un autre pauvre diable comme toi. Et comme tu t'enthousiasmais alors pour les poètes et les romanciers de la revue! Comme tu cédais volontiers à leur désir de te faire rire ou pleurer! Quel sincère amour des hommes, quelle noble sympathie pour le beau et le noble dans ton âme enfantine et pure!

Il faut tout dire : tu n'étais pas très spirituel. La nature t'avait à peu près refusé les facultés de la mémoire et de l'application. A l'Université, tu dormais aux leçons, tu te taisais aux examens! Mais qui rayonnait de joie au succès d'un camarade? qui se réjouissait à en perdre la respiration? C'était Avenir. Qui croyait aveuglément à la haute vocation de ses amis? qui les prônait? qui les défendait? qui était étranger à l'envie, à la haine, à la vanité? qui était toujours prêt à se sacrifier? qui se soumettait volontiers à des gens indignes d'essuyer la poussière de sa botte? Toujours toi, toujours toi, mon bon Avenir. Il m'en souvient, tu avais le cœur brisé quand il te fallut quitter pour une condition (1), abandonner tes camarades. De tristes pressentiments t'obsédaient, et en effet, tu fus mal à l'aise à la campagne, n'ayant là personne à écouter

(1) Partir en condition, aller donner des leçons.

pieusement, personne à admirer ou à aimer! Et tous, stepniaks (1) autant que les pomiestchiks civilisés, ne voulaient voir en toi qu'un précepteur; les uns te parlaient grossièrement, les autres au moins négligemment. Ton extrême timidité achevait ton malheur. Tu tremblais, rougissais, bégayais.

L'air pur des champs n'a pu rétablir ta santé; tu coulais comme un cierge, mon pauvre! Ta chambre s'ouvrait sur le jardin; les merisiers, les pommiers, les tilleuls saupoudraient ta table, tes papiers et tes livres, de leurs fleurs légères; au mur, dans un coussinet de soie bleue, pendait la montre qu'une douce Allemande, gouvernante aux yeux bleus, aux cheveux blonds, t'avait donnée en souvenir, au jour des adieux. Quelquefois, un ancien ami de Moscou venait te voir et te procurait des extases infinies en te lisant des vers dont quelques-uns étaient de lui. Mais l'isolement habituel, mais l'insupportable et interminable servitude, les automnes et les hivers sans fin et le mal incurable... pauvre Avenir!

Il ne pouvait déjà presque plus sortir. J'allai le voir peu de temps avant sa mort. Le pomiestchik Gour Kroupianikov ne l'avait pas chassé de sa maison, mais il ne lui donnait plus d'appointements, Fofa étant entré au corps des cadets, il avait pris pour Zozia un autre précepteur.

Avenir était près de sa fenêtre dans un Voltaire. Il faisait très beau. Un calme ciel d'automne bleuissait joyeusement au delà d'une ligne gris obscur de tilleuls

(1) Habitants de steppe.

dépouillés. Çà et là s'agitaient et murmuraient les dernières feuilles d'un or éclatant. La terre, déjà mordue par les gelées, suait au soleil, dont les rayons vermeils se glissaient obliquement à travers les herbes pâlies. Un faible craquement vibrait dans l'air, parfois animé par les voix fortes et nettes des gens qui travaillent au jardin. Avenir était enveloppé d'une vieille robe de chambre Boukhara; un mouchoir vert jetait sur son visage desséché une teinte cadavérique. Mon arrivée lui causa un grand et évident plaisir. Il me pressa la main, parla, et se mit à tousser. Je le calmai et m'assis tout près de lui. Il avait sur ses genoux un cahier des poésies de Koltsov copiées à la main.

— Quel poète! bégaya-t-il en contenant avec peine un accès de toux, et il se mit à déclamer de sa voix si faible

Ou bien le faucon
A-t-il les ailes liées?
Ou bien toutes les routes
Lui sont-elles closes?

Je l'interrompis : le médecin lui avait défendu de parler. Mais je savais le moyen de lui faire plaisir. Jamais Sorokoumov n'avait suivi la marche du savoir humain comme on dit, mais c'était une de ses fantaisies d'entendre raconter jusqu'où les plus grands esprits étaient parvenus dans leur carrière. Autrefois, il lui arrivait de prendre un camarade à part et de le questionner à ce sujet, et il écoutait, admirait et longtemps après pouvait rendre compte — presque dans les termes exacts — de ce qu'on lui avait dit. La philosophie allemande avait

pour lui un tout spécial attrait. Je me mis donc à lui parler de Hegel (cela date de loin comme on voit). Avenir approuvait par des mouvements de tête, levait les sourcils, souriait, marmottait . « Je comprends, je comprends... C'est bien, c'est bien. » Cette curiosité puérile d'un mourant, cette ingénuité d'un être si misérable m'émurent jusqu'aux larmes. Il faut observer qu'Avenir, au contraire de la plupart des poitrinaires, ne s'illusionnait pas sur son mal, et pourtant il ne soupirait pas et jamais il ne faisait allusion à son état. Il rassembla ses forces et put me parler de Moscou, de nos anciens camarades, de Pouschkine, de la littérature russe, du théâtre; il rappela nos déjeuners, nos soupers, nos ardentes discussions, et il prononça avec attendrissement les noms de deux ami défunts.

— Tu te rappelles Dacha? ajouta-t-il enfin. Quelle âme d'or! quel cœur et comme elle m'aimait. Que sera-t-elle devenue, qui sait?...

Je lui laissai son illusion, mais le fait est que la belle Dacha jouit d'un merveilleux embonpoint, qu'elle est en relations avec de riches marchands, les frères Kondatchkov, qu'elle emploie la céruse et le carmin, qu'elle bavarde et jure même très délibérément.

« Cependant, pensai-je, en examinant le visage exténué de mon ami, ne pourrait-on le tirer d'ici? peut-être n'est-il pas incurable... » J'abordai la question, mais il ne me laissa pas achever.

— Non, frère, dit-il, peu importe où l'on meurt. Hé! je n'irai pas jusqu'à l'hiver... pourquoi donc être une

cause d'embarras? Je suis accoutumé à cette maison. Il est vrai que les gens d'ici...

— Sont méchants? demandai-je.

— Méchants, non... ce sont simplement des bûches. D'ailleurs, je n'ai pas à me plaindre d'eux, et puis, nous avons des voisins. M. Kassatkine a un fille bien élevée, une bonne fille...

Sorokooumov eut une nouvelle quinte de toux.

— Tout cela ne serait rien, reprit-il, si on me permettait de fumer une pipe... Mais je ne mourrai pas comme cela, je veux fumer une pipe, ajouta-t-il en clignant de l'œil avec malice. Dieu soit loué, j'ai vécu, j'ai eu des amis...

— Tu devrais au moins écrire à tes parents, interrompis-je.

— Pourquoi faire? M'aider, ils ne le peuvent. Si je meurs, ils l'apprendront... Mais pourquoi parler de cela. Raconte-moi plutôt ce que tu as vu à l'étranger.

Je me mis à lui faire des récits, il me dévorait des yeux. Le soir venu, je partis. Huit jours après, je reçus de Kroupianikov la lettre suivante :

« J'ai l'honneur de vous informer que votre ami, l'étudiant qui demeurait chez moi, M. Avenir Sorokooumov, est mort, il y a quatre jours, à deux heures après-midi. Je lui ai fait faire, ce matin, des funérailles à mes frais, dans mon église paroissiale. Il m'a fait prier de vous faire tenir les livres et les cahiers ci-joints. Il s'est trouvé dans son tiroir la somme de vingt-deux roubles et demi qui va être expédiée à ses parents, ainsi que ses effets.

Votre ami était encore en pleine connaissance, on peut dire aussi en pleine indifférence, ne témoignant aucune espèce de regret, même alors que nous étions tous réunis en famille pour lui faire nos adieux. Kléopatra Alexandrovna, mon épouse, vous salue; cet événement a beaucoup agi sur ses nerfs. Quant à moi, je suis, grâce à Dieu, en bonne santé, et j'ai l'honneur d'être Monsieur,

Votre humble serviteur,

« GOUR KROUPIANIKOV. »

Bien d'autres exemples me reviennent, mais on ne peut tout dire : bornons-nous à celui-ci pour finir :

Une vieille pomiestchitsa mourait en ma présence. Le pope, debout à son chevet, récitait les prières des agonisants. Tout à coup, il crut remarquer que la mourante s'éteignait déjà, et il lui imposa la croix. La bârinia s'écarta furieuse.

— Pourquoi tant te presser, batiouchkha? murmura-t-elle d'une langue à demi paralysée. Tu as le temps.

Elle appliqua sa tête sur l'oreiller, glissa la main *dessous*, et dans le même instant exhala le dernier soupir. Sous l'oreiller, on trouva un rouble : elle avait voulu payer au prêtre les prières des agonisants dites pour elle.

Oui, les Russes meurent singulièrement.

III

Les Chanteurs

Le petit village de Kolotofka appartenait autrefois à une pomiestchitsa surnommée Striganikha (1) à cause de son humeur violente (son vrai nom reste ignoré). Il appartient aujourd'hui à je ne sais quel Allemand de Pétersbourg. C'est un village situé sur le versant oriental d'une colline aride, coupée du haut en bas par un profond ravin qui serpente, béant, déchiré, curé par les torrents du printemps et de l'automne, jusqu'au milieu de la rue et partage, plus nettement que ne ferait une rivière, — sur une rivière on pourrait jeter un pont, — le petit hameau en deux parts. De chétifs aubiers végètent sur les bords sablonneux. Le fond est dallé de pierres argileuses d'un jaune cuivre. Tout cela est d'un peu riant aspect. Et

(1) La tondue.

pourtant tous les habitants des environs connaissent la route de Kolotofka et s'y rendent volontiers.

A la naissance du ravin s'élève, à l'écart des autres, une petite isba carrée, couverte de chaume, avec une seule cheminée et une seule fenêtre, ouverte comme un œil presbyte sur le ravin. Eclairée de l'intérieur les soirs d'hiver, elle brille de loin dans la brume de la gelée et sert d'étoile conductrice à plus d'un passant attardé. Sur la porte est cloué un panneau bleu où on lit : Pritinni (1). C'est un cabaret où l'eau-de-vie se vend au même prix qu'ailleurs, mais on le fréquente beaucoup plus qu'aucun établissement du même genre. C'est que Nikolaï Ivanitch en est le cabaretier.

Nikolaï Ivanitch, naguère svelte et beau garçon au visage frais, aux cheveux bouclés, est aujourd'hui presque obèse, le chef gris, la figure bouffie, les yeux animés d'une fine bonhomie, le front huileux, sillonné de rides étroites. Il est établi à Kolotofka depuis plus de vingt ans. Comme la plupart des cabaretiers, c'est un homme habile et pénétrant. Il ne se distingue point par une politesse particulière, il n'est point communicatif, et pourtant il a le don d'attirer et de retenir la pratique : on est bien, attablé devant son comptoir, sous son regard calme, avenant et flegmatique. Il possède un bon sens parfait, connaît à fond le genre de vie des pomiéstchiks, des miestchanines et des moujiks. Dans les mauvais moments, il est homme de bon conseil, mais circonspect et égoïste;

(1) On appelle ainsi tout lieu où on s'assemble volontiers, tout lieu agréable. (*Note de l'auteur.*)

il préfère se tenir à l'écart, et ce n'est que par des allusions lointaines, insinuées comme au hasard, qu'il met les gens dans le bon chemin, quand il leur porte un véritable intérêt, ce qui est rare. En tout ce qui importe à un Russe, — chevaux, bétail, bois de construction, briques, faïences, poteries, merceries et peaux, chansons et danses, — il est passé maître.

Quand son cabaret est vide, il s'assied à l'ordinaire comme un sac sur le seuil de son isba, ses jambes grêles retirées sous lui, et c'est dans cette position qu'il échange des paroles de politesse avec tous les passants. Cet homme a beaucoup vu, il a survécu à des dizaines de petits nobles qui venaient chez lui chercher de la « distillée ». Il sait tout ce qui se passe à cent verstes à la ronde et jamais n'en souffle mot : personne ne soupçonne que Nicolaï Ivanitch en sait plus que le plus clairvoyant stanovoï (1). Il a les lèvres serrées, sourit et trinque, remue sa vaisselle... Ses voisins l'estiment. Le général civil (2) Chtchereptenko, le plus important propriétaire du district, ne manque pas de le saluer avec bienveillance quand il passe devant son cabaret. C'est que Nicolaï Ivanitch est un homme influent. Il a forcé un voleur de chevaux à restituer un cheval dérobé; il a fait entendre raison aux moujiks d'un village voisin qui ne voulaient pas reconnaître un nouvel intendant; etc... Mais il ne faut pas croire qu'il agisse par amour de la justice ou par dévouement au prochain, non : il cherche

(1) Commissaire de police rural.

(2) Fonctionnaire ayant le grade équivalent à celui de général.

seulement à prévenir ce qui pourrait nuire à son repos.

Nicolaï Ivanitch est marié; il a aussi des enfants. Sa femme, une miestchanka dégourdie, à l'œil vif et au nez pointu, est comme son mari, un peu chargée d'embonpoint. Il a en elle une confiance absolue; c'est elle qui tient la clef. Les ivrognes turbulents la craignent; car elle ne les ménage point : ils font plus de bruit qu'ils ne causent de profits. Ses préférences sont pour les silencieux et les moroses. Les enfants de Nicolaï Ivanitch sont encore petits. Les aînés sont morts, ceux qui restent ressemblent à leurs parents. C'est plaisir de voir ces visages intelligent et bien portants.

C'était un jour de juillet, la chaleur était accablante; je gravissais péniblement, dans la direction du cabaret de Pritinni, un sentier qui côtoie le ravin de Kolotovka. Le soleil brûlait dans le ciel avec rage. Il faisait lourd, la chaleur était en quelque sorte acharnée et l'atmosphère imprégnée d'une poussière suffocante.

Les freux et les corbeaux au plumage luisant tenaient leurs becs béants et avaient l'air de demander aux passants un peu de pitié. Seuls les moineaux, toujours gais, gonflaient leurs plumes, criaient et se battaient sur les haies. Ils s'élevaient en bande sur la route poudreuse et planaient comme un gros nuage gris sur les chennevières vertes. Je mourais de soif, et il n'y avait pas d'eau à ma portée. A Kolotovka, comme partout dans la steppe, les paysans absorbent, en guise de boisson, la boue liquide des étangs, dégoûtant breuvage. Je résolus d'aller demander à Nicolaï Ivanitch un verre de bière ou de kwas.

A vrai dire, l'aspect de Kolotovka n'est jamais réjouis-

sant, mais il est particulièrement triste en juillet, quand le soleil grille les toits sombres des izbas, le ravin profond, le pré poudreux et brûlé où se promènent désespérément de maigres poules aux longues pattes, la carcasse en sapin, débris d'un ancien manoir, couvert d'orties, d'absinthe et d'herbes folles, et l'étang, semblable à une nappe de métal en fusion, entouré d'une bordure de boue à demi desséchée et d'une digue qui penche où, sur la terre couleur de cendre, les brebis presque asphyxiées, se pressent languissamment les unes contre les autres et penchent aussi bas que possible leurs têtes, comme si elles attendaient la fin de ces chaleurs intolérables.

J'atteignis enfin, exténué de fatigue, le cabaret, pétrifiant d'étonnement les enfants sur mon passage, indignant les chiens qui m'accueillaient par des aboiements enroués, si aigus que leurs boyaux auraient dû s'en déchirer... Tout à coup, sur le seuil du cabaret apparut un homme de haute taille, tête nue, vêtu d'un cafetan grossier, et ceinturé de bleu. C'était sans doute un dvorovi; son épaisse chevelure grise se hérissait en désordre sur son visage sec et ridé. Il appelait quelqu'un et faisait de grands gestes : il était évidemment quelque peu éméché.

— Eh! viens donc, bégayait-il en soulevant avec effort ces sourcils épais. Viens, Morgatch, allons! comme tu es, frère; mais tu ne marches pas! ce n'est pas bien, frère; On t'attend là dedans, et toi... toi tu t'endors!...

— Eh bien, j'y vais! répondit une voix chevrotante, et derrière l'izba parut un petit homme gros et boiteux. Il portait une blouse en drap assez propre, une manche passée l'autre ballante; un bonnet pointu lui descendait jus-

qu'aux sourcils et donnait à son visage rond et bouffi une expression fine et railleuse. Ses petits yeux fauves n'étaient jamais immobiles, sur ses lèvres minces courait un sourire un peu forcé; son nez long et pointu s'avançait insolemment, comme un gouvernail.

— On y va, cher, continua-t-il en boitant vers la porte, mais pourquoi m'appelles-tu et qui donc m'attend?

— Pourquoi je t'appelle? fit l'autre d'un ton de reproche. Ah! comme tu es étrange, frère. On t'appelle au cabaret et tu demandes pourquoi? Hé, il n'y a que de bonnes gens. Il y a Yachka le Turc, Diki-Bârine et l'entrepreneur de Jizdra. Yachka et l'entrepreneur ont parié une grande mesure de bière à qui chantera le mieux, c'est-à-dire... comprends-tu?

— Yachka chantera? fit vivement Morgatch. Tu ne mens pas, Obaldouï?

— Je ne mens pas, répondit fièrement Obaldouï. Yachka chantera, il vient de parier... Bête du bon Dieu, coquin que tu es!

— Allons, entrons.

— Embrasse-moi d'abord, s'écria Obaldouï en ouvrant largement les bras.

— Vois-tu! Esope qui s'attendrit! répondit avec mépris Morgatch en repoussant du coude Obaldouï. Ils entrèrent tous deux en se pliant pour franchir le seuil.

Le dialogue que je venais d'entendre excitait ma curiosité. J'avais déjà entendu parler de Yachka le Turc : il passait pour le meilleur chanteur du pays et c'était une rare bonne fortune que de l'entendre rivaliser avec quel-

que autre maître. Je doublai le pas et j'entrai dans le cabaret.

Bien peu de mes lecteurs, sans doute, connaissent nos cabarets de campagne. Mais nous autres, chasseurs, où n'entrons-nous pas? Leur agencement est fort simple. C'est d'abord un vestibule sombre, puis un pièce blanche, divisée en deux par une cloison qu'aucun visiteur n'a le droit de déplacer. Dans cette cloison, au-dessus d'une large table de bois de chêne, est pratiquée une ouverture plus large que haute. Sur cette table, qui sert de comptoir et sur laquelle on débite les spiritueux, des flacons cachetés de différentes capacités sont rangés en gradins derrière l'ouverture béante. Dans la partie antérieure de l'izba, laquelle est à la disposition du client, il y a des bancs le long des murs, deux ou trois futailles et une table dans un coin. Les cabarets de village sont presque tous sombres et l'on n'y voit jamais, sur les parois de rondins nus, les grossières images vigoureusement coloriées dont aucune izba ne saurait se passer.

La société, quand j'entrai, était déjà nombreuse. Au comptoir, et masquant de sa carrure large presque toute l'ouverture, se tenait en ample chemise d'indienne bariolée, les lèvres souriantes, les joues rebondies, Nicolaï Ivanitch, versant de sa main blanche et potelée deux verres d'eau-de-vie à Morgatch et Obaldouï. Derrière lui, près d'une fenêtre, s'apercevait sa femme aux yeux vifs. Au milieu de la pièce se trouvait Yachka le Turc, jeune homme maigre, élancé, vêtu d'un long cafetan de nankin bleu. Il pouvait avoir vingt-trois ans. On l'eût pris pour un ouvrier de fabrique, et quoique son teint

n'annonçât pas une santé robuste, c'était assurément un hardi compère. Les joues creuses, ses grands yeux gris inquiets, son nez droit aux narines mobiles, son front blanc, orné de boucles blondes qu'il renvoyait derrière ses oreilles, ses lèvres fortes, mais fraîches et expressives, tous ses traits enfin révélaient un caractère fougueux et passionné. Très agité, il ouvrait et fermait les yeux, sa respiration était inégale, ses mains tremblaient fébrilement, et en effet, il avait la fièvre, cette fièvre si connue de tous ceux qui parlent ou chantent devant une assemblée.

Près de lui se tenait un homme de quarante ans, large d'épaules, large de pommettes, le front bas, les yeux étroits à la tartare, le nez court et plat, le menton carré, les cheveux noirs, brillants et durs comme les crins d'une brosse. L'expression de ce visage brun, plombé, surtout ses lèvres blafardes, avait quelque chose de féroce et pourtant il s'en dégageait une influence de paisible rêverie. Sans faire aucun mouvement, cet homme regardait lentement autour de lui, comme le bœuf sous le joug. Il portait un vieux cafetan à boutons en cuivre plats, une cravate de soie noire unie entourait son cou puissant; c'était Diki-Bârine.

En face de lui, sous les icones, était assis le rival de Yachka, l'entrepreneur de Zizdra. C'était un homme de taille moyenne, mais bien prise, âgé d'une trentaine d'années, au visage taché de petite vérole, au nez épaté et tordu avec de petits yeux verts très vifs et une barbe noire. Il avait le regard hardi et mobile. Les mains sur les cuisses, il causait indolemment et frappait le plancher, tantôt d'un pied tantôt d'un autre, ce qui attirait l'attention sur ses élégantes bottes à étroit retroussis

rouge. De son armiak de fin drap gris à collet de peluche ressortait le col de sa chemise rouge, fixé sur sa gorge par deux boutons.

Dans l'angle opposé, à droite de la porte, était assis devant une table un certain moujik en vieille blouse grise largement déchirée à l'épaule droite. La lumière du soleil précipitait le torrent de ses rayons jaunes à travers les vitres poudreuses des deux petites fenêtres et semblait ne pouvoir vaincre l'obscurité invétérée de la pièce; tout était éclairé, mais si pauvrement que la lumière, eût-on pu dire, faisait des taches partout où elle touchait. Aussi faisait-il presque frais; le poids de la canicule était tombé comme un fardeau de mes épaules au moment même où j'avais franchi le seuil. Mon arrivée, je l'avais fort bien remarqué, avait d'abord contrarié les clients de Nikolaï Ivanitch. Mais le patron m'ayant salué comme une vieille connaissance, tous se tranquillisèrent et ne firent plus attention à moi. Je m'assis à côté du moujik à la blouse trouée, et demandai de la bière.

— Eh bien, quoi! cria Obaldouï après avoir lampé d'un trait un verre d'eau-de-vie, et il accompagna son exclamation d'un de ces grands gestes sans lesquels il lui eût sans doute été impossible de prononcer une parole, qu'attendons-nous? il faut commencer. Eh! Yachka.

— Commencez, commencez, approuva Nicolaï Ivanitch.

— Soit, commençons, dit d'une voix calme l'entrepreneur en souriant, je suis prêt.

— Et moi aussi je suis prêt, dit avec une grande animation Yachka le Turc.

— Alors commencez donc, enfants, commencez, cria Morgatch.

Malgré le désir unanime de l'assemblée, personne ne commençait. L'entrepreneur ne s'était même pas levé de son banc. On avait l'air d'attendre quelque chose.

— Allons, dit d'une voix de commandement Diki-Bârine.

Yachka tressaillit. L'entrepreneur se leva, baissa sa ceinture et toussota.

— Et qui commencera, demanda-t-il d'une voix un peu changée à Diki-Bârine, qui restait immobile au milieu de la chambre, carrément posé sur ses deux gros pieds et enfonçant jusqu'aux coudes, ses bras puissants dans les poches de son large pantalon.

— Toi, toi, entrepreneur, dit Obaldouï, toi frère.

Diki-Bârine regarda en dessous le bavard qui murmura, se troubla, parut s'intéresser à je ne sais quoi, quelque part au plafond, remua les épaules et se tut.

— On va tirer au sort, dit posément Diki-Bârine.. Que la mesure de bière soit sur le comptoir.

Nikolaï Ivanitch se baissa, et leva avec effort la mesure de bière, la montra, et la déposa sur la table en disant :

— Voilà.

Diki-Bârine regarda Yakov, se fouilla, tira de sa poche un groch et y fit une marque avec les dents.

L'entrepreneur ouvrit une bourse en cuir neuve et, versant dans sa main gauche un grand nombre de pièces de monnaie, il en tira un groch tout neuf. Obaldouï tendit sa casquette usée à visière cassée, et les deux rivaux lui jetèrent les pièces.

— C'est toi qui tirera, dit à Morgatch, Diki-Bârine.

Morgatch sourit avec satisfaction, saisit la casquette des deux mains et la secoua. Tout le monde se taisait; les grochs se heurtaient sourdement. Tous les visages exprimaient une attente impatiente. Diki-Bârine lui-même fermait à demi les yeux. Mon voisin le moujik tendait le cou. Morgatch plongea la main dans sa casquette et et en retira le groch de l'entrepreneur. Tous respirèrent. Yakov rougit. L'entrepreneur passa sa main dans ses cheveux.

— Je te l'avais bien dit, s'écria Obaldouï, je te l'avais bien dit!

— Allons, allons! dit avec mépris Diki-Bârine, tais-toi... Eh bien! continua-t-il, en s'adressant à l'entrepreneur.

— Quelle chanson chanterai-je? demanda celui-ci en commençant à s'agiter.

— Celle que tu voudras, répondit pour tous Morgatch, celle qui te viendras, chante-la.

— Eh, bien sûr celle que tu voudras, approuva Nicolaï Ivanitch en se croisant les bras sur la poitrine. Chante ce qui te plaît et ne t'ocupe que de chanter. Nous autres, nous jugerons en conscience.

— Certes en conscience, saisit au vol Obaldouï, et il lécha le bord de son verre vide.

— Laissez-moi tousser un peu, frères, dit l'entrepreneur en jouant des doigts avec le col de son cafetan.

— Allons, allons, ne traîne pas. Commence, fit Diki-Bârine en baissant les yeux.

L'entrepreneur rêva un peu, secoua la tête et fit quelques pas en avant. Yakov le dévorait des yeux.

Avant de décrire ce tournoi, je crois à propos de dire quelques mots sur chacun des personnages. La vie de quelques-uns m'était connue avant que je les eusse vus poser ainsi devant moi au cabaret de Prittini, et quant aux autres, j'ai recueilli depuis quelques détails sur eux.

Le vrai nom d'Obaldouï est Evgraf Ivanov, mais personne ne l'appelle autrement qu'Obaldouï; lui-même s'en glorifie. Ce sobriquet convient à merveille à ses traits insignifiants et à son inquiétude éternelle. C'est un dvorovi célibataire et ivrogne que ses maîtres ont depuis longtemps livré à lui-même. Sans travail et sans argent, il trouve cependant moyen de s'amuser chaque jour aux dépens d'autrui. On le régale de thé et de vodka, sans savoir pourquoi, car il n'a jamais amusé personne et, au contraire, il fatigue tout le monde. Il n'a jamais su ni chanter ni danser; il n'a jamais dit un mot non pas spirituel, mais seulement raisonnable. C'est un véritable Obaldouï (1). Et pourtant il n'y a pas, à quarante verstes à la ronde, une fête dont il ne soit, tant on s'est accoutumé à le supporter comme un mal inévitable. Il est vrai qu'on le traite souvent avec mépris, mais il n'y a que Diki-Bârine qui sache le mater.

Morgatch ne ressemble en rien à Obaldouï. Ce nom de Morgatch (2) lui va très bien, quoiqu'il ne cligne des yeux pas plus qu'un autre. On sait que le peuple russe est

(1) Terme local : polisson, grossier, fainéant.

(2) *Morgat'*, cligner des yeux.

passé maître dans l'art de donner des sobriquets. Malgré tout mon désir de sonder le passé de cet homme, il reste dans sa vie, pour moi et pour tout le monde sans doute, beaucoup d'inconnu. Tout ce que j'ai pu savoir, c'est qu'il a été cocher dans la maison d'une vieille pomiestchitsa sans famille, qu'il s'enfuit avec les trois meilleurs des chevaux confiés à ses soins, qu'il resta introuvable toute une année durant, et qu'enfin, probablement dégoûté de la vie errante, il revint de lui-même se jeter aux pieds de sa maîtresse; que, par sa conduite exemplaire, pendant plusieurs années, il fit oublier ses torts, rentra tout à fait en grâce, obtint la confiance de la bârina, et à la mort de celle-ci se trouva affranchi du servage et inscrit comme metchanine. Il se fit fermier, planta sur les terres des propriétaires de nos environs, fit fortune et vit à l'aise maintenant. C'est un homme habile, prudent, ni bon, ni méchant. Spéculateur adroit, il connaît les hommes et sait les exploiter. Il a la circonspection et la hardiesse du renard; il babille comme une vieillle baba, sans jamais dire un mot de plus que ce qu'il ne veut, tout en tirant les vers du nez des autres. D'ailleurs, il ne fait pas l'imbécile comme tant de rusés de sa sorte, et ce rôle lui serait difficile, car je n'ai jamais vu d'yeux aussi pénétrants, aussi pétillants que les siens. Ils ne regardent jamais en face, ils épient continuellement. Morgatch médite parfois durant des semaines une entreprise qui paraît ordinaire, commune, et tout à coup on le voit lancé dans une affaire d'une témérité inouïe. Il va s'y perdre; non pas, il a réussi. C'est un heureux qui croit en son étoile, — car il est superstitieux. On ne l'aime pas, mais

on le respecte. Pour toute famille, il n'a qu'un fils, et il l'adore. Cet enfant là ira loin , il est à bonne école. « Le petit Morgatch est bien le fils de son père », disent les vieillards assis le soir, dans la belle saison, sur les levées de terre qui chaussent le pied de leur izbas, — et tous comprennent ce que cela veut dire, et on n'ajoute rien.

Yakov, appelé le Turc, est le fils d'une femme turque. Il est artiste dans l'âme; il vit du métier de puiseur dans une fabrique de papier. Quant à l'entrepreneur dont la destinée, je l'avoue, m'est restée inconnue, je ne sais trop de quoi il vit. Il me parut un mechtchanine, citadin très dégourdi.

Mais Diki-Bârine vaut qu'on parle de lui avec plus de détails. La première impression que produit l'aspect de cet homme est celle d'une force brute, lourde, irrésistible. Il jouit à coup sûr d'une santé invulnérable et il a dans tout son être quelque chose de grossier, de maladroit, — c'est un ours, mais cet ours n'est pas dépourvu de quelque grâce spéciale, provenant peut-être de la belle foi qu'il a de sa propre puissance. Il serait difficile d'assigner à cet hercule une catégorie spéciale : ce n'est ni un dvorovi, ni un mechtchanine, ni un petit fonctionnaire ruiné et retiré, ni un petit gentilhomme chasseur et turbulent. Il est lui. On ignore d'où il est venu dans notre district. Quelques-uns pensent qu'il descend d'une famille d'odnodvortsi et qu'il a dû servir dans l'administration civile. Le fait est qu'on ne peut rien articuler de positif. C'est bien l'homme le plus silencieux, le moins communicatif qui soit. Du reste on ne sait pas davantage de quoi il subsiste. Il n'exerce

aucune profession, ne va chez personne, ne cherche point à se faire des relations : or on ne l'a jamais vu sans argent. Il n'en pas beaucoup sans doute, mais enfin il en a. On ne peut dire qu'il se conduise modestement. Ce mot jure avec l'attitude particulière de son caractère. Mais il est tranquille. Il vit en homme indépendant qui a pris le parti de ne remarquer personne. On l'a surnommé Diki-Bârine (1), mais son vrai nom est Perevlessov. Il jouit d'une grande influence dans tous les environs. On lui obéit sans retard, et de bon gré, quoiqu'il n'ait aucun droit de donner des ordres et qu'il ne laisse même soupçonner aucune prétention à la docilité des gens. Mais il dit un mot, et on agit. C'est là un privilège de la force. Il ne boit presque pas, ne fréquente pas les femmes, mais il adore la musique. Ce caractère est une énigme. Il semble qu'en cet homme couvent des forces redoutables qu'il contient, sachant que, si elles se soulevaient, elles le briseraient lui-même. Je me trompe fort, où quelque chose de semblable a dû arriver déjà dans la vie de cet homme, et c'est sans doute instruit par l'expérience, sauvé peut-être à grand'peine, qu'il se bride ainsi lui-même impitoyablement, avec des mains de fer. Ce qui m'intrigua le plus en lui, c'est ce mélange de noblesse et de férocité également innées, — mélange que jamais je n'observai à ce degré en aucun autre homme.

Donc l'entrepreneur s'avança, ferma les yeux à demi et commença à chanter d'une voix de fausset très élevée. Le timbre de cette voix était agréable, mais un peu com-

(1) Bârine le sauvage.

promis par un enrouement. Il jouait avec elle comme avec une toupie, faisant sans cesse des roulades du haut en bas de la gamme et revenant sans cesse aux notes élevées, qu'il retenait et allongeait par un effort particulier, coupant son chant de silence pour tout à coup éclater au refrain avec une sorte de témérité. C'était un enchaînement de hardiesses heureuses. Un simple dilettante eût été charmé, un Allemand se serait indigné. C'était un ténor di grazia, un ténor léger. Il chantait un joyeux air de danse dont les paroles, — autant que j'ai pu les saisir à travers les interminables fioritures, les consonnes et les exclamations ajoutées, — étaient les suivantes :

Je labourerai, jeune jeunette,
Un peu de terre :
Je sèmerai, jeune jeunette,
La fleur écarlate.

Il chantait, on l'écoutait attentivement, et il sentait qu'il avait affaire à des connaisseurs; aussi, comme on dit, il ne tenait pas dans sa peau. En effet, dans le village que j'habite, on est connaisseur en musique, et ce n'est pas pour rien que Serghéevskoïé, sur la grande route d'Orel, est célèbre pour le charme particulier de ses chansons locales. Longtemps l'entrepreneur chanta sans éveiller chez ses auditeurs une forte sympathie. Il lui manquait un cœur qui le soutînt. Enfin, après un passage merveilleusement enlevé, qui fit sourire Diki-Bârine lui-même, Obaldouï ne put se contenir et poussa un cri de joie. Tous s'agitèrent. Obaldouï et Morgatch se mirent à accompagner à demi-voix le chanteur, en poussant de temps en

temps de petits cris : « Bravo!... Va!... Diable!... Lance encore!... Festonne!... Chien que tu es! chien!... Qu'Hérode perde ton âme!... », etc.

Nikolaï Ivanitch, dans l'angle de son comptoir, balançait approbativement la tête à droite et à gauche, Obaldouï finit par piétiner en frappant le plancher et par lever les épaules. Yakov avait les yeux rouges et ardents; il tremblait comme une feuille. Seul Diki-Bârine ne changea point de visage et resta immobile; mais son regard avait une singulière douceur, quoique sa lèvre demeurât dédaigneuse. Encouragé par les témoignages de l'admiration générale, l'entrepreneur partit comme un tourbillon et il exécuta de telles roulades, de tels trilles, que lorsque enfin épuisé, blême, baigné de sueur, il lança, en se rejetant en arrière de tout le corps, son dernier trait, un son expirant et comme perdu aux limites de l'espace, un cri général lui répondit comme une explosion. Obaldouï se jeta au cou du chanteur et le pressa dans ses longs bras osseux. Nikolaï Ivanitch était écarlate. Yakov criait comme un fou : « Quel gaillard! quel gaillard! » Et mon voisin lui-même, le moujik déguenillé, n'y pouvant tenir, frappa du poing la table en s'écriant : « Ah! C'est bien! Le diable m'emporte! C'est bien! » Et il cracha résolument.

— Quelle fête, frères, criait Obaldouï sans lâcher l'entrepreneur qu'il tenait serré dans ses bras. Tu as gagné, frère, tu as gagné; la mesure de bière est à toi. Yachka ne peut pas lutter, je te le dis, il ne peut pas, crois-moi.

Et il pressait l'entrepreneur de plus belle contre sa poitrine.

— Laisse-le donc, crampon, lâche-le! cria Morgatch avec dépit, laisse-le s'asseoir sur le banc : tu vois bien qu'il n'en peut plus. Quel nigaud tu es, frère, en vérité, un nigaud! Pourquoi t'accrocher ainsi à lui?

— Eh bien qu'il aille s'asseoir, répondit Obaldouï en se rapprochant du comptoir, je vais prendre la goutte à sa santé. C'est sur ton compte, frère, ajouta-t-il en s'adressant à l'entrepreneur.

Celui-ci consentit d'un signe de tête. Il alla reprendre sa place sur le banc et tira de son bonnet une serviette dont il s'essuya le visage.

Obaldouï lampa avidement un verre et, selon l'habitude des ivrognes de profession, il fit claquer sa langue et prit un air mélancolique.

— Tu chantes bien, frère, dit avec sympathie Nikolaï Ivanitch, très bien. A toi maintenant, Yakov. Attention, ne faiblis pas; voyons qui gagnera, voyons. L'entrepreneur chante bien, pardieu.

— Il chante très bien, ajouta la femme du cabaretier en regardant Yakov avec un sourire.

— Très bien, mugit d'une voix contenue mon voisin.

— Ah! le madré! s'écria Obaldouï en s'approchant du moujik. Il le montra du doigt, fit un bond et partit d'un éclat de rire. Eh bien, dis-nous d'où tu viens? cria-t-il en riant.

Le malheureux moujik se troubla. Il allait se lever et sortir au plus vite, quand tout à coup retentit la voix métallique de Diki-Bârine.

— Mais quel insupportable animal! cria-t-il en grinçant des dents.

— Moi... rien... marmotta Obaldouï, moi rien... C'était comme ça...

— Allons, c'est bien, tais-toi alors, fit Diki-Bârine... Commence, Yakov.

Yakov se passa la main sur la gorge.

— Eh bien, frères... Hum, je ne sais pas... quelque chose là...

—Voyons, ne crains pas! N'as-tu pas honte! Vas-tu faire des manières! Chante comme tu pourras.

Diki-Bârine baissa la tête et attendit. Yakov regarda autour de lui et se couvrit de la main le visage. Tous avaient les yeux sur lui; l'entrepreneur ne pouvait le quitter du regard : il laissait percer sur ses traits, à travers la joie de son récent triomphe, une vague inquiétude. Il s'adossa à la paroi et se mit de nouveau les mains sur les cuisses, mais sans plus agiter ses jambes.

Lorsque enfin Yakov se découvrit le visage, il était pâle comme un mort. Ses yeux luisaient sous ses cils abaissés. Il soupira profondément et commença à chanter. Le premier son fut faible, inégal; il ne semblait pas venir de la poitrine, mais de loin, comme apporté par hasard dans la chambre; il fit un singulier effet sur chacun de nous. Nous nous entre-regardâmes. La femme Nikolaï Ivanitch se redressa. Mais à ce premier son brisé en succéda un plus ferme et plus prolongé. C'était encore frémissant et cela rappelait la vibration d'une corde qui, après avoir résonné sous un doigt fort, émet une note expirante. Un troisième son s'éleva et, peu à peu, la voix s'échauffait.

s'élargissait, dessinait une harmonie profonde et mélancolique. Yakov chantait :

Il n'y a pas qu'un seul sentier dans le champ.

et tous nous étions gagnés par une douce émotion. J'ai rarement entendu une telle voix. Elle était bien un peu brisée, maladive au début, mais on y démêlait une passion profonde, une douleur réelle qui se renforçait de l'entraînante insouciance de la jeunesse. L'âme russe si vraie, si chaude, résonnait dans cette voix qui allait au cœur des Russes assemblés là, la mélodie gronda, déborda.

Yakov n'avait plus aucune timidité. Il était visiblement envahi par un voluptueux enthousiasme ; sa voix ne tremblait plus : elle frémissait encore, mais de cet intérieur et à peine perceptible frisson que sa passion jetait comme une flèche dans les âmes de ses auditeurs... Il me souvenait qu'un soir, à l'heure du reflux, sur une rive sablonneuse et plate, tandis que la mer lentement grondait au loin, je vis une énorme mouette blanche qui se tenait immobile. Elle offrait sa poitrine soyeuse aux pourpres du couchant et de temps en temps dressait contre la mer familière, contre le soleil bas et rouge, ses longues ailes... Je m'en souvins en écoutant Yakov. Il chantait et il avait oublié auditeurs et rival, soutenu comme un hardi nageur par les vagues de notre sympathie silencieuse et passionnée. Chaque son avait pour nous quelque chose de natal, d'ample, d'infini, comme une steppe. Je sentais les larmes bouillir dans mon cœur et monter à mes yeux... Quelques sanglots étouffés attirèrent mon attention ; je me retournai :

la femme du cabaretier pleurait, la poitrine appuyée à la fenêtre. Yakov jeta sur elle un rapide coup d'œil et son chant n'en fut que plus sonore, plus tendre, plus élevé. Nikolaï Ivanitch baissa la tête, Morgatch se détourna, Obaldouï, attentif, restait la bouche bêtement béante, le moujik sanglotait doucement dans son coin et dodelinait de la tête avec une sorte d'amer murmure. Et sur le visage de fer de Diki-Bârine, sous deux sourcils fortement froncés, coula lentement une lourde larme. L'entrepreneur porta son poing crispé à son front et resta immobile...

Je ne sais à quoi aurait abouti cette émotion générale si la voix de Yakov, après un son aigu d'une finesse extraordinaire, ne se fût comme brisée. Personne ne cria, ne bougea, il semblait qu'on attendît qu'il chantât encore. Il rouvrit les yeux, surpris de ce silence dont son regard interrogateur nous demandait compte. Mais il dut bientôt comprendre son triomphe.

— Yacha, fit en lui posant la main sur l'épaule Diki-Bârine. Et il se tut. Personne ne remua... Puis l'entrepreneur se leva doucement et s'approcha de Yakov :

— Toi... la tienne... tu as gagné, dit-il enfin avec un trouble inexprimable, et il s'élança hors du cabaret.

Ce mouvement rapide sembla mettre fin à l'enchantement. Tout le monde commença à parler bruyamment, joyeusement. Obaldouï bondit, agita ses bras, comme les ailes d'un moulin; Morgatch s'approcha en boitillant de Yakov et se mit à l'embrasser. Nikolaï Ivanitch se leva et déclara solennellement qu'il ajoutait de son propre mouvement une seconde mesure de bière. Diki-Bârine sourit avec une expression de bonté que je ne m'attendais

pas à trouver sur son visage. Le petit moujik s'essuya les yeux de ses deux manches en murmurant : « Ah! bien... pardieu! bien! Que je sois un fils de chien, mais c'est bien!... » Et la femme de Nikolaï Ivanitch se leva précipitamment et disparut. Yakov jouissait de sa victoire comme un enfant. Sa physionomie était transfigurée, ses yeux luisaient de bonheur. On l'amena devant le comptoir. Il appela auprès de lui le moujik mon voisin, et dépêcha à l'entrepreneur le jeune fils du cabaretier. Malheureusement, le rival malchanceux resta introuvable, et la fête commença.

— Tu chanteras encore avant le soir, tu chanteras, répétait Obaldouï en élevant très haut les bras!

Je regardai encore une fois Yakov et je sortis. Je ne voulais pas rester, craignant de gâter mon impression.

La chaleur était toujours la même, elle semblait comme arrêtée au-dessus de la terre en une épaisse couche bleu sombre. Sur le ciel semblaient tournoyer de petites flammes à travers une poussière fine et presque noire. Tout se taisait. Il y avait quelque chose d'oppressé, de désespéré dans ce grand silence. Je me hissai dans une grange et m'étendis sur l'herbe récemment fauchée et déjà presque desséchée. Longtemps, je ne pus m'endormir, longtemps vibra dans mon souvenir la voix obsédante de Yakov... Mais enfin, la chaleur et la fatigue prirent le dessus et je cédai à un sommeil de mort.

Quand je me réveillai, il faisait noir. Le foin exhalait une forte odeur et il était devenu plus humide. Dans les interstices du toit, je voyais briller faiblement de pâles étoiles : je partis. Le couchant était depuis longtemps éteint et son dernier reflet bleuissait à peine l'horizon

assombri. Dans l'air, naguère chauffé à blanc, la chaleur se ressentait encore malgré le froid de la nuit, et la poitrine soupirait après un peu de vent. Le ciel était partout très pur, gris, transparent. Pas de vent, pas de nuages, et doucement la voûte étincelait d'étoiles à peine perceptibles.

Dans le village luisaient çà et là des feux. Le cabaret tranchait sur le fond noir par ses lumières qui signalaient un chaos discordant et confus où dominait, me sembla-t-il, la voix de Yakov. De temps en temps éclatait un rire fou. J'approchai de la fenêtre et, collant mon front à la vitre, j'aperçus un tableau peu gai, mais vif et bigarré. Tous étaient ivres, tous, à commencer par Yakov, qui, la poitrine débraillée, était assis sur le banc et chantait d'une voix enrouée une chanson de danse des rues, tout en agaçant paresseusement les cordes d'une guitare. Ses cheveux mouillés pendaient en mèches sur son visage très pâle. Au beau milieu du cabaret, Obaldoui, complètement défait, sans cafetan, dansait et sautillait devant le moujik à la blouse déchirée. Celui-ci, à son tour, se mit à piétiner avec peine, remuant de son mieux ses jambes affaiblies. Il souriait stupidement, agitait de temps en temps un bras, comme pour dire : « Eh! n'importe! » On n'aurait rien imaginé de plus grotesque que ce visage grimaçant d'efforts pour ouvrir ses paupières qui refusaient tout service et persistaient à couvrir des yeux imperceptibles, ternes, doucereux. Le moujik était dans cet état charmant de l'homme en ribote auquel chaque passant ne manque pas de dire : « Tu es bien, frère, tu es bien. » Morgatch, rouge comme une écrevisse cuite, les narines larges ouvertes, souriait malicieusement de son coin. Seul Nikolaï Ivanitch, en digne cabare-

tier, avait conservé toute sa tête. Il y avait là beaucoup d'autres personnes encore, mais je n'y trouvai pas Diki-Bârine.

Je me détournai, et, d'un pas rapide, je descendis la colline où s'élevait Kolotovka. Dans la vallée s'étendait une large plaine que couvrait l'épais brouillard du soir. Elle semblait, à cette heure, se confondre avec le ciel assombri. J'allais très vite, suivant le ravin, quand, au loin dans la vallée, retentit la voix sonore d'un jeune garçon.

— Antrôpka! Antrôpka! a a a! criait-il avec un désespoir obstiné et larmoyant, en traînant longemps la dernière voyelle. Puis il se taisait, puis il recommençait à crier, et sa voix ébranlait l'air immobile et assoupi. Trente fois au moins il vociféra le nom d'Antrôpka, et enfin, de l'autre extrémité, comme d'un autre monde, parvint une réponse à peine intelligible.

— Quoi! oi! oi!

Aussitôt, avec une joie maligne, la voix de l'enfant reprit :

— Viens ici, démon!

— Pourquoi! oi! oi! oi! redemanda l'autre.

— Papa veut te fouetter! er! er! er!

La seconde voix ne répondit plus et le gamin recommença à appeler Antrôpka. Il faisait entièrement sombre, et ses cris, de plus en plus rares et faibles, arrivaient encore à mon oreille. Je tournais l'angle du bois qui entoure mon village situé à quatre verstes de Kolotovka...

— Antrôpka! a! a! a! a!... pensais-je entendre encore dans l'air épaissi par les ombres de la nuit.

IV

Karataïev

Pendant un automne, il y a quelque cinq ans, faisant route de Moscou à Toula, je dus rester au relai de poste durant tout un jour, faute de chevaux. Je revenais de la chasse et j'avais eu l'imprudence de renvoyer ma troïka.

Le chef du relai, vieillard morose, aux cheveux longs, aux petits yeux endormis, ne répondait à mes récriminations que par des grognements assez peu courtois, ouvrait et fermait violemment les portes, semblant maudire son emploi. Il sortait sur le perron, grondait les yamtschiks (1), qui pataugeaient dans la boue en transportant des dougas (2) d'un poud au moins, ou restaient assis sur le

(1) Cochers de poste.

(2) Arc en bois placé au-dessus de l'encolure du cheval du milieu.

banc, occupés à bâiller et à se gratter sans s'inquiéter des criailleries de leur chef.

J'avais déjà pris le thé trois fois, j'avais essayé de dormir, j'avais lu toutes les inscriptions laissées par les voyageurs sur les parois et sur les vitres. L'ennui m'accablait. Je regardais avec un désespoir froid les brancards de mon tarentas, quand une sonnette tinta. Une troïka exténuée s'arrêta devant le perron, le voyageur qui s'élança du léger véhicule cria, en entrant dans la chambre :

— Hé! vite, des chevaux!

Tandis qu'il écoutait avec l'hébahissement ordinaire la réponse négative du chef du relai, j'examinai le nouveau venu avec l'ardente curiosité d'un homme qui s'ennuie. Il pouvait avoir trente ans; la petite vérole avait marqué son visage maigre, jaune, cuivré; ses longs cheveux, très noirs, se bouclaient sur le collet de son manteau. Ses petits yeux aux paupières gonflées regardaient, — et c'est tout. Sur sa lèvre supérieure, se dressaient quelques poils.

En pomiestchik, tête brûlée et amateur de foires aux chevaux, il était habillé d'un arkhalouk bariolé, d'une cravate lilas déteinte, d'un gilet à boutons de cuivre et d'un pantalon gris, très large du bas; sous ce pantalon perçaient des pointes de bottes non cirées.

Le personnage exhalait une forte odeur de tabac et de vodka. Ses doigts rouges, presque couverts par les manches de l'arkhalouk, portaient des bagues en argent et des anneaux de Toula.

C'était une de ces figures telles qu'on en voit en Russie non par dizaines, mais par centaines. Leur connaissance ne

procure aucun plaisir. Ce n'est donc pas sans un parti pris de sévérité que j'étudiai de la sorte mon compagnon d'ennui en qui, cependant, je croyais découvrir de la bonhomie, de l'insouciance et de la passion.

— Voici le bârine qui attend depuis plus d'une heure, dit le chef en me désignant de la main.

« Depuis plus d'une heure!... » le coquin se moquait de moi.

— Monsieur n'est peut-être pas aussi pressé que moi, dit le voyageur.

— Nous n'en savons rien, répliqua l'autre d'un ton maussade...

— Alors, c'est impossible?

— Impossible. Je n'ai pas de chevaux.

— Alors faites-moi préparer le samovar... Que faire?... Nous attendrons.

Le voyageur s'assit sur le banc, jeta sa casquette et passa ses mains dans ses cheveux.

— Et vous, me demanda-t-il, avez-vous pris le thé?

— Oui.

— Encore une tasse, pour me tenir compagnie, voulez-vous?

Je consentis. Le gros samovar rouge reparut une quatrième fois sur la table. J'allai prendre dans mon tarentas une bouteille de rhum.

Je ne m'étais pas trompé en prenant mon compagnon pour un gentilhomme petit terrien. Il s'appelait Petre Petrovitch Karataïev.

Nous nous mîmes à causer. Une demi-heure après, il m'avait conté toute sa vie avec une enfantine franchise.

— A présent, je me rends à Moscou, me dit-il, en prenant un quatrième verre de thé, je n'ai plus rien à faire au village.

— Pourquoi?

— Plus rien, tout est sens dessus dessous dans mon bien. J'ai ruiné mes moujiks, je dois l'avouer. Il y a eu des années mauvaises, d'absurdes récoltes et puis... des malheurs... Au reste, ajouta-t-il en regardant mélancoliquement de côté, quel administrateur suis-je,

— Pourquoi donc?

— Mais non, avez-vous jamais vu des administrateurs comme moi? Non, voyez-vous, poursuivit-il en penchant la tête de côté et en aspirant avec ardeur la fumée de sa pipe, en me regardant, vous pensez que je suis... chose... eh bien... j'en conviens. J'ai reçu une pauvre éducation; les moyens ont manqué, excusez-moi, je suis un homme franc, et puis...

Il n'acheva sa phrase que par un geste désespéré.

Je l'assurai qu'il se trompait et que j'étais fort content de l'avoir rencontré, etc. J'ajoutai que, pour régir une terre, on n'a nullement besoin d'une éducation supérieure.

— J'en conviens, me répondit-il, mais toujours faut-il certaines dispositions. Il y en a qui font Dieu sait quoi, sans conséquence, et moi..., permettez-moi de vous demander... de Piter (1) ou de Moscou?

— Je suis de Pétersbourg.

Il fit jaillir de ses narines un long flot de fumée.

— Moi, je vais à Moscou chercher un emploi.

(1) Abréviation de Pétersbourg.

— Dans quelle partie du service avez-vous l'intention d'être employé?

— Eh! je ne sais, ce sera ce qui se présentera. Pour tout dire, je crains le service. Toute responsabilité m'effraie, j'ai toujours vécu à la campagne. Je suis accoutumé, vous savez... la nécessité me presse...

— En revanche, vous habiterez une capitale.

— Une capitale... je ne sais pas bien ce qu'il y a de si heureux dans ce fait. Je verrai bien... Peut-être est-ce bon en effet... mais je croirais volontiers que nul séjour ne peut valoir celui des champs.

— Et vous est-il absolument impossible de vivre plus longtemps dans votre terre?

— Impossible... ma terre ne tient plus à moi...

— Et pourquoi?

— J'ai là une bonne âme, mon voisin, qui s'est établi chez moi. Il a, voyez-vous, une lettre de change.

Le pauvre Petre Petrovitch passa sa main sur son visage, puis devint songeur et hocha la tête.

— Mais qu'importe!... ajouta-t-il après un court silence. Je n'ai à m'en prendre à personne. C'est ma faute, j'ai trop aimé et j'aime encore la vie effrénée! j'aime cela, que le diable m'emporte!

— Vous meniez joyeuse vie à la campagne?

— J'avais... Monsieur... dit-il avec hésitation en me regardant en face, j'avais douze chiens de chasse, des coureurs comme il y en a peu (il prononça cette dernière parole en chantant) ; en moins de rien ils ont égorgé un lièvre : avec les bêtes fauves, ce sont des serpents, des diables. J'étais fier aussi de mes lévriers. Eh! vieux contes! Je

chassais aussi au fusil; j'avais une chienne nommée Conteska, un chien d'arrêt extraordinaire. Je n'ai pas intérêt à mentir... Elle flairait toujours de haut. Aux abords d'un marais je lui disais : Cherche! Et quand elle cherchait sans trouver, douze chiens auraient pu passer après elle sans trouver davantage. Et quand elle tombe en arrêt, elle serait morte joyeusement sur place plutôt que de renoncer. Et si polie à la maison! Vous lui présentiez du pain de la main gauche : « Le juif y a mordu »; elle ne l'acceptait pas, et vous le lui présentiez de la main droite en disant : « La barichina y a mordu », aussitôt elle prenait le morceau et le mangeait. J'ai eu d'elle un petit chien excellent que je voulais emmener avec moi à Moscou, mais un ami me l'a demandé, ainsi que mon fusil de chasse : « A Moscou, frère, me disait-il, tu ne t'occuperas pas de cela, tu auras bien autre chose en tête. » Et je lui ai donné les chiens et le fusil. Et savez-vous, tout est resté là-bas.

— Mais à Moscou aussi, vous auriez pu chasser.

— Non; pourquoi faire? Là-bas je n'ai pas su me tenir, il faut que je souffre maintenant. Permettez-moi une question. La vie est-elle chère à Moscou?

— Non, pas trop.

— Pas trop? Et, je vous prie, y a-t-il des tziganes à Moscou?

— Quels tziganes?

— Ceux qui vont dans nos foires?

— Oui, il y en a...

— Ah! c'est bien. J'aime les tziganes, que diable! je les aime.

Et les yeux de Petre Petrovitch brillèrent d'une gaieté folle. Tout à coup, il s'agita sur son banc, puis resta pensif, baissa la tête et me tendit son verre vide.

— Donnez-moi donc un peu de votre rhum.

— Mais il n'y a plus de thé.

— Ça ne fait rien, comme ça, sans thé... hé!

Karataïev mit sa tête dans ses deux mains et ses coudes sur la table. Je le regardai en silence, m'attendant à ces effusions de paroles et même de larmes dont les buveurs sont prodigues. Aussi, quand il leva la tête, je fus étonné de la prostration qu'affectaient ses traits.

— Qu'avez-vous? lui demandai-je.

— Ce n'est rien. Le passé m'est revenu en tête, particulièrement une anecdote... Je vous la conterais volontiers, mais je crains de vous ennuyer.

— Je vous en prie.

— Oui, poursuivit-il avec un soupir, il y a des circonstances... par exemple... je vais vous dire la chose si vous voulez. Au reste je ne sais...

— Racontez, cher Petre Petrovitch.

— Soit, quoique... Voyez-vous en vérité je ne sais...

— Voyons, Petre Petrovitch!...

— Eh bien, soit... Voici ce qui m'est arrivé... Je vivais dans mon village. Tout à coup voilà qu'une jeune fille me plaît. Quelle jolie fille! si belle, et intelligente avec cela, et bonne! On l'appelait Matrena. Mais c'était une fille simple, c'est-à-dire, vous comprenez, une serve, une moujitchka. Seulement, elle ne m'appartenait pas, — voilà le mal, et je l'aimais. — Quelle histoire! — Et puis elle aussi m'aimait.

Elle se mit à me prier de la racheter, d'aller trouver sa barinia. Et moi j'y avais déjà pensé. La barinia était terriblement vieille et riche. Elle habitait à quinze verstes de chez moi.

Un beau matin, comme on dit, je fis mettre une troïka à ma drojka. Comme korrenaia (1) j'avais ma haquenée, un asiatique extraordinaire, c'est pourquoi il fut dénommé Lampourdos. Je m'habillai le plus élégamment possible et je me rendis chez la barinia de Matrena.

J'arrive. Une grande maison à deux ailes parmi des jardins; Matrena m'attendait dans un certain carrefour, elle voulait me parler, mais tout ce qu'elle put faire, ce fut de me baiser la main, et elle s'en alla.

J'entre dans l'antichambre, et je demande si la barinia est dans la maison; un grand laquais me dit :

— Comment vous plaît-il d'être annoncé?

Et moi je lui réponds :

— Annonce, frère, le pomiestchik Karataïev qui vient parler d'affaires.

Le laquais s'éloigne et moi j'attends et je pense : « Cette canaille va me demander un prix terrible, quoiqu'elle soit riche, cinq cents roubles peut-être. »

Le laquais reparaît et m'annonce que je suis attendu; il m'introduit au salon. Là, une petite vieille au teint bilieux, aux yeux clignotants, est assise dans un fauteuil.

— Que désirez-vous?

Je crus d'abord nécessaire de déclarer que j'étais bien aise de faire sa connaissance.

(1) Le cheval central de la troïka.

— Vous êtes dans l'erreur, je ne suis pas la maîtresse, je suis sa parente. Que voulez-vous?

Je lui fis aussitôt observer que c'était précisément à la maîtresse que j'avais affaire.

— Maria Ilinichna ne reçoit pas aujourd'hui, elle est indisposée. Que voulez-vous?

Il n'y a rien à faire, pensais-je, je vais lui expliquer ce qui m'arrive.

La vieille m'écoute.

— Matrena?... Quelle Matrena?

— Matrena Fedorovna, la fille de Koulikov.

— La fille du gros Fédor Koulik!... Comment se fait-il que vous connaissiez cette fille?

— Par hasard.

— Elle sait votre intention?

— Oui.

La vieille se tut.

— Je vais l'arranger, reprit tout à coup la vieille sorcière, qui se mit à souffler comme un serpent.

— Et pourquoi donc, je vous prie? J'étais, je vous l'avoue tout ébahi. Je suis prêt, ajoutai-je, à payer la somme que vous daignerez fixer.

— Et vous pensez nous étonner avec cela. Nous avons vraiment bien besoin de votre argent!

La vieille eut une quinte de méchanceté.

— Elle est donc mal chez nous? Quoi! Ah! la diablesse. Je vais lui en donner, lui en donner. Je vais lui faire passer sa folie!... Dieu me pardonne mon péché!

Je pris feu.

— Pourquoi menacez-vous une pauvre fille? En quoi est-elle coupable?

La vieille se signa.

— Ah! Seigneur! dit-elle, est-ce que je...

— Mais elle n'est pas à vous!

— Cela, c'est à Maria Ilinichna de le savoir, cela ne vous regarde pas, batiouchka. Quant à moi, je me charge de rappeler à Matrena à qui elle doit obéissance.

J'eus horriblement peur. Je faillis me jeter sur la méchante vieille, mais je me souvins de Matrena et mes bras tombèrent, et je me mis à supplier la vieille sorcière en lui disant de prendre ce qu'elle voudrait.

— Mais quel besoin avez-vous donc de cette fille?

— Elle m'a plu, matouchka, comprenez-moi, permettez-moi de vous baiser la main.

Et j'ai baisé la main de cette canaille.

— Eh bien, marmotta la vieille, j'exposerai la chose à Maria Ilinichna. Vous pouvez revenir après-demain.

Je retournai chez moi, très inquiet. Je crus comprendre que j'avais mal entamé l'affaire, que je n'aurais pas dû laisser voir ma passion... Mais il était trop tard.

Deux jours après, je me présentais de nouveau chez la barinia : on m'introduit dans un cabinet meublé avec luxe, rempli de fleurs. Elle était là elle-même, sur un fauteuil étrange, la tête penchée sur un coussin. La vieille parente était présente, et il y avait en outre une barichinia blondasse en robe verte, la bouche de travers — quelque dame de compagnie.

La vieille barinia, d'une voix enchifrenée, me pria de m'asseoir, me demanda mon âge, où j'avais servi, et com-

ment je comptais vivre, tout cela de haut, avec importance. Je répondis avec détails. Elle prit son mouchoir de poche sur la table et s'éventa, s'éventa.

— Katherina Karpovna, dit-elle, m'a fait son rapport sur votre intention. Moi j'ai pour principe de ne jamais laisser passer mes gens au service de qui que ce soit. Cela n'est pas convenable, c'est du désordre. J'ai donc tout réglé, et vous n'avez plus à vous inquiéter.

— Je ne comprends pas très bien, madame. Voulez-vous dire que le service de Matrena vous est indispensable.

— Non, je n'en ai pas besoin.

— Pourquoi alors ne consentez-vous pas à me la céder ?

— Parce qu'il ne me plaît pas, je ne veux pas, et voilà tout. J'ai donné des ordres, c'est irrévocable. Je l'ai envoyée dans un village aux steppes.

Je fus comme foudroyé. La vieille barinia adressa quelques paroles en français à la barichina verte. Celle-ci sortit.

— Moi, voyez-vous, reprit la vieille, je suis une femme à principes. De plus, ma santé est très ébranlée, ce qui ne me permet de supporter aucune agitation... Vous êtes un jeune homme, je suis une très vieille femme, j'ai donc le droit de vous donner des conseils. Ne feriez-vous pas mieux de songer à vous établir, à choisir un parti convenable. Les riches fiancées sont rares, mais une honnête jeune fille, cela peut se trouver.

Je regarde la vieille, je ne comprends rien à son ra-

dotage. J'entends bien qu'elle parle mariage, mais le village des steppes danse devant mes yeux...

Le conteur s'arrêta et me regarda.

— Vous n'êtes pas marié?

— Non.

Il reprit :

« Alors, on le conçoit, j'ai perdu patience :

— Mais voyons, matouckka, lui dis-je, de quel mariage bafouillez-vous? je désire seulement savoir si, oui ou non, vous consentez à me céder la fille Matrena.

Là-dessus, la vieille se mit à geindre.

— Ah! il m'a dérangée, ah! ordonnez-lui de sortir, ah!

Sa parente courut auprès d'elle, tout en me lançant quelques mots coléreux.

— Comment ai-je mérité cela? gémissait la vieille, ne suis-je donc plus la maîtresse de mes serfs? ne suis-je donc plus maîtresse chez moi?

Je saisis mon chapeau et m'élançai dehors comme un fou.

Peut-être blâmez-vous cet attachement pour une serve. Ah! je n'ai pas la prétention de me justifier. C'est un fait, voilà tout. Mais depuis cet instant je n'eus plus de tranquillité, ni nuit ni jour. Je souffrais... Pourquoi, pensais-je, ai-je perdu cette pauvre fille? Je me la représentais allant garder les oies en robe grossière; par ordre de la barinia, on la traitait mal; le staroste, un moujik dont les bottes sentent le goudron, l'injuriait... Et j'avais des sueurs froides.

A la fin, je parvins à savoir le nom du village où Ma-

trena avait été reléguée. Je montai à cheval et m'y rendis. Je n'y arrivai que le lendemain soir. On ne s'attendait pas à cela de moi, et aucune mesure particulière n'avait été prise à mon égard. J'allai tout droit chez le staroste, en voisin, soi-disant. Dans sa cour, j'aperçus Matrena, assise sous l'auvent, la tête appuyée dans la main. Elle poussa un cri, mais je lui fis signe de dissimuler et lui indiquai la direction des champs.

J'entrai dans l'izba et me mis à parler avec le staroste, lui contant un tas de blagues, puis, dès que l'instant me parut favorable, je courus à la recherche de Matrena. La pauvrette se suspendit à mon cou. Pauvre petite colombe! elle était pâle, elle avait maigri! Moi, savez-vous, je lui disais :

— Ce n'est rien, Matrena, ce n'est rien, ne pleure pas, et moi-même je pleurais et j'en avais honte.

— Matrena, repris-je, les larmes ne remédient à rien, il faut au contraire montrer de la résolution, il faut t'enfuir avec moi, voilà ce qu'il faut faire!

Matrena resta terrifiée.

— C'est impossible. Ce serait ma perte, ils me dévoreraient.

— Eh! folle que tu es! comment te découvriraient-ils?

— Ils me découvriraient, sûrement ils me découvriraient. Je vous remercie, Petre Petrovitch, je n'oublierai pas votre bonté. Mais laissez-moi maintenant, c'est ma destinée.

— Eh! Matrena! Matrena! je te croyais du courage.

Elle en avait du courage, et beaucoup, c'était un cœur d'or...

— Mon Dieu, lui dis-je, ce ne sera jamais nulle part pire qu'ici. As-tu déjà senti les poings du staroste?

Matrena devint rouge et ses mains tremblèrent.

— Mais si je partais, je causerais la perte de toute ma famille.

— Quoi! on déporterait ta famille?

— On déporterait certainement mon frère. Mon père, non, on ne le déportera pas, c'est le seul bon tailleur qu'il y ait chez nous.

— Eh! ton frère n'en périrait pas.

Mais croirez-vous, j'eus de la peine à la décider. Elle voulait encore protester que je serais responsable.

— Quant à cela, lui dis-je, c'est mon affaire.

Enfin, je l'enlevai, non pas cette fois, mais une autre. Je vins de nuit et l'enlevai en téléga.

— Enlevée?

— Je l'ai enlevée et, le lendemain, je l'ai installée chez moi. Ma maison était petite et ma dvornia peu nombreuse; mes gens m'aimaient sans le dire et ne m'auraient trahi pour rien au monde.

Nous vivions heureux. Matrechka se reposait, se rétablissait, et moi je m'attachais à elle. Quelle excellente fille! Et où a-t-elle appris tout cela? Elle savait danser, chanter, jouer de la guitare.

Je me gardai bien de la faire voir à mes voisins; car le moyen de les empêcher de bavarder? Mais j'avais un ami tout à fait intime, Panteleï Gornostaïev. Ne le connaîtriez-vous pas? Eh bien, lui, il en était fou, il lui baisait les mains comme à une barinia, je vous jure. Et Gornostaïev était un autre homme que moi, il avait lu

tout Pouschkine, et quand il nous parlait, à Matrena et moi, nous étions bouche bée. Il lui enseigna à écrire, cet original. Quant à moi, je l'habillai mieux que ne l'était la femme du gouverneur, je lui avais fait faire une pelisse de velours violet bordée de fourrure. Ah! comme elle portait cela! C'était une « madame » (1) de Moscou qui avait fait ectte pelisse d'après la dernière mode, avec une taille!

Qu'elle était étrange, cette Matrena! Il lui arrivait de rester des heures entières rêveuse, sans remuer un cil et moi aussi je restais là, à la regarder, et je n'en étais jamais fatigué, comme si je la voyais toujours pour la première fois. Enfin, elle souriait et tout mon cœur tressaillait comme pâmé. Un peu après, elle se mettait à rire, à jouer, à danser, elle me pressait avec tant d'ardeur que la tête me tournait.

Il y avait des jours où, du matin au soir, j'étais préoccupé uniquement de l'idée de lui être agréable. Et, me croirez-vous? quand je lui faisais des cadeaux, ce n'était que pour jouir de sa joie, pour la voir rougir de plaisir, essayer des parures, m'embrasser...

Son père, Koulik, on ne sait comment, eut vent de la chose. Il vint nous voir et se mit à pleurer...

Et c'est ainsi que nous avons passé ensemble cinq mois environ. Il va sans dire que j'aurais voulu ne voir jamais cesser cet état de choses, mais il y a sur moi un sort.

Petre Petrovitch s'arrêta.

(1) Couturière française.

— Qu'est-ce qui vous est donc arrivé? lui demandai-je avec sympathie.

Il fit un geste de découragement.

— Tout est allé au diable, reprit-il, et c'est moi qui l'ai perdue, ma Matrena! Elle aimait passionnément à se promener en traîneau en guidant elle-même. Un jour, elle mit sa petite pelisse, des mitaines brodées de Torjok... Nous nous promenions toujours le soir, pour ne rencontrer personne. Mais, pour une fois, par une belle journée, glacée, claire, nous partîmes. Matrena s'empare des guides et moi je regarde où elle nous mène. Serait-ce à Koukouevka, au village de sa maîtresse? Oui, justement, voilà Koukouevka.

Je dis à Matrena :

— Folle, où vas-tu?

Elle me regarda par-dessus l'épaule, elle me sourit comme si elle eût dit : je veux m'amuser.

Ah! pensai-je, arrive que pourra!...

Qu'en pensez-vous? passer ainsi devant la maison seigneuriale, c'était bon, hein?

Nous avançons, mon amblier semble nager. Les pristiajnaïas (1) tourbillonnent. Voici déjà l'église... Cependant, voici que, sur la route, nous rencontrons un vieux char-à-bancs avec un laquais debout derrière. C'était la barinia. J'étais inquiet, mais Matrena pousse ses chevaux droit contre ceux du char-à-bancs dont le cocher, vous comprenez, voit bien qu'on vole à sa rencontre!... Il a dû croire à l'apparition d'une chimère. Il veut livrer passage

(1) Les deux chevaux attelés des deux côtés de l'amblier.

au fabuleux objet, serre la bride, mais tourne si court, qu'il verse sa voiture dans un tas de neige. Les glaces des portières sont brisées. La barinia pousse des « Ah! ïaï! ïaï! »; la demoiselle de compagnie piaule : « Arrête-la, arrête-la. » Et nous, nous filons ventre à terre. Et, tout en galopant, je pense : il y aura du grabuge. J'ai été un grand sot de lui permettre d'aller à Koukouevka.

Qu'en pensez-vous? La barinia nous avait reconnus, Matrena et moi. La barinia déposa une plainte où il était dit qu'une de ses serves, transfuge de son domaine, vivait chez le pomiestchik Karataïev.

En déposant sa plainte, elle avait graissé la patte à *qui de droit*. Aussi, dès le lendemain, arrive chez moi, l'ispravnik. Cet ispravnik était presque de mes amis, du moins nous connaissions-nous beaucoup. Stéphane Serghéitch Kousovkine, un bon homme, c'est-à-dire, en réalité, pas bon. Il entre et me dit :

— Voilà et voilà, Petre Petrovitch. Pourquoi avez-vous agi ainsi? La responsabilité est grande et les lois sont nettes.

Moi, je lui dis :

— Nous en causerons, cela va sans dire. Mais ne voulez-vous pas casser une croûte d'abord?

Il consentit à déjeuner, puis il me dit :

— La justice est exigeante, Petre Petrovitch, vous le savez vous-même.

— Certes, je comprends, dis-je, la justice, certes, certes! Seulement voilà, je me suis laissé dire que vous aviez un petit cheval moreau, ne voudriez-vous pas le troquer

contre mon Lampourdos? Seulement il n'y a pas de Matrena Fédorovna chez moi.

— Allons, Petre Petrovitch, la fille est entre vos mains, nous ne sommes pas ici en Suisse. Troquer votre Lampourdos, c'est une chose qu'on peut faire... on peut aussi le prendre comme ça, sans troc.

Enfin, je le congédiai pour cette foi. Mais la vieille barinia s'acharna de plus en plus contre moi. « J'y mettrai dix mille roubles sans regret », disait-elle.

Voyez-vous, c'est qu'en me regardant, il lui était venu à l'idée de me marier avec la demoiselle verte. Je l'appris par la suite. Voilà pourquoi elle était si irritée. Voyez un peu quelles fantaisies peuvent avoir les barinias. Celle-là m'a donné bien du mal.

Je prodiguais l'argent, je tenais Matrena cachée... Mais j'y perdis la tête. Les dettes vinrent, la santé s'en alla; une nuit j'étais couché et je songeais : Seigneur, mon Dieu, pourquoi souffrir ainsi? que faire si je ne puis cesser de l'aimer? je ne le puis pas et voilà tout!

Tout à coup Matrena entre dans ma chambre. A sa vue, je m'épouvantai, je l'avais presque séquestrée dans une métairie que je possédais à deux verstes de chez moi.

— Quoi! est-ce qu'on t'a découverte là-bas?

— Non, Petre Petrovitch, personne ne m'inquiète à Roudnovo, mais cela ne peut durer; mon cœur se déchire, Petre Petrovitch, j'ai pitié de vous, mon chéri, je n'oublierai jamais votre tendresse, et maintenant je viens vous faire mes adieux.

— Qu'as-tu? qu'as-tu?... Comment des adieux? Comment des adieux?

— Mais comme cela... j'irai me livrer.

— Je t'enfermerai au grenier, folle! veux-tu me perdre, quoi?

Elle se tut et regarda le plancher...

— Eh bien? parle, parle donc.

— Je ne veux pas être plus longtemps la cause de votre misère, Petre Petrovitch.

Voilà, allez discuter avec elle!

— Mais ne sais-tu donc pas, sotte, ne sais-tu donc pas fo... folle!...

Ici Petre Petrovitch sanglota amèrement.

— Eh bien, que direz-vous de cela, reprit-il en frappant du poing sur la table et en s'efforçant de froncer les sourcils, tandis que les pleurs coulaient sur ses joues enflammées. Elle est allée se liver, la fille... elle est allée et elle s'est livrée.

— Les chevaux sont prêts! vint me dire solennellement le maître de poste.

Nous nous levâmes.

— Et qu'est devenue Matrena? demandais-je. Karataïev fit un geste désespéré.

Un an après ma rencontre avec Karataïev, j'étais à Moscou. Un peu avant le dîner, j'entrai au café qui se trouve derrière Okhotny-Riad, un original café moskovien.

Dans la salle de billard, à travers des flots de fumée de tabac, s'agitaient des figures colorées, des moustaches, des

houppes, des hongroises à l'ancienne mode. Quelques vieillards maigres, modestement vêtus, lisaient les journaux. Les garçons circulaient, un plateau à la main, sur le tapis vert qui amortissait le bruit de leurs pas. Des marchands russes dégustaient le thé avec une douloureuse tension.

Soudain, je vis sortir de la salle de billard un homme aux cheveux ébouriffés et qui vacillait sur ses jambes. Il mit ses mains dans ses poches et, baissant la tête, regarda vaguement autour de lui.

— Bah! bah! bah! Petre Petrovitch, comment allez-vous?

Petre Petrovitch faillit se jeter à mon cou et, tout en titubant, il m'entraîna dans un cabinet particulier.

— Voilà, ici, me dit-il en m'installant dans un excellent fauteuil, ici vous serez bien. Garçon, de la bière! Non, du champagne!... Je ne m'attendais pas à vous voir. Y a-t-il longtemps? Est-ce pour longtemps?... Voilà que Dieu a amené, comme on dit... chose...

— Oui... vous rappelez-vous?...

— Comment, si je me rappelle! Comment si je me rappelle! m'interrompit-il précipitamment : vieilles histoires.

— Eh bien, qu'est-ce que vous faites ici, Petre Petrovitch?

— Je vis, comme vous voyez, il fait bon vivre ici. Les gens sont excellents. Ici, j'ai trouvé le calme.

Il soupira et leva les yeux au ciel.

— Vous êtes au service?

— Non, pas encore, je compte prendre bientôt un

emploi. Mais le service, quoi? les hommes... voilà l'essentiel... Et avec quels hommes j'ai fait connaissance!

Le garçon entra portant, sur un plateau noir, une bouteille de vin de champagne.

— Tenez, voici un brave garçon. Pas vrai, Vassia, que tu es un brave garçon? A ta santé!

Le garçon s'arrêta, sourit et sortit.

— Oui, il y a des gens ici, poursuivit Petre Petrovitch, des gens de cœur... Voulez-vous que je vous fasse faire leur connaissance? Tous bons enfants. Ils seront tous ravis... je dirai... Seulement Bobrov est mort, voilà un malheur.

— Quel Bobrov?

— Serge Bobrov. C'était un brave homme, il m'a accueilli, moi provincial stepniak... Et Panteleï Gornostaïev est mort aussi, tous morts!

— Vous avez passé tout le temps à Moscou? Vous n'êtes pas allé dans votre village?

— Mon village, il est vendu.

— Vendu par vous?

— Aux enchères. Voilà, vous auriez dû l'acheter.

— De quoi allez-vous vivre, Petre Petrovitch?

— Ah! je ne mourrai pas de faim. Dieu m'aidera! Pas d'argent, non; mais des amis! Qu'est-ce que l'argent? poussière; l'or? poussière.

Il ferma les yeux, fouilla dans sa poche, en tira deux pièces de quinze kopeks et une de dix.

— Poussière! (Et l'argent vola sur le plancher.) Dites-moi, vous avez lu Polejaiev?

— Je l'ai lu.

— Avez-vous vu Motchalov dans *Hamlet?*

— Non, je ne l'ai pas vu.

— Vous ne l'avez pas vu! Vous ne l'avez pas vu! (son visage pâlit, son œil devint hagard, sa lèvre frémit convulsivement). Ah! Motchalov, Motchalov! *mourir, dormir*, dit-il d'une voix sourde :

Rien de plus, et savoir que ce rêve,
Termina sa triste destinée et le millier des malheurs,
Lot des vivants... une telle fin est digne
De désirs ardents! Mourir... Dormir...

— Dormir, dormir, marmotta-t-il à plusieurs reprises.

— Dites-moi, je vous prie, commençai-je...

Mais il continua avec fougue :

Qui supporterait le malheur et l'ironie du siècle,
Le droit impuissant, l'oppression des tyrans,
Les offenses des orgueilleux, l'amour oublié,
Le mépris des âmes méprisables pour la vertu,
Si un seul coup pouvait nous donner
La tranquillité?... Oh! rappelle
Mes péchés dans ta sainte prière!...

Et il laissa tomber sa tête sur la table. Il commençait à bégayer et à divaguer.

— « Et un mois plus tard », dit-il, avec une nouvelle force,

Un seul mois court et fugitif!
Elle n'a pas encore usé les souliers
Dans lesquelles elle suivait en larmes
Les déplorables cendres de mon père!
O ciel! le fauve, sans âme, sans voix,
Garderait un plus long souvenir de sa douleur!...

Il porta le verre de champagne à ses lèvres, mais ne but pas.

Pour Hécube?
Qu'est-il à Hécube? qu'est-elle à lui?
Pourquoi pleure-t-il sur elle...?
Et moi... méprisable et faible esclave, —
Je suis un lâche! Qui me traitera de vaurien,
Qui me dira : tu en as menti!
Je supporterai l'offense... Oui!
Je suis une colombe : — Je n'ai pas de bile,
L'offense ne m'est pas amère.

Karataïev laissa échapper son verre et reprit sa tête entre ses mains, je crus l'avoir compris.

— Mais quoi? dit-il enfin, si quelqu'un rappelle le passé qu'on lui arrache un œil, n'est-ce pas? (Il se mit à rire.) A votre santé!

— Vous vous fixez à Moscou? lui demandai-je.

— Je mourrai à Moscou...

— Karataïev! cria-t-on d'une pièce voisine, Karataïev! où es-tu? Viens ici, cher gâââârçon!

— Ils m'appellent, dit-il en se levant lourdement. Adieu, venez me voir si vous pouvez. Je demeure à***

Mais le lendemain des circonstances imprévues m'obligèrent à partir. Je n'ai pas revu Petre Petrovitch Karataïev.

V

Un Rendez-vous

Un jour d'automne, vers le milieu de septembre, j'étais assis dans un bois de bouleaux. Une pluie fine et un clair soleil alternaient depuis le matin. Le temps était douteux. Tantôt le ciel se couvrait de nuages blancs et légers, tantôt l'horizon se dégageait brusquement, et l'azur, clair et tendre, apparaissait alors comme un doux regard.

Je regardais autour de moi et j'écoutais. Au-dessus de ma tête les feuilles bruissaient très doucement; — et ce bruit seul eût suffi à caractériser la saison. Ce n'était pas le gai frémissement du printemps, ni le froissement moelleux, le long bavardage de l'été, ni le bégaiement timide de la fin de l'automne : c'était un babil perceptible à peine, assoupissant. Un léger souffle passait sur les sommets; l'intérieur du bois, tout imprégné de pluie, se transformait sans cesse, selon que le soleil se montrait ou se cachait derrière un nuage; tantôt le bois entier s'éclairait

comme un vaste et soudain sourire, les tiges roses et minces des bouleaux prenaient un éclat adouci et satiné de blanc, les feuilles bariolaient le sol brillant comme de l'or monnayé, et les hampes exquises de la haute fougère, déjà teinte de ses couleurs hivernales qui rappellent celles du raisin trop mûr, se croisaient et se confondaient; tantôt tout reprenait une teinte bleuâtre et les couleurs vives disparaissaient, les bouleaux restaient blancs mais perdaient leur lustre, — blancs comme de la neige récente que n'a pas encore polie le froid et joyeux rayon du soleil d'hiver; puis, furtivement, malicieusement, commençait à tomber et à murmurer la fine pluie. Le feuillage des bouleaux restait vert quoique pâle; à peine çà et là se dressait, jaune ou tout rouge, ou encore tout doré, un bouleau solitaire, et il fallait le voir miroiter au soleil quand à l'improviste la lumière se faisait jour jusqu'à lui, à travers le crible serré des petits rameaux lavés par l'ondée étincelante.

Pas un oiseau : tous s'étaient mis à couvert; sauf la mésange, au cri moqueur, qui tintait de temps en temps comme une cloche en acier fin. Avant d'atteindre la boulaie, j'avais traversé avec mon chien une haute tremblaie. — J'avoue que je n'aime pas le tremble : je n'admire ni son tronc lilas pâle et métallique ni son feuillage vert gris qu'il darde aussi haut qu'il peut et tient ouvert comme un éventail disloqué; je n'aime pas le frémissement perpétuel de sa terne feuille ronde, mal attachée aux trop longues branches. Il me plaît seulement en certains soirs d'été, quand il se dresse à l'écart, dans une clairière où il arrête les rayons rares du soleil couchant : il brille alors et frissonne de la base au faîte sous un

éclat de lumière rouge tirant sur le jaune. Il me plaît encore, par un jour clair et de grand vent, avec son bruyant grelottement sous le ciel bleu et l'incessante crainte qu'on a de voir sa feuille, toujours soulevée dans le courant, s'arracher et s'envoler au loin. Mais en général je n'aime pas cet arbre. Sans donc m'arrêter dans la tremblaie pour m'y reposer, j'avais gagné mon bois de bouleaux et, là, choisi un arbre dont les branches très basses me défendaient contre la pluie. Et après avoir joui des agréments de la position, je m'endormis de ce sommeil paisible et doux que connaissent seuls les vrais chasseurs.

Je ne saurais dire combien de temps je dormis, mais quand j'ouvris les yeux, tout l'intérieur du bois était illuminé de soleil et, dans toutes les directions, à travers le feuillage aux gaies chansons, perçait et étincelait un ciel d'un bleu transparent. Les nuages avaient été balayés par la brise qui s'était levée; le temps s'était éclairci et l'air était saturé de cette fraîcheur sèche qui épanouit le cœur et donne le gage assuré d'une soirée tranquille après un jour d'intempérie.

J'allais me lever pour tenter de nouveau la chasse quand une forme humaine arrêta mes yeux. Je regardai plus attentivement : c'était une jeune villageoise. Assise à vingt pas de moi, la tête penchée, les mains aux genoux, elle portait dans une de ses mains à demi ouvertes un gros bouquet de fleurs des champs qui glissait insensiblement, chaque fois qu'elle respirait, le long de sa jupe à carreaux. Sa chemise blanche, propre, boutonnée à la gorge et aux poignets, allait se perdre en plis doux autour de sa taille. Un collier de gros grains de verroterie jaune s'étalait en

deux étages sur sa poitrine. Cette fille n'était point mal : ses épais cheveux blond cendré descendaient, en un double demi-cercle symétrique, de l'étroit bandeau rouge qui serrait son front très blanc; le reste de son visage était animé de ce beau vermillon doré, privilège des plus heureuses carnations; je ne voyais point ses yeux : elle tenait la tête basse; mais j'apercevais nettement ses fins sourcils dessinés d'un coup de pinceau, à un pouce au-dessus de ses paupières longues et moites, une larme à demi séchée brillait sur l'une de ses joues; une autre larme descendait jusqu'à ses lèves pâlies. L'ensemble de cette tête avait beaucoup de grâce : le nez un peu fort, un peu rond, ne la gâtait pas; l'expression de son visage me plut particulièrement : c'était si simple, si doux, si triste, c'était une perplexité si enfantine de son propre chagrin!

Evidemment elle attendait quelqu'un. Un craquement retentit dans le bois, la jeune fille leva la tête et je vis briller dans l'ombre l'éclair rapide de ses yeux grands, purs, craintifs comme des yeux de gazelle. Pendant quelques instants elle écouta attentivement, sans quitter de ses yeux grands ouverts la place d'où venait le bruit. Elle soupira, tourna la tête, la pencha de nouveau sur sa poitrine et se mit à trier lentement ses fleurs. Ses paupières se rembrunirent, ses lèvres eurent un frémissement amer, et une nouvelle larme se détacha de ses longs cils, pour étinceler sur sa joue. Quelques minutes se passèrent ainsi. La pauvre fille ne bougeait pas. Parfois seulement, elle remuait ses mains avec langueur et elle écoutait toujours...

Un nouveau bruit se fit entendre, elle frissonna. Cette fois le bruit se soutenait, se précisait, approchait; enfin on

put reconnaître une démarche résolue et agile. La jeune fille se leva et parut déconcertée. Ses paupières battirent et ses yeux s'enflammèrent. A travers les branches passa vivement une figure d'homme. Elle regarda attentivement, sourit de joie, fit un mouvement pour marcher, puis s'arrêta, pâlit, se troubla et ne releva plus qu'un regard mal assuré, presque suppliant, sur l'arrivé, quand il se fut arrêté auprès d'elle.

Je le regardai avec curiosité de ma cache. Il ne me plut guère. C'était quelque valet de chambre favori de son jeune bârine. Sa mise trahissait des prétentions à l'élégance et à une vaniteuse négligence tout à la fois. Il portait un petit paletot couleur bronze, — défroque probable de son maître, — boutonné jusqu'au menton, une étroite cravate rose au bout lilas, et une casquette de velours noir à ganse d'or rabattue sur les sourcils. Le col arrondi de sa chemise blanche lui marquait les joues et lui soulevait les oreilles; les manchettes empesées recouvraient ses mains rouges, et ses doigts difformes étaient ornés de bagues en or et en argent dont l'une se décorait d'un *vergiss-mein-nicht* en turquoises. Sa figure vermeille, fraîche, sa physionomie insolente, étaient de celles qui indignent les hommes et qui, malheureusement, captivent très souvent les femmes. Il affectait le ton de l'homme ennuyé, s'efforçait de donner à ses traits grossiers une expression méprisante. Il tenait à demi fermés ses yeux d'un gris laiteux et déjà par eux-mêmes très petits. Il abaissait le coin de ses lèvres, bâillait sans en avoir envie et avec une désinvolture qui voulait être nonchalante et qui était gauche. Tantôt il réparait d'une main le désordre de sa chevelure rousse, tantôt il

frisait les crins jaunes qui poussaient sur sa lèvre supérieure. Bref, il grimaçait outrageusement. Il avait commencé à se donner ces airs juste au moment où il avait aperçu la jeune fille; lentement, en se dandinant, il s'approcha d'elle, resta un instant à remuer ses épaules, mit ses deux mains dans les poches de son paletot et honora la villageoise d'un regard fugitif et indifférent, puis il s'assit par terre.

— Eh bien, il y a-t-il longtemps que tu es ici? dit-il en regardant d'un autre côté, en remuant les jambes et en bâillant.

La jeune fille ne put répondre tout de suite.

— Longtemps, Victor Alexandritch, dit-elle enfin d'une voix à peine intelligible.

— Ah! (Il ôta sa casquette, passa d'un air majestueux la main dans ses cheveux épais et frisés, qui commençaient à peu près où finissaient ses sourcils, et, après avoir encore une fois regardé tout alentour sans songer à rien voir, il recouvrit nonchalamment sa précieuse tête.) Et moi qui avais oublié. Et puis, vois-tu, il pleuvait. (Il bâilla.) Nous avons tant à faire! On ne vient pas à bout de tout, et le bârine, avec cela, qui gronde! Nous partons demain.

— Demain! répéta la jeune fille, et elle le regarda avec effroi.

— Oui, demain... Eh bien! eh bien! je t'en prie, se hâta-t-il de dire en la voyant toute tremblante et la tête baissée, je t'en prie, Akoulina, ne va pas pleurer. Tu sais que je ne puis souffrir cela. (Il fronça le nez.) Sinon, je m'en vais à l'instant... Quelle bêtise de pleurnicher!

— Eh bien, je ne pleurerai pas, se hâta de dire la

pauvre fille en dévorant ses larmes... Ainsi vous partez demain, ajouta-t-elle après un court silence. Qui sait quand Dieu me permettra de vous revoir, Victor Alexandritch?

— Nous nous reverrons... nous nous reverrons... si ce n'est pas l'année prochaine, ce sera l'autre... Je crois que le bârine va prendre du service à Saint-Pétersbourg, ajouta-t-il en prononçant les mots à demi et légèrement du nez. Mais il se peut aussi que nous allions à l'étranger.

— Vous m'oublierez, Victor Alexandritch, dit tristement Akoulina.

— Non... pourquoi? je ne t'oublierai pas; seulement, toi, sois sérieuse, ne fais pas la sotte, écoute ton père... Je ne t'oublierai pas, non. (Il s'étira et bâilla.)

— Ne m'oubliez pas, Victor Alexandritch, reprit-elle suppliante; combien vous ai-je aimé!... J'ai fait tout pour vous... Vous me dites d'écouter mon père, Victor Alexandritch. Comment pourrais-je obéir... à mon père?...

— Eh bien, quoi? (Il prononça ces mots comme d'une voix de ventre, tandis que renversé sur le dos il avait les deux mains posées sur la tête.

— Mon Dieu! Victor Alexandritch, vous savez bien vous-même...

Elle se tut. Victor Alexandritch jouait avec la chaîne en acier de sa montre.

— Toi, Akoulina, tu n'es pas une sotte, finit-il par dire, ne fais donc pas de folies! Je ne veux que ton bien, me comprends-tu? Et c'est très vrai que tu n'es pas une sotte! tu n'es pas tout à fait une moujitchka; et ta mère non plus n'a pas toujours été une moujitchka. Pourtant,

tu n'as pas d'éducation et, par conséquent, il faut écouter quand on te parle.

— Mais c'est effrayant, Victor Alexandritch!

— Hé! hé! quelle bêtise, ma chère! Qu'y a-t-il d'effrayant en tout cela?... Mais qu'as-tu là? des fleurs? ajouta-t-il en se rapprochant d'elle.

— Des fleurs, répondit tristement Akoulina, j'ai cueilli de l'achillée, poursuivit-elle en se remettant un peu. C'est bon pour les veaux. J'ai ramassé aussi du plantain qui s'emploie contre la scrofule... Mais voyez quelle singulière fleur! je ne l'avais jamais vue encore... Et voici des germandrées, des espargouttes... et voici qui est pour vous, ajouta-t-elle en lui montrant un petit bouquets de bluets attachés avec un brin d'herbe. Le voulez-vous?

Victor Alexandritch tendit la main nonchalamment, prit le bouquet, le respira et le caressa en regardant en haut d'un air rêveur. Akoulina le considérait, et dans les yeux de la pauvre fille on lisait un si tendre dévouement, une si religieuse résignation, un si sincère amour! Elle le craignait et n'osait pleurer. Ils allaient se séparer et elle le contemplait une dernière fois. Quant à lui, étendu comme un sultan, il condescendait patiemment à cette adoration. J'avoue que ce visage rouge m'indignait; j'y lisais, sous cette dédaigneuse indifférence si brutalement jouée, l'amour-propre et la satisfaction d'un blasé; et Akoulina était si belle en ce moment : toute son âme se livrait avec passion, s'épanouissait sous le regard de l'aimé; — et lui, il laissa tomber le bouquet dans l'herbe, tira d'une poche de son paletot un petit verre rond monté sur cuivre poli et l'installa dans son œil, ou du moins

s'efforça de l'y installer, car il eut beau froncer le sourcil, hausser la joue et plisser le nez, le verre lui tombait sans cesse dans les mains.

— Qu'est-ce donc? demanda Akoulina avec surprise.

— Un monocle, répondit Victor Alexandritch d'un ton d'importance.

— A quoi cela sert-il?

— A voir mieux.

— Montrez donc.

Victor Alexandritch fit la grimace, mais lui mit dans la main le petit instrument tout en disant :

— Ne va pas me le casser.

— Soyez tranquille, je ne le casserai pas. (Elle porta l'objet contre son œil.) Je n'y vois rien, ajouta-t-elle naïvement.

— Mais ferme donc l'œil, fit-il du ton d'un régent d'école. (Elle ferma l'œil devant lequel était placé le verre.) Eh! pas celui-ci, l'autre, cria Victor en lui enlevant le monocle sans laisser à la jeune fille le temps de comprendre.

Akoulina rougit, essaya de rire, puis détourna la tête et dit :

— Ces choses-là ne sont pas pour nous autres.

— Je pense bien.

La pauvre ne répondit rien et poussa un gros soupir.

— Ah! Victor Alexandritch, comment ferai-je pour vivre sans vous? se prit-elle à dire.

Il nettoyait son lorgnon, il le remit dans sa poche.

— Oui, oui, dit-il enfin, dans les premiers temps ce sera dur. (Il lui frappait sur les épaules de petites tapes

protectrices. Elles saisit doucement sur son épaule cette main, et la baisa timidement.) — Oui, oui, tu es une bonne fille, reprit-il en souriant de satisfaction; mais quoi, juge toi-même; notre bârine et moi nous ne pouvons rester ici; l'hiver approche et la campagne en hiver, tu le sais toi-même, c'est une chose terrible. Ah! vive Pétersbourg! Il y a là des merveilles qu'une pauvre sotte comme toi ne peut sé figurer, même en songe. Quelles maisons, quelles rues!...

Akoulina écoutait avec une attention dévorante, en tenant la bouche entr'ouverte comme font les enfants.

— Au reste, ajouta-t-il en s'agitant, pourquoi te dire tout cela, tu ne peux me comprendre!

— Et pourquoi donc, Victor Alexandritch? J'ai compris, j'ai tout compris.

— Vois-tu comme elle est!

Akoulina baissa les yeux.

— Avant, vous ne me parliez pas ainsi, Victor Alexandritch, murmura-t-elle doucement sans lever son regard.

— Avant?... Avant! vois-tu, avant! répliqua-t-il d'un ton fâché.

Tous deux se turent.

— Il est temps que je rentre, fit Victor en se dressant tout à coup, et déjà il s'appuyait sur son coude.

— Attendez donc encore un peu, dit Akoulina d'une voix suppliante.

— Attendre quoi? je t'ai déjà fait mes adieux.

— Attendez, répéta Akoulina.

Victor Alexandritch s'allongea de nouveau et se mit à

siffloter. Akoulina ne le quittait pas du regard. Il me fut facile de remarquer que peu à peu elle s'agitait, ses lèvres tremblaient, ses joues pâles se coloraient.

— Victor Alexandritch, dit-elle enfin d'une voix frémissante, c'est un péché... oui, un péché, Victor Alexandritch, par Dieu, un péché!

— Quoi? répliqua-t-il en fronçant les sourcils et, se levant légèrement, il tourna la tête vers Akoulina.

— Un péché, Victor Alexandritch, vous me devez au moins un mot d'espoir en me quittant... un petit mot... à moi pauvre fille...

— Et que veux-tu que je te dise?

— Que sais-je, moi? c'est à vous de le savoir, Victor Alexandritch. Vous partez sans m'avoir parlé! En quoi ai-je mérité ça?

— Que tu es étrange! Mais que puis-je?

— Un mot au moins.

— Allons! voilà qu'elle répète toujours la même chose, dit-il avec dépit. Et il se leva.

— Ne vous fâchez pas, Victor Alexandritch, dit-elle précipitamment en étouffant un sanglot.

— Je ne suis pas fâché, mais tu es insupportable. Qu'est-ce que tu veux? Je ne peux pas t'épouser, je ne le peux pas, n'est-ce pas? Alors que veux-tu?

Il avançait la tête comme dans l'attente d'une prompte réponse et écartait les doigts.

— Moi, rien... je ne veux rien, répondit-elle en bégayant et sans oser lui tendre ses bras frémissants. Rien qu'un mot comme cela, pour les adieux...

Et elle fondit en larmes.

— Allons, je m'y attendais. Voilà qu'elle pleure, dit froidement Victor en ramenant de derrière sa casquette sur ses yeux.

— Je ne veux rien, continua-t-elle en sanglotant, la figure dans ses mains. Mais comment vivre dans ma famille? Que vais-je devenir, que vais-je devnir? malheureuse! On me donnera un homme que je n'aimerai pas! Ah! ma pauvre tête!

— Chante, chante, murmurait à demi-voix Victor en piétinant sur place.

— Et lui, s'il me disait seulement une parole, une seule. S'il me disait : Akoulina... vois-tu...

Soudain, les sanglots l'interrompirent. Elle se laissa tomber sur le gazon et se mit à pleurer amèrement, amèrement... Tout son corps se convulsait, sa nuque se soulevait. Ce chagrin longtemps contenu débordait comme un torrent. Victor la regarda debout pendant quelques instants, puis il haussa les épaules, se détourna et s'en alla à grands pas.

Un peu calmée, elle redressa la tête, se leva rapidement, regarda autour d'elle, et frappa dans ses mains, puis elle fit un mouvement pour courir après le fuyard, mais ses jambes se dérobèrent, elle tomba sur les genoux...

Je n'y tins plus, je me précipitai vers elle. En m'apercevant, la pauvre enfant se releva et — je ne sais où elle en prit la force, — disparut à travers les arbres, laissant à terre toutes ses fleurs.

Je restai quelque temps.

Je ramassai le bouquet de bluets et je regagnai la plaine. Le soleil était bas dans un ciel pâle, les rayons

avaient comme refroidi; ils ne brillaient point : c'était comme une nappe égale de lumière aqueuse. Encore une demi-heure et ce serait le soir. Un vent d'orage soufflait violemment contre moi à travers les moissons jaunies et desséchées. Les feuilles mortes, annonçant la rafale, valsaient. Une partie du bois, dressée comme un mur le long des champs, s'agitait et brillait d'un éclat net et morne. Sur les herbes rougeâtres, sur les bas buissons, sur les chaumes, partout, luisaient et vibraient les fils innombrables de la Vierge. Je m'arrêtai... Je me sentais triste. A travers ce frais sourire de la campagne qui se dévêt, la vague appréhension des approches de l'hiver vous pénètre. Un prudent corbeau fendant lourdement l'air de ses ailes rudes passa, tourna la tête, me regarda de côté et, avec un croassement énergique, disparut au delà de la forêt. Une grande volée de pigeons s'éleva d'une grange et, tournoyant en colonnes, se dissémina affairée dans les champs, — signe précurseur de l'automne. Quelqu'un passa derrière la colline dépouillée en faisant retentir sa téléga vide.

Je rentrai chez moi... mais l'image de la pauvre Akoulina m'accompagna longtemps et je garde encore ses bluets desséchés.

VI

Le Hamlet du District de Chtchigrov

Au cours d'une de mes excursions, je fus invité à dîner chez Alexandre Mikhaïlovitch G..., riche pomiestchik et grand chasseur, dont le principal village est situé à cinq verstes du hameau où j'avais élu mon provisoire domicile de chasse. Je me mis en frac (je ne conseille à personne de partir même pour la chasse sans se prémunir d'un frac) et je me rendis chez Alexandre Mikhaïlovitch.

Le dîner était fixé pour six heures. J'arrivai à cinq et déjà je trouvai un grand nombre de gentilhommes en uniformes militaires ou civils, en habits de cérémonie, ou même en costumes moins définissables. Le maître me reçut à merveille, mais me laissa vite pour courir à l'antichambre. Il attendait un haut dignitaire, et laissait voir quelque trouble. Et pourtant, il est riche et indépendant! Alexandre Mikhaïlovitch n'est pas marié; il n'aime pas

les femmes et on ne rencontre chez lui que des célibataires. Sa maison est somptueuse, il a magnifiquement agrandi et décoré le domaine seigneurial de ses ancêtres. Chaque année il se fait expédier de Moscou pour 15.000 roubles de vins, et jouit en général de la plus haute considération. Il a pris sa retraite depuis longtemps et n'a jamais recherché aucune distinction honorifique. Quel motif avait donc pu lui faire souhaiter la visite d'un haut personnage et s'agiter dès le matin du jour du dîner d'apparat? Cela demeure « dans les ténèbres de l'inconnu », comme disait un homme de loi de ma connaissance, quand on lui demandait s'il acceptait les dons des gens de bonne volonté.

Débarrassé du maître, je me mis à parcourir les appartements. Presque tous les convives m'étaient inconnus. Vingt personnes jouaient déjà aux cartes. Au nombre de ces amateurs de la préférence (1) étaient deux militaires nobles, mais au visage usé, et quelques fonctionnaires civils en haute et étroite cravate, avec de ces moustaches teintes et pendantes qu'on ne voit qu'aux hommes bien pensants. (Ces gens bien pensants manœuvraient gravement les cartes, la tête fixe, de sorte qu'ils regardaient de côté les passants.) Cinq ou six fonctionnaires du district, à panses rebondies, aux mains potelées et humides, aux pieds immobiles, s'étaient aussi mis à jouer. (Ceux-ci parlaient d'une voix très douce, souriaient bénignement de tous les côtés, tenaient leurs jeux contre le plastron de leur chemise et, en jouant atout, loin de frapper sur la table, laissaient tom-

(1) Jeu de cartes.

ber la carte librement sur le tapis vert, puis, en relevant la levée, faisaient produire aux cartes un léger craquement très convenable.) Des gentilshommes se tenaient assis sur des divans ou groupés près des portes et des fenêtres. Un pomiestchik déjà mûr, d'une figure efféminée, restait debout, isolé dans un coin, tremblant, rougissant, faisant tourner avec embarras je ne sais quelle breloque suspendue à sa chaîne de montre, et personne ne le regardait. Quelques messieurs en habits ronds et en pantalons à carreaux, de la coupe de l'éternel grand habilleur moscovite, Firs Klioukhine, dissertaient d'un air trop dégagé, en remuant leurs gros cous nus. Un jeune homme de vingt ans, très blond et très myope, vêtu de noir des pieds au chef et visiblement intimidé, promenait pourtant sur la salonnée un sourire venimeux.

Je commençais à m'ennuyer, quand je fus abordé par un nommé Voïnitsine, jeune homme qui n'avait pas terminé ses études et qui habitait chez Alexandre Mikhaïlovitch en qualité de... il n'est pas aisé de dire en quelle qualité. Il était bon tireur, et s'entendait à dresser les chiens. Je l'avais connu à Moscou. Il appartenait à cette variété d'étudiants qui, à chaque examen, sont *poteaux*, c'est-à-dire opposent aux questions du professeur un mutisme absolu. On les appelait aussi — figure de rhétorique d'argot universitaire — *favorifères*, à cause de leurs respectables barbes. (Je parle du vieux temps, comme on voit.) A l'examen, les choses se passaient ainsi. On appelait par exemple l'étudiant Voïnitsine. Voïnitsine qui, jusqu'à ce moment, s'était tenu assis, immobile et roide sur son banc, suant de tout son corps et promenant

avec lenteur au plafond et sur l'assemblée des yeux stupides, se levait, boutonnait en hâte son uniforme jusqu'au menton et atteignait obliquement la table de l'examinateur.

— Veuillez prendre un billet, lui disait gracieusement celui-ci. Viïnitsine étendait la main et palpait en tremblant les billets entassés.

— Vous n'avez pas à choisir, s'écriait d'une voix sèche un vieil assesseur, professeur d'une autre faculté, irrité par les lenteurs du favorifère, et qui le prenait aussitôt en grippe.

Voïnitsine, s'abandonnant à la destinée, saisit un billet, en montre le numéro, et va s'asseoir près de la fenêtre en attendant que la parole lui soit donnée; pendant ce temps, un autre étudiant est sur la sellette. Voïnitsine ne quitte pas des yeux son billet : à moins qu'il ne regarde à l'entour, sans remuer un membre, comme tout à l'heure. Son prédécesseur a fini son épreuve : on lui a dit : « C'est bien » ou : « C'est très bien », selon ses mérites. Voïnitsine se lève et s'avance d'un pas ferme.

— Lisez votre billet, lui dit-on. Voïnitsine porte à deux mains le billet à son nez, lit lentement et peu à peu laisse tomber ses bras.

— Eh bien, parlez, dit indolemment l'examinateur en titre en rejetant son corps en arrière et en croisant ses bras sur sa poitrine. Silence sépulcral.

— Eh bien?

Voïnitsine se tait. Le vieux savant grincheux s'agite.

— *Mais dites au moins quelque chose.*

Voïnitsine se tait. Sa nuque tondue se dresse immobile sous les regards curieux de ses camarades. Les yeux du

vieux semblent vouloir jaillir de sa tête. Décidément, il déteste Voïnitsine.

— Cependant, dit un autre examinateur, pourquoi restez-vous muet? Vous ne savez pas, dites-le donc tout de suite.

— Permettez-moi de prendre un autre billet, bégaye le malheureux favorifère.

Les professeurs se consultent de l'œil.

— Eh bien, prenez, dit avec un geste d'indifférence le président.

Voïnitsine prend un nouveau billet, va de nouveau s'asseoir près de la fenêtre, revient de nouveau devant le bureau et de nouveau garde un silence stupéfié. Le petit vieillard étranger va certainement le dévorer tout cru. A la fin, on lui dit de se retirer et on lui marque un zéro. Vous pensez qu'au moins alors il s'en va? Pas du tout. Il va reprendre son ancienne place, reste là jusqu'à la fin des examens et en sortant il s'écrie . « Quel bain! Quelle corvée! » Et il va battre le pavé tout le jour à travers Moscou, se prenant parfois la tête à deux mains et déplorant son triste sort. Il va sans dire qu'en rentrant, il ne prend pas un livre, et le lendemain la même histoire recommence pour la seconde partie de l'examen.

Le Voïnitsine qui vint à moi était un ancien poteau. Nous parlâmes Moscou et chasse.

— Voulez-vous, me dit-il à voix basse, que je vous fasse faire connaissance avec l'homme le plus spirituel du pays?

— Je vous en prie.

Il me conduisit auprès d'un petit homme orné d'un

haut toupet et d'une longue moustache, d'un frac brun et d'une cravate bariolée. Son visage bilieux et mobile respirait l'esprit et la malice. Un sourire perçant, aigu, tordait sans cesse ses lèvres. Ses petits yeux noirs et à demi clos regardaient insolemment sous leurs cils baissés. Près de lui se tenait un pomiestchik large et doux, un vrai Sakhar-Medovitch (1). Il riait avant coup des pointes du petit homme et se tordait de gaieté. Voïnitsine me présenta à l'homme d'esprit, dénommé Petre Petrovitch Loupikhine. Nous fîmes connaissance et échangeâmes les premières phrases de politesse.

— A présent, permettez-moi de vous présenter mon meilleur ami, me dit Loupikhine en prenant par la main son gros voisin. Ne vous dérobez pas, Kirila Silifanitch, ajouta-t-il, vous ne serez point mordu... Le voici, poursuivit-il, tandis que Kirila Silifanitch, embarrassé, s'inclinait avec la désinvolture d'un homme qui craindrait à chaque mouvement une chute d'entrailles. Je vous présente un excellent gentilhomme. Il a joui d'une santé admirable jusqu'à l'âge de cinquante ans. Mais alors il eut l'idée de se faire soigner les yeux et, comme vous voyez, il est borgne. Depuis, il s'est fait le médecin de ses moujiks — avec le même succès; et eux, avec leur dévouement héréditaire...

— Est-il... bégaya Kirila Silifanitch en riant.

— Allez, achevez, mon cher, achevez donc, saisit au vol Loupikhine. Songez qu'on peut vous déférer les honneurs de la magistrature, soyez sûr que cela arrivera. Sons

(1) Sucre fils du miel.

doute les assesseurs penseront à votre place, mais encore faudra-t-il que vous sachiez au moins énoncer l'idée d'autrui. Il se peut que le gouverneur vienne au tribunal : « Quoi! le juge bégaye? » Supposons qu'on lui dise que c'est un commencement de paralysie. « Eh bien! qu'on le saigne! » Et dans votre position, avouez que ce ne serait pas convenable.

Le gros pomiestchik se tordait de rire.

— Voyez-vous, Messieurs, il rit, reprit Loupikhine en regardant malicieusement la panse secouée de Kirila Silifanitch. Et pourquoi ne rirait-il pas? ajouta-t-il en s'adressant à moi. Il est gros, dispos, il n'a point d'enfant, ses moujiks ne sont pas hypothéqués et il les médicamente lui-même, et enfin sa femme est à demi-folle.

Kirila Silifanitch se détourna, feignant de n'avoir pas bien entendu, et pourtant continuant de rire aux éclats.

— Je ris aussi, moi, continua Loupikhine en montrant les dents, je plaisante et pourtant ma femme vient de se faire enlever par un arpenteur. Vous l'ignoriez? Comment donc! Elle s'est bien enfuie et me laissa une lettre : « Cher Petre Petrovitch, entraînée par une passion irrésistible, je m'éloigne avec l'ami de mon cœur », etc., etc. Et savez-vous pourquoi l'arpenteur m'a été préféré? C'est qu'il ne se faisait pas les ongles et portait des pantalons collants. Vous êtes surpris, Monsieur, vous me trouvez peut-être trop franc? Eh! nous autres stepniaks, nous entrons d'abord au fond de la vérité... Mais allons à l'écart; il n'est pas sûr de se confesser auprès d'un futur magistrat.

Il me prit sous le bras et nous nous accotâmes près d'une fenêtre.

— On m'a fait ici la réputation d'un moulin à bons mots, me dit-il dans la suite de la conversation. N'en croyez rien. Je suis tout simplement un homme irrité qui se soulage en ne ménageant personne. Voilà pourquoi je suis si libre. Et que sert d'être cérémonieux? Je vous le demande. Il n'est pas une opinion dont je sois prêt à donner un kopek. D'ailleurs, je ne vaux rien. Je suis méchant? Pourquoi pas? Au moins le méchant n'a pas besoin d'esprit, et comme cela rafraîchit le sang! Voyez donc, contemplez par exemple notre amphitryon. Expliquez-moi pourquoi il se donne tant de mouvement. Voyez-le regarder à tout instant la pendule, suer, prendre un grand air, et nous faire mourir de faim. On attend un haut dignitaire, — la rare chose, — mais regardez-le donc, il boite maintenant.

Et Loupikhine éclata d'un rire strident.

— Le malheur est qu'il n'y a pas de femmes ici. Un dîner de garçons. Ah! voyez, voyez! le prince Kozelsky, ce grand monsieur barbu, aux gants jaunes, on voit dès le premier coup d'œil qu'il a voyagé. Il arrive toujours en retard. Je vous dirai entre nous qu'il est à lui tout seul épais comme une paire de chevaux de marchands. Et si vous voyiez avec quelle condescendance il nous parle à nous autres, avec quelle générosité il daigne sourire aux paroles aimables de nos mères et de nos filles! D'ailleurs, lui-même, il essaye de faire de l'esprit. Et quel esprit! On dirait qu'il s'efforce de couper une corde avec un couteau émoussé. Il ne peut pas me souffrir. Je vais le saluer.

Et Loupikhine courut au-devant du prince.

— Ah! voici mon ennemi intime, dit-il en revenant à moi. Voyez ce gros bonhomme qui a une brosse sur la tête, celui qui tient son bonnet à la main, qui rase les murs et regarde de tous les côtés comme un loup. Un jour, je lui ai cédé pour quatre cents roubles un cheval qui en vaut mille, et depuis lors, ce sombre personnage se croit en droit de me mépriser. C'est pourtant un esprit si lourd, surtout le matin avant le thé ou le soir après dîner, que, si on lui dit bonjour, il répond : « Qu'est-ce? » Et voici un général, continua Loupikhine, un général civil, un général en retraite, un général ruiné : ce général a une fille de sucre de betterave et une raffinerie scrofuleuse... Pardon... ce n'est pas cela que je voulais dire, enfin vous me comprenez... Tiens! l'architecte aussi est tombé ici : vous voyez : cet Allemand en moustaches. Il ne connaît pas son affaire, mais qu'importe, pourvu qu'il prenne des pots-de-vin et fournisse le plus possible de colonnes à celles de la noblesse... C'est merveilleux!

Loupikhine éclata de rire, et tout à coup une grande agitation se produisit; le haut dignitaire venait d'entrer; notre hôte se précipita dans l'antichambre suivi d'un certain nombre de familiers et de serviteurs empressés. Aux conversations bruyantes succéda un parlage doucereux et poli, pareil au bourdonnement des abeilles dans leurs ruches. Seuls, une guêpe bavarde et un beau bourdon, Loupikhine et le prince Kozelsky s'abstinrent de baisser la voix. Et voilà que rentra enfin la reine abeille. Tous les cœurs volaient à sa rencontre. Même le pomiestchik,

acheteur du cheval de Loupikhine, plongea le menton dans sa poitrine.

Le dignitaire fit honneur à son rang on ne peut mieux. En balançant sa tête en arrière, semblant vouloir saluer, il proféra quelques paroles aimables, toutes commençant par un *a* traînant et nasal. Il regarda avec mécontentement, on pourrait dire avec férocité, le prince Kozelsky à cause de sa barbe, tendit au général civil et ruiné (celui de la fille et de la raffinerie) l'index de sa main gauche, et au bout de quelques minutes consacrées par le haut fonctionnaire à répéter qu'il était très heureux de ne s'être point fait attendre, tous les convives passèrent dans la salle du banquet, les gros bonnets en avant. Faut-il dire qu'on installa le dignitaire à la première place entre le général civil et le maréchal de la noblesse, homme à physionomie digne et libre, en parfaite harmonie avec le plastron de sa chemise empesée, son gilet sac et sa tabatière ronde contenant du tabac français. Inutile de noter comment notre hôte se multiplia, courant, veillant à ce que les convives ne manquassent de rien, souriant en passant à l'épine dorsale du haut dignitaire, allant comme un écolier avaler dans un coin quelques cuillerées de bouillon, et quelques bouchées de viande; comment le maître d'hôtel nous servit un poisson long d'un archine (1), avec un bouquet dans la gueule; comment les domestiques, graves, en livrées, harcelaient les convives, tantôt avec du malaga, tantôt avec du vieux madère, et comment presque tous les gentilshommes, surtout le vieux, vidèrent sévèrement

(1) Egal à 71 centimètres.

les verres comme s'ils s'acquittaient d'un devoir; comment enfin sautèrent les bouchons des bouteilles de champagne et quels toasts on porta. Tout cela est probablement trop connu du lecteur. Mais j'ai noté une anecdote contée par le haut dignitaire lui-même, au grand éjouissement de toute l'assemblée. — Quelqu'un, le général ruiné, je crois, homme assez au courant de la littérature moderne, parlait de l'influence des femmes en général et particulièrement sur les jeunes gens.

— Oui, oui, dit le haut dignitaire, cela est vrai; mais il faut tenir les jeunes gens sévèrement, sans quoi le premier jupon venu leur tourne la tête (un sourire joyeux parcourut toutes les figures; il y eut même un pomiestchik dont la figure exprima précisément la reconnaissance) ; car les jeunes gens sont des sots. J'ai mon fils Ivan, par exemple, il a vingt ans à peine, l'imbécile. Eh bien, un matin il vint me dire : « Batiouchka, permettez-moi de me marier. — Sers d'abord, imbécile », lui dis-je. Là-dessus, pleurs, désespoirs, mais chez moi... ah! c'est que... chose...

Le personnage prononça le mot « chose » du ventre plutôt que des lèvres. Il se tut et jeta un regard majestueux sur son voisin le général en élevant les sourcils beaucoup plus haut qu'on n'aurait pu s'y attendre. Le général civil pencha la tête de côté agréablement et cligna avec une extrême vitesse l'œil qui était tourné vers le haut dignitaire.

— Eh bien, reprit le dignitaire, il m'écrit à présent : « Merci, batiouchka, vous m'avez déniaisé. » Voici comment il faut agir.

Tous les convives approuvèrent à voix haute, tous souriaient de plaisir, trouvant l'anecdote instructive et charmante.

Après le dîner, on passa au salon avec un peu plus de bruit qu'on n'en avait fait pour passer du salon dans la salle à manger. Un quart d'heure après, toutes les tables de jeu étaient occupées. J'eus de la peine à attendre le soir, et ayant donné l'ordre à mon cocher d'atteler pour le lendemain à cinq heures du matin, j'allai me coucher aussitôt que la politesse me le permit.

Mais il m'était réservé de faire ce jour-là même la connaissance d'un être très remarquable.

La multitude des convives était telle que personne n'eut le luxe de dormir seul dans sa chambre. Dans la petite chambre humide et verdâtre où me conduisit l'intendant, se trouvait déjà un individu complètement dévêtu. En m'apercevant, il plongea avec agilité dans la couverture, s'en couvrit jusqu'au nez, s'agita quelque temps sur son lit de plume, et resta silencieux, tout en me considérant d'un œil attentif par-dessous le rebord de son bonnet de coton. Je m'approchai du deuxième lit. (Il y en avait deux dans chaque chambre.) Je me déshabillai et me couchai dans les draps humides. Mon vis-à-vis s'étant en cet instant un peu remué sur son lit, je lui souhaitai bonne nuit. Une demi-heure se passa. Malgré mon vif désir, je ne pus fermer l'œil, une chaîne infinie d'obscures et importunes pensées gravita obstinément, uniformément à travers ma tête, comme les seaux d'une machine hydraulique.

— Il me semble que vous ne dormez pas, me dit mon voisin.

— En effet, répondis-je, et vous non plus.

— Je ne dors jamais.

— Comment cela?

— Mais comme cela. Je me mets au lit et je ne sais vraiment au bout de combien d'heures d'attente je parviens à perdre conscience.

— Pourquoi donc vous couchez-vous avant d'avoir sommeil?

— Que voulez-vous que je fasse?

Je ne répondis pas.

— Je m'étonne qu'il n'y ait pas de puces dans cette chambre, reprit-il après un nouveau silence. C'est pourtant le lieu par excellence.

— Vous semblez les regretter, remarquai-je.

— Non, je ne les regrette pas, mais j'aime en tout la logique.

« — Ah! pensai-je, quelle phrase! »

Nouveau silence.

— Voulez-vous faire avec moi un pari?

— Quel pari?

Mon voisin commençait à m'amuser.

— Hein, quel pari? Voici quel pari. Je parie que vous me prenez pour un sot.

— Pardon, murmurai-je surpris.

— Pour un stepniak et pour un ignorant, convenez-en.

— Je n'ai pas l'agrément de vous connaître, répondis-je, et d'où pourriez-vous conclure?...

— D'où?... Seulement du son de votre voix. Vous me répondez avec une négligence!... Eh bien, je ne suis pas ce que vous pensez.

— Permettez...

— Non! *vous*, permettez! D'abord, je parle le français aussi bien que vous; allemand, mieux; secondement, j'ai passé trois ans à l'étranger. J'ai vécu trois mois entiers à Berlin. J'ai fait de Hegel, Monsieur, une étude assez complète. Je sais Gœthe par cœur; en outre, j'ai été longtemps amoureux de la fille d'un professeur allemand, et j'ai épousé ici une jeune fille poitrinaire et chauve, d'un esprit très remarquable. Je suis donc de votre rang et n'ai rien de commun avec le stepniak que vous supposez. Je suis même si loin d'être un homme de la nature, que vous voyez en moi, Monsieur, une victime de la spéculation philosophique.

Je relevai la tête et regardai avec attention cet original. Mais, à la faible lueur d'une simple veilleuse, je pus à peine distinguer ses traits.

— Voilà! vous me regardez maintenant, reprit-il en soulevant un peu son bonnet, et probablement vous vous demandez comment la soirée a pu se passer sans que vous m'ayez remarqué. Je vais vous expliquer ça : c'est que je n'élève jamais la voix; c'est que je me tiens derrière les autres, entre les portes, et ne parle à personne; c'est que le maîte d'hôtel, en passant devant moi, élève d'avance le coude à la hauteur de ma poitrine... Et les causes de tout cela? C'est d'abord que je suis pauvre, et c'est ensuite que je me suis effacé. Avouez que vous ne m'avez pas même aperçu, n'est-ce pas?

— En effet, je n'ai pas eu ce plaisir...

— J'en étais sûr, mais oui!

Il se mit sur son séant et croisa ses bras; l'ombre de son bonnet s'allongeait et se brisait de la paroi au plafond.

— Et avouez, ajuta-t-il, en me regardant de côté, que je vous parais un grand original, comme on dit, ou quelque chose de pire : peut-être pensez-vous que je simule l'original.

— Je dois vous répéter que je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

Il baissa les yeux un instant.

— Pourquoi me suis-je mis à vous parler tout à coup, à vous, qui m'êtes tout à fait inconnu? Dieu le sait! Ce n'est pas certes par l'affinité de nos âmes. Vous et moi sommes des gens dignes du monde, c'est-à-dire des égoïstes : je n'ai pas motif à m'intéresser à vous ni vous à vous intéresser à moi. Mais puisque nous ne dormons ni l'un ni l'autre, pourquoi ne causerions-nous pas? J'ai un accès de parole, chose chez moi très rare... Voyez-vous, je suis timide, non pas à la façon des provinciaux, des gens sans grade civil et sans fortune, mais par amour-propre. Parfois pourtant, sous l'influence de circonstances favorables, que je ne puis du reste définir ni prévoir, ma timidité disparaît comme à cette heure. Mettez-moi aujourd'hui face à face avec le Grand Lama, je lui demanderai une prise de son tabac... Mais peut-être voulez-vous dormir?

— Au contraire, répondis-je vivement, j'éprouve un grand plaisir à causer avec vous.

— C'est-à-dire que je vous amuse, n'est-ce pas? Tant mieux. Donc, apprenez qu'ici je passe pour un original,

du moins auprès des personnes à qui par hasard (car « de ma destinée on ne se soucie guère... ») à qui, entre autres riens, mon nom vient à la bouche. On croit par là me blesser. Oh! mon Dieu! si ces braves gens pouvaient me connaître! Mon malheur consiste précisément en ceci : que je manque absolument d'originalité; rien d'original en moi, sauf ce que l'instant actuel peut vous faire supposer. Mais une sortie comme celle-ci ne vaut pas un kopek; ce serait la plus sotte et la plus insignifiante espèce d'originalité.

Il se tourna droit devant moi, et joua un instant des bras, puis il s'écria :

— Monsieur, mon opinion est qu'il ne fait bon vivre que pour les originaux, et qu'eux seuls ont le droit de vivre.

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre,

a dit quelqu'un (vous voyez avec quelle pureté je prononce le français). Que m'importe que tu aies le cerveau large, que tu comprennes tout, que tu saches tout, que tu marches au pas de ton siècle, si tu n'as rien de propre et de privé : un entrepôt de lieux communs de plus dans le monde, quel plaisir procure-t-il à quiconque? Non, sois sot plutôt, mais à ta manière! Tâche d'avoir ton odeur spécifique, voilà ce qu'il faut. Et ne croyez pas qu'en ce qui concerne cette odeur, je sois bien difficile; que Dieu m'en garde! Les originaux tels que je les entends foisonnent... et il n'y a que cela : vous trouverez presque un original par individu, et précisément je ne suis pas du nombre.

Et cependant, continua-t-il après un silence, sachez, Monsieur, que dans ma jeunesse je donnais les plus belles espérances, et quelle haute opinion j'avais de moi-même avant mon départ pour l'étranger et même à mon retour! A l'étranger, j'étais au guet, je me faufilais toujours à part, comme il nous convient d'agir, à nous autres qui allons là-bas pour observer, sans qu'en définitive il sorte rien de nous.

— Original! original! cria-t-il en remuant la tête comme s'il se défendait d'une accusation. On me traite d'original quand, en réalité, il n'y a pas sur la terre un homme moins original que votre serviteur. Je suis né pour être la copie des autres. Je vis d'après les personnages décrits dans les livres que j'ai lus. Je vis à la sueur de mon front, par Dieu! J'ai étudié, j'ai aimé, et je me suis marié sans que ma volonté y ait été pour rien, comme on remplit un devoir, comme on apprend une leçon...

Il ôta son bonnet le jeta sur son lit.

— Voulez-vous que je vous raconte ma vie, me demanda-t-il d'une voix brève, ou plutôt quelques traits de ma vie?

— Je vous en prie.

— Ou bien non, plutôt, je vous raconterai mon mariage. Le mariage!... C'est la pierre de touche de l'homme, c'est un miroir où il se reflète tout entier... comparaison d'ailleurs usée. Permettez-moi de prendre une prise de tabac.

Il retira sa tabatière de dessous son traversin et se remit à parler en agitant sa tabatière ouverte.

— Mettez-vous à ma place, Monsieur, jugez par vous-même et dites, de grâce, de quel profit pouvait m'être toute la science de Hegel. Qu'y a-t-il de commun entre cette science et la vie russe? Quelle application possible à la nature russe, soit des théories de Hegel en particulier, soit de la philosophie allemande... soit même simplement de l'érudition en général.

Il sursauta sur son lit et murmura en serrant les dents avec colère :

— Ah! c'est comme ça, c'est comme ça!... Pourquoi avoir traîné à l'étranger? Pourquoi n'être pas resté chez toi, dans ton pays où tu aurais étudié, sur les lieux mêmes, la vie, les besoins, les sentiments, les progrès de ceux de ta race? Où tu aurais vu plus clair dans ta propre vocation? Qu'as-tu trouvé à l'étranger?... Hé! poursuivit-il en changeant de voix timidement comme s'il eût voulu se justifier, de grâce, où voulez-vous donc que nous autres, nous puissions étudier ce qu'aucun philosophe n'a encore écrit dans aucun livre? Je ne demanderais pas mieux que de recevoir de la vie russe des leçons; mais elle se tait, la douce colombe... « Comprend-moi telle que je suis! » Et moi je ne suis pas doué pour cela, j'ai besoin d'analyses et de conclusions. Des conclusions, direz-vous... allons, mais s'il te faut des conclusions, que n'interroges-tu les lettrés de Moscou? Voilà des rossignols! — Eh! c'est justement le mal; ils sifflent tout à fait comme des rossignols de Koursk, mais ils ne parlent pas en hommes. Et moi je pensais : la science est partout, la science, la vérité est une, partout la même, — et alors je me suis lancé chez les païens étrangers. Que

voulez-vous : l'orgueil, la jeunesse! Je ne voulais pas prendre du ventre avant le temps, quoi qu'en disent les sages. Au reste, qui n'a pas de chair peut-il compter sur de la graisse? Cependant, ajouta-t-il, ne voulais-je pas vous conter mon mariage? Ecoutez donc. Je me hâte de vous avertir que ma femme est morte, et puis... mais je vois bien que je ne pourrai éviter d'être obscur, si je ne commence par vous dire ma jeunesse. Seulement... n'avez-vous pas envie de dormir?

— Non, aucunement.

— Tant mieux; alors, écoutez, je veux dire prêtez l'oreille, car, dans la chambre voisine, M. Kantagioukhine ronfle indignement. Je suis né de parents peu aisés; je dis « de parents », parce que d'après la tradition, outre ma mère, j'eus un père, mais je ne m'en souviens pas. C'était, dit-on, un assez pauvre esprit, un long nez et de grandes taches de rousseur. Il était roux et ne prisait que d'une narine. Son portrait décorait la chambre de ma mère. Malgré son uniforme rouge à collet noir qui lui montait jusqu'aux oreilles, c'était sans doute un homme décidément très laid. Quand j'avais mérité d'être fouetté, on me conduisait devant ce portrait et ma mère ne manquait pas de me dire en le désignant : « Tu en aurais vu bien d'autres avec lui. » Vous pouvez vous imaginer combien cela me stimulait. J'ai pourtant le souvenir confus d'un certain petit frère toujours souffrant de la maladie anglaise. On ne tarda pas à le porter en terre... Dites-moi comment la maladie anglaise avait pu pénétrer dans le district de Chtchigrov? Mais laissons cela. Ma mère fit mon éducation avec toute l'ardeur d'une

femme de la steppe et fut mon seul directeur spirituel, depuis le magnifique jour de ma naissance jusqu'à ma seizième année... Suivez-vous le développement de mon récit?

— Comment donc, continuez.

— Allons, c'est bien. Quand j'eus seize ans sonnés, ma mère se hâta de chasser mon gouverneur français, qui était un Allemand, un certain Philippovitch, d'origine grecque, citoyen de Nijny (1). Elle me conduisit à Moscou, me fit inscrire à l'Université et rendit son âme au Seigneur, en me laissant entre les mains de mon oncle, un avoué nommé Koltoum-Babouria, oiseau connu même en dehors de notre district. Il me dépouilla, selon l'usage. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Je fus donc admis à l'Université. Je dois rendre justice à ma mère : je lui dois de m'être trouvé assez bien préparé. Mais déjà l'absence d'originalité me caractérisait. Mon enfance ne se distinguait en rien des autres enfances. J'ai grandi moi aussi comme sous le duvet, sottement, avec indolence. Moi aussi j'ai commencé de bonne heure à apprendre des vers par cœur et à tourner au sombre sous prétexte de penchant à la rêverie; à la rêverie vers quoi?... Ah! oui! vers le beau, etc. A l'Université, je ne tardai pas à tomber au cénacle, au banal *kroujok;* je me rappelle que Schiller a dit quelque part :

Gefährlich ist's den Leu zu wecken,
Und schrecklich ist des Tigers Zahn,
Doch das schrecklichste der Schrecken —
Das ist der Mensch in seinem Wahn!

(1) Nijny-Novgorod.

Je vous assure qu'il n'a pas dit là ce qu'il voulait dire :

Das ist ein kroujok in der Stadt Moskou (1).

— Que trouvez-vous donc de si abominable dans ce cénacle?

— Ce que j'y trouve de si abominable? s'écria-t-il, le voici : Le cénacle est la ruine de tout développement personnel; c'est l'ignoble abolissement de la société, de la femme, de la vie... Le cénacle, oh! attendez, je vais vous dire ce que c'est que le cénacle : c'est la paresse, le relâchement, la confusion des existences, un faux semblant d'activité rationnelle; le cénacle substitue la dissertation à la conversation; il vous habitue à un bavardage inutile, vous distrait du travail solitaire et bienfaisant, vous communique infailliblement la démangeaison littéraire, vous prive de toute fraîcheur, de toute force neuve de l'âme. Le cénacle, c'est la banalité et l'ennui décorés du titre de fraternité et d'amitié, un enchevêtrement de malentendus, c'est une série interminable d'indiscrètes exigences sous prétexte de franchise et de sympathie. Au cénacle, grâce au droit qu'a chacun de vos amis de fourrer à toute heure ses doigts sales dans votre intimité, personne n'a dans l'âme un seul point intact, pur. Le cénacle, c'est l'ovation perpétuelle au beau premier parleur, au plaisantin vaniteux, au vieillard précoce. Le cénacle est nécessairement une coterie : on y porte aux nues les pensées « impénétrables » de tels poètes sans talent. Là des gamins discu-

(1) C'est le cénacle dans la ville de Moscou.

tent subtilement amour et femme, quitte à rester court en présence des femmes, ou bien à leur réciter des banalités; au cénacle, prospère l'éloquence déclamatoire. Et encore, c'est l'espionnage réciproque, c'est la pépinière d'agents de police pour l'amour de l'art. O cénacle! Tu es proprement le redoutable cercle magique du vieux temps et tu as dévoré une foule d'êtres d'élite!

— Mais vous exagérez, laissez-moi vous le dire.

Mon interlocuteur me considéra en silence.

— Vous avez peut-être raison, Dieu le sait... et au fait, je suis de ceux qui n'ont plus qu'un seul plaisir, celui d'exagérer... J'ai donc passé ainsi quatre années à Moscou. Je ne saurais vous dire, Monsieur, avec quelle étourdissante rapidité ce temps s'écoula. Je ne me le rappelle pas sans regret et sans dépit. Quand je me levais le matin, j'avais la sensation de descendre en traîneau du haut d'une montagne et, tout à coup, c'était le soir. Mon domestique, toujours somnolent, me présentait mon manteau, et j'allais fumer une pipe chez un camarade, boire à grands verres du thé très faible, parler philosophie ou amour, — cet éternel soleil de l'âme, — ou agiter quelque autre sujet tout aussi lointain. Eh bien, là même se rencontraient des individualités originales, et tel, qui peinait pour s'assouplir au joug, ne parvenait pas toujours à dompter sa nature. Moi seul, malheureux, j'étais de cire et je ne résistais à aucune pression.

A vingt et un ans, j'entrai en possession de mon bien, je veux dire de la partie de mon héritage que mon oncle avait cru possible de me laisser. Je donnai à mon dvorovi affranchi, Vassili Koudriachev, procuration de régir tout

mon patrimoine, et je franchis la frontière pour me rendre à Berlin. J'ai passé, comme j'ai eu le plaisir de vous le dire, trois ans à l'étranger. Eh bien, là aussi, rien n'a pu entamer mon défaut d'originalité. Tout d'abord, je n'ai pas étudié l'Europe et la vie européenne, je me suis contenté d'écouter les doctes professeurs allemands, de lire leurs livres dans les lieux mêmes de leur naissance... Et voilà toute la différence qui distinguait à mes yeux Berlin de Moscou.

A Berlin, j'ai vécu comme un moine. J'avais fait connaissance avec des officiers russes en retraite, altérés comme moi de savoir, mais lents à comprendre et peu éloquents. Je m'étais lié avec quelques familles d'esprit borné, originaires de Penza et des autres gouvernements à blé. J'allais au café lire les journaux et quelquefois j'entrais au théâtre. Je voyais très peu de gens du pays : je ne pouvais causer avec eux sans une tension d'esprit fatigante. Et jamais aucun d'eux n'entra chez moi, sauf deux ou trois crampons juifs qui m'empruntaient de l'argent, attirés par la grande disposition d'une bourse russe à rester ouverte.

Un hasard m'introduisit un jour dans la maison de mon professeur : j'étais allé chez lui pour m'inscrire à son cours et il m'invita pour la soirée. Il avait deux filles de vingt-sept ans environ, grosses et courtes, — que Dieu soit avec elles! — des nez magnifiques, des cheveux en tirebouchons, des yeux bleu pâle et les ongles très blancs sur des mains très rouges. Elles s'appelaient Linchen et Minchen. Je me mis à fréquenter la maison du professeur. Ce n'était pas un sot, cet homme, mais on eût dit qu'il avait

reçu un coup de marteau. Dans sa chaire il parlait assez de suite; chez lui, il bredouillait et tenait ses lunettes toujours sur son front. Du reste, un grand érudit. Et voilà que je me mis en tête que j'étais amoureux de Linchen. J'en fus persuadé six mois durant. Je lui parlais très peu, la regardais beaucoup, je lui faisais des lectures sentimentales et il m'arrivait de lui serrer la main à la dérobée le soir, assis près d'elle, tout en contemplant la lune ou bien, à défaut de lune, le ciel. Linchen avait un talent remarquable pour faire le café : que désirer de plus? Une seule chose m'inquiétait, c'est qu'aux instants mêmes, aux plus doux instants du délire le plus inexprimable, je ne sais comment, mais j'avais mal au cœur et un frisson me serrait l'estomac, si bien que, ne pouvant plus supporter mon bonheur, je pris la fuite.

Je passai deux ans encore à l'étranger. Je visitai l'Italie; à Rome, j'admirai la Transfiguration; à Florence, la Vénus. Un enthousiasme exagéré, comme un reflux de bile, s'empara de moi. Je me mis à écrire mon journal et des petits vers. Bref, là encore, je faisais comme tout le monde, et cependant, voyez comme il est facile d'être original. Ainsi, moi, je ne comprends rien à la sculpture ni à la peinture. Au lieu de le dire tout haut, il faut que je prenne un cicerone et courre voir les fresques.

Mon voisin baissa les yeux et rejeta à nouveau son bonnet.

— A la fin, je regagnai nos frontières, poursuivit-il d'une voix fatiguée, et je me rendis à Moscou. Là, ce fut en moi une métamorphose surprenante. A l'étranger, j'étais silencieux; dans ma patrie, je me trouvai tout à coup ba-

vard et prétentieux, — au point que des personnes indulgentes allèrent jusqu'à me prendre pour un génie. Les dames écoutaient avec sympathie mes dissertations... Mais je ne sus pas me maintenir à la hauteur de ma gloire. Tout à coup, circula contre moi je ne sais plus quelle calomnie. (J'en ignore l'auteur : c'est sans doute quelqu'une de ces vieilles filles du sexe mâle qui pullulent à Moscou.) Cette calomnie grandit, prit racine et se propagea comme le fraisier des bois. Quand je voulus marcher, mes pieds s'y trouvèrent pris. Là encore ma conduite fut vulgaire : je suis parti alors que j'aurais dû attendre patiemment, comme on attend la fin d'une fièvre, qu'on voulût bien me rendre les sympathies qui naguère m'étaient acquises : les mêmes personnes indulgentes m'auraient rouvert leurs bras, les dames auraient encore souri à mes discours. Mais voici le mal : je ne suis pas un original. La conscience, voyez-vous, a voulu tout à coup parler. J'eus honte de bavarder sans fin sur des thèmes indifférents, hier sur l'Arbate, aujourd'hui à la Trouba (1), pour dire toujours la même chose. Mais puisque cela plaît! Voyez les vrais lutteurs : peu leur importe, sur ce terrain, la lutte en elle-même, c'est tout ce qu'il leur faut, et voici le sens des mots : confiance en soi et amour-propre. J'avais aussi de l'amour-propre; mais, je vous le dis, le mal est en ceci que je me suis arrêté à mi-chemin : la nature aurait dû me doter de plus d'amour-propre ou de ne m'en donner du tout. Mon séjour à l'étranger avait achevé d'épuiser ma fortune, et je ne

(1) Quartiers de Moscou.

voulus pas songer à épouser quelque fille de marchand jaune et flasque : je préférai regagner mon village...

— Je crois, ajouta mon voisin en me regardant de côté, que je puis passer sous silence les premiers instants de mon séjour à la campagne, les descriptions de la nature, le charme de la solitude...

— Vous le pouvez, dis-je.

— D'autant plus que tout cela n'est que sottise, du moins en ce qui me concerne, car à la campagne je m'ennuyai tout de suite comme un jeune chien attaché. Cependant, au printemps, en arrivant, au moment où je revis le bois de bouleaux familier, ma tête me tourna et mon cœur me battit d'une attente vague et douce. Mais ces vagues attentes, vous le savez, ne se réalisent jamais, et l'on se heurte bien vite à des réalités tristes qu'on n'attendait pas du tout : épizooties, arriérés, ventes aux enchères, etc., etc. Je vécus au jour le jour, avec le secours de mon nouveau bourmistre Yakov, qui avait remplacé mon précédent régisseur, et qui dans la suite se trouva convaincu d'être au moins aussi voleur (de plus, il empoisonnait mon existence par l'odeur de ses bottes). Je me ressouvins un jour d'une famille voisine que les miens fréquentaient autrefois. Cette famille ne se composait plus que de la vieille, une veuve de colonel, et de ses deux filles. Je fis atteler la drojka et je partis. Six mois après j'épousai la deuxième fille de la colonelle.

Le conteur baissa les yeux et leva les mains vers le ciel.

— Je ne voudrais pas, continua-t-il avec chaleur, vous suggérer à l'égard de ma femme une opinion défavorable.

Dieu m'en garde! C'était une très noble et très bonne créature, aimante et dévouée, et pourtant, si je n'avais pas eu le malheur de la perdre, je ne serais probablement pas en train, à cette heure, de causer avec vous, car elle est encore solide, la solive de ma remise à laquelle j'avais résolu d'aller me pendre...

Il y a, reprit-il après un court silence, des poires qui n'acquièrent leur vraie saveur qu'après avoir séjourné quelque temps dans la terre, dans une cave. Ma femme avait évidemment quelque chose de cette nature; ce n'est qu'aujourd'hui que je lui rends réellement justice. C'est aujourd'hui seulement que le souvenir de certaines soirées qui précédèrent notre mariage n'éveille en moi aucun ressentiment et même m'attendrirait volontiers jusqu'aux larmes.

Ces dames n'étaient pas riches; leur habitation, très vieille maison en bois commodément organisée, s'élevait sur une colline entre une cour remplie d'herbes et un jardin abandonné. Au pied de la colline coulait une rivière qu'on apercevait difficilement à travers l'épaisseur du feuillage. Une grande terrasse conduisait de la maison au jardin; devant la terrasse, fleurissait une corbeille de roses aux extrémités de laquelle croissaient deux acacias qui avaient été tordus en forme de vis par feu le colonel. Un peu plus loin, dans l'épaisseur d'un fouillis de framboisiers sauvages, se trouvait un pavillon orné à l'intérieur de très bizarres peintures, mais si vieux, si caduc au dehors, qu'on en avait peur au premier aspect. Le salon s'ouvrait sur la terrasse par une porte vitrée; dans chacun des angles du fond de cette pièce se trouvait un poêle de faïence; à

droite, une épinette criarde encombrée de musique manuscrite; au fond, un divan tapissé d'une étoffe bleue déteinte. Mais ce qui dans le salon eût attiré le plus un regard curieux, c'étaient deux collections de bibelots de faïence, de broderies, de perles du temps de Catherine, le tout disposé sur une table ronde. Au mur pendait le portrait bien connu de la jeune fille blonde à la colombe, les yeux au ciel; sur la table un vase de roses fraîches. Vous voyez avec quel soin je vous décris cette pièce. C'est dans ce salon et sur cette terrasse que se joua toute la tragi-comédie de mes amours. La vieille voisine n'était en somme qu'une méchante baba rouée de malice, maussade et despotique. L'aînée de ses filles, Véra, ne se distinguait en rien des autres filles de province. La cadette, Sofia... c'est de Sofia que je tombai amoureux. Les deux sœurs avaient une chambre à elles, deux innocents lits en bois, des albums jaunis, des résédas, des portraits d'amis et d'amies assez mal dessinés au crayon. (Parmi les amis on distinguait une physionomie extrêmement énergique, avec au bas du portrait sa signature, plus énergique encore; dans sa jeunesse ce personnage avait donné des espérances démesurées et il a fini comme tout le monde.) Des statuettes de Gœthe et de Schiller, des livres allemands, des couronnes desséchées, et autres souvenirs. J'entrais fort rarement dans cette chambre, rien ne m'y attirait et j'y respirais mal. Singularité assez étrange, c'était surtout quand j'étais dos à dos avec Sofia qu'elle me plaisait ou lorsque, sans le savoir, je rêvais à elle, surtout le soir sur la terrasse; je regardais alors le couchant et les arbres et les petites feuilles vertes

déjà baignées d'ombre, mais encore nettes sur l'horizon rose. Sofia au piano jouait sa phrase préférée de Beethoven, une phrase à la fois mélancolique et passionnée. Et la méchante vieille ronflait paisiblement sur le divan, dans la salle à manger tout empourprée des reflets du couchant. Vera préparait le thé. Le samovar chantait. Sur la table, gaiement, fantastiquement, les cuillers vibraient dans les tasses. Le canari, qui tout le jour nous avait impitoyablement serinés, se calmait et gazouillait de temps en temps seulement, pour demander quelque chose. La vapeur du samovar s'élevait en nuage léger, et moi je restais immobile, écoutant, regardant, et il me semblait de nouveau que j'aimais. C'est sous l'influence d'une telle soirée que je demandai à la vieille la main de sa cadette. Deux mois après j'étais marié.

J'ai bien cru que j'aimais Sofia... Il serait peut-être temps que je fusse fixé à ce sujet... Eh bien, je ne sais pas encore si j'ai eu de l'amour pour elle. C'était une créature bonne, intelligente, silencieuse, aimante. Mais peut-être, pour avoir trop vécu à la campagne ou pour quelque autre cause, elle avait, au fond de l'âme (supposons que l'âme ait un fond) une blessure, une plaie toujours vive et que rien ne pouvait cicatriser. C'est après le mariage seulement que je découvris cette plaie.

Ah! tout ce que je fis pour essayer de guérir la pauvre âme! Quand j'étais enfant, un chat me déroba et retint quelques secondes entre ses griffes un tarin qui m'appartenait. On dégagea l'oiseau et on le soigna. Il ne se remit jamais de la secousse. Il boudait, dépérissait, ne chantait plus. Une nuit, un rat entra dans la cage, et mangea

le bec du tarin, qui saisit ce prétexte pour se décider à mourir. J'ignore quel chat avait pu tenir entre ses pattes la pauvre Sofia; mais elle aussi boudait, dépérissait comme mon tarin. Parfois, l'envie lui prenait de ressusciter, de vivre au grand air, au soleil, à la liberté; elle essayait, et presque aussitôt se repliait sur elle-même. Pourtant elle m'aimait. Cent fois elle m'a juré qu'elle ne désirait rien, — mais ses yeux s'éteignaient... Que diable! je pensais alors qu'il y avait dans le passé de Sofia quelque chose et je ne découvris absolument rien. Jugez vous-même : à ma place, un homme original aurait haussé les épaules et, après avoir convenablement déploré quelque chose, se serait mis à vivre à sa guise; moi, je considérais les solives de mes remises. Toutes ses habitudes de vieille fille, Beethoven, les promenades nocturnes, les pots de réédas, les correspondances d'amitié, les albums, etc., composaient l'atmosphère nécessaire de ma femme. Elle ne put jamais se plier à aucun autre genre de vie, particulièrement à la vie de maîtresse de maison, et cependant il est ridicule pour une femme mariée de languir de chagrins sans nom et de passer les soirées à chanter :

Ne la réveille pas à l'amour.

C'est ainsi que nous avons coulé trois ans d'heureuse vie.

A la quatrième année, Sofia mourut de ses premières couches. Chose étrange, j'avais pressenti qu'elle ne gratifierait ni moi d'un fils ou d'une fille, ni la terre d'un nouvel habitant. Je me rappelle l'enterrement. C'était

au printemps. Notre église paroissiale est vieille et petite. L'iconostase (1) est devenu tout noir, les parois sont nues; à terre, les briques posées de champ sont carrées; au-dessus de chacun des deux compartiments du chœur, est une grande image. Le cercueil fut déposé au centre, en face de la porte royale. On le couvrit d'un drap, on l'entoura de trois chandeliers, et le service funéraire commença. Un vieux sacristain aux cheveux tressés sur la nuque, à la ceinture verte très basse, marmonnait tristement à un lutrin; un bon vieux prêtre presque borgne, en chasuble lilas et jaune, officiait tout seul, à la fois comme pontife et comme acolyte. Dans toute la largeur des fenêtres ouvertes s'agitaient et bruissaient les jeunes et fraîches feuilles des saules pleureurs. L'odeur de l'herbe chassait les émanations rancies de l'intérieur, la flamme rouge des cierges blêmissait dans la joyeuse lumière de ce jour printanier. Les cris des moineaux résonnaient sous toute la toiture, et de temps en temps retentissait sous la coupole le cri sonore d'une hirondelle égarée. Dans le poudroiement d'or d'un rayon de soleil, on voyait s'abaisser et se relever les têtes blondes des moujiks qui étaient venus prier pour l'âme de la défunte. De l'encnsoir s'élevaient de minces spirales d'une fumée bleuâtre. Je regardai le visage de ma femme... Mon Dieu, la mort, la mort, elle-même ne l'avait pas sauvée de son mal; c'était là encore, dans le cercueil, la même expression de malade muette et timide, comme si elle ne se sentait point à l'aise dans sa bière même! Je res-

(1) Grand écran où l'on place les images saintes.

sentis une peine profonde. C'était une femme très bonne et elle a bien fait pour elle-même de s'être en aller.

Le conteur avait le visage enflammé et les yeux éteints.

— Remis enfin de l'abattement où m'avait jeté la mort de ma femme, poursuivit-il, je résolus, comme on dit, de me mettre à l'action. Je pris du service dans le chef-lieu de notre gouvernement. Mais dans les vastes pièces de cet établissement de l'Etat, je contractai des maux de tête, ma vue s'affaiblit, enfin des accidents survinrent et je pris ma retraite. J'avais envie de me rendre à Moscou; mais d'abord l'argent me manquait et, secondement... je vous ai déjà dit, je me suis calmé; cela s'est fait tout à coup et insensiblement à la fois. Mon cœur s'était soumis depuis longtemps, mais ma tête résistait encore. J'attribuai la modestie de mes sentiments et de mes pensées à l'influence de la campagne et au malheur. D'un autre côté, j'avais remarqué depuis longtemps que presque tous mes voisins, qui jeunes ou vieux avaient été d'abord effarouchés de mon érudition, de mon séjour à l'étranger et des autres particularités de mon éducation, non seulement s'étaient faits à moi, mais commençaient à me traiter familièrement et n'écoutaient plus la fin de mes phrases.

J'ai oublié de vous dire que pendant la première année de mon mariage, j'avais essayé, pour tromper l'ennui, de me lancer dans la littérature; j'avais envoyé à un journal de Moscou une nouvelle. Quelques semaines après, je reçus du rédacteur en chef une lettre polie où il me disait, entre autres choses, que j'avais beaucoup d'esprit, mais qu'on pouvait jusqu'à nouvelle épreuve me contester du talent, et qu'en littérature, c'est le talent seul qui importe.

De plus, il me revint qu'un jeune Moscovien, de passage à Orel, avait parlé de moi dans une soirée chez le gouverneur comme d'un homme vidé, fini. Mais mon aveuglement demi-volontaire résistait. Je ne voulais pas, voyez-vous, me dénigrer moi-même. Un beau matin, mes yeux s'ouvrirent, voici comment. L'ispravnik (1) était venu chez moi pour attirer mon attention sur un petit pont rompu qui se trouvait sur mes terres. J'étais complètement hors d'état de restaurer ce pont. Le bienveillant gardien de l'ordre public, tout en arrosant d'un peu de vodka un morceau d'esturgeon, me réprimanda paternellement sur ma négligence. D'ailleurs, il voulut bien se mettre à ma place et me conseilla de faire recouvrir de fumier par mes moujiks les débris du pont. Puis il alluma une pipe et mit la conversation sur les prochaines élections. Les fonctions honorables de maréchal de la noblesse étaient alors convoitées dans notre gouvernement par un certain Orbassanov, insupportable clabaudeur et concussionnaire connu, médiocre de naissance et de fortune. Je vins à dire, imprudemment sans doute et d'un ton assez dégagé, mon opinion sur cet homme que, je vous l'avoue, je méprisais. L'édile me regarda, me frappa sur l'épaule en souriant et me dit avec bonhomie! : « Eh, Vassili Vossilitch! est-ce donc à de pauvres têtes comme la vôtre ou la mienne, qu'il appartient de juger des oiseaux de cette portée? Nous n'en sommes pas là, à chaque grillon sa poutre.

— Mais, répliquai-je avec dépit, de grâce, quelle dif-

(1) Commissaire de police.

férence y a-t-il donc à vos yeux entre M. Orbassanov et moi?

A cette question l'édile retira sa pipe de sa bouche, ouvrit ses yeux très grands et éclata de rire. « Ah; faisait-il en pleurant de rire, quel truc il a inventé! oh! voyez-vous comme il est! » et de temps en temps il me poussait du coude et bientôt même il me tutoya. Et jusqu'à la minute même de son départ, je fus sa risée. Enfin, il partit; c'était la goutte qui manquait sans doute pour faire déborder le vase. Longtemps j'arpentai mon salon, m'arrêtant devant la glace où longuement j'observai ma confusion. Puis, je me tirai la langue et je hochai la tête en me moquant moi-même de moi, tristement. Le bandeau était tombé et je voyais clairement en moi. Quel homme sot, insignifiant, inutile et vulgaire je suis!

Le conteur se tut.

— Dans une certaine tragédie de Voltaire, continua-t-il tristement, un certain bârine se félicite d'être parvenu aux dernières limites du malheur. Il n'y a rien de tragique dans ma destinée et pourtant j'ai éprouvé un sentiment analogue à celui-là. J'ai comme les transports empoisonnés du désespoir froid; je sais combien il est doux d'employer une matinée entière, sans cri, sans geste, sans sortir du lit, à maudire l'heure et le jour de sa naissance. Je ne pus me soumettre d'un seul coup et, en effet, jugez-en vous-même. La pauvreté m'enchaînait à mon village. Tout m'était odieux. Ni l'administration de mon propre bien, ni le service, ni la littérature, rien ne m'avait réussi; je fuyais les pomiestchiks, les livres me dégoûtaient et, quant à vos barichnia hydropiques, avec leur maladie de sentimenta-

lité, qui secouent les flots de leurs longues chevelures et prononcent fébrilement les mots : « la vie », j'avais cessé d'être intéressant pour elles depuis que j'avais renoncé aux enthousiastes bavardages. M'isoler complètement, je ne savais, ni ne pouvais... Je me mis tout à coup... qu'en pensez-vous?... je me mis à traîner les voisins. Je suis comme ivre de mépris, de mon propre mépris, et je me soumets libérément à d'étranges humiliations. A table, il arrive qu'on oublie de me servir; on me reçoit avec hauteur; on affecte de ne pas m'apercevoir, on ne me permet même pas de placer un mot dans la conversation; il m'est arrivé, de dessein très prémédité, d'applaudir d'un coin du salon un beau parleur quelconque qui, autrefois, à Moscou, eût baisé avec transport la poussière de mes pieds et le pan de mon manteau. Et je n'osais même pas me permettre de penser que je me donnais au moins l'amer plaisir de l'ironie. Qu'est-ce que l'ironie d'un homme en tête à tête avec lui-même? Voilà comment j'ai passé plusieurs années de suite et comme je les passe encore...

— Mais cela ne ressemble à rien, murmura de la chambre voisine la voix somnolente de M. Kantagrioukhine. Quel est l'imbécile qui s'avise de tant bavarder la nuit?

Le conteur fit un rapide plongeon sous sa couverture, puis, se risquant timidement, il me menaça du doigt.

— Tss... tss! fit-il comme un homme qui s'exerce en saluant dans la direction de Kantagrioukhine.

— A vos ordres, à vos ordres! ajouta-t-il avec déférence, pardon... Il a le droit de dormir, continua-t-il à voix

basse, il faut bien qu'il reprenne des forces, ne fût-ce que pour pouvoir manger avec plaisir demain. Nous n'avons aucun droit de l'inquiéter. D'ailleurs, je vous ai dit, je crois, tout ce que je voulais vous dire. Vous avez sans doute sommeil, bonne nuit.

Le conteur se retourna avec une rapidité fébrile et plongea la tête dans son oreiller.

— Permettez au moins que je sache, lui demandai-je, avec qui j'ai eu le plaisir...

Il releva rapidement la tête.

— Non, pour l'amour de Dieu, interrompit-il, ne demandez mon nom ni à moi ni à personne; que je reste pour vous une victime inconnue de la destinée, ou simplement, Vassili Vassilitch (1). Dépourvu comme je le suis de toute originalité, mérité-je d'avoir un nom? Si vous tenez à me désigner, appelez-moi... Eh bien, appelez-moi le Hamlet du district de Chtchigrov. Ces Hamlet sont nombreux dans le pays, mais peut-être n'avez-vous jamais eu l'occasion de les rencontrer... Et là-dessus, adieu.

Il se blottit de nouveau dans son lit de plume, et le lendemain, quand on vint m'éveiller, il n'était déjà plus dans la chambre; il était parti avant l'aurore.

(1) Prénoms.

VII

Tchertopkhanov et Nedopiouskine

Je revenais de la chasse, en téléga, par une chaude journée d'été. Ermolaï sommeillait à mes côtés et de temps en temps plongeait en avant. Les chiens endormis à nos pieds sursautaient, à chaque cahot, comme des corps morts. Le cocher chassait les taons du dos de ses chevaux avec la mèche de son fouet. Un nuage blanc de poussière légère accompagnait la téléga. Nous pénétrâmes dans le taillis. Le chemin devint plus difficile, les roues s'embarrassaient dans les broussailles. Ermolaï sortit de sa somnolence et regarda autour de lui.

— Eh! fit-il, il doit y avoir des coqs de bruyère par là, descendons.

Nous arrêtâmes, et mîmes pied à terre. Mon chien tomba en arrêt, je tirai, et je rechargeais déjà mon fusil lorsque j'entendis derrière moi le bruit d'un galop, et un cavalier m'apparut écartant les branches avec la main.

— Permettez-moi de vous demander, Monsieur, dit-il d'un ton rogue, de quel droit vous chassez ici?

L'inconnu parlait très vite, par saccades et du nez. Je l'examinai. De ma vie je n'avais vu rien de tel. Représentez-vous, cher lecteur, un homme blond avec un petit nez rouge retroussé, et d'immenses moustaches rousses. Une calote pointue persane, garnie de drap violet au-dessus, lui couvrait le front jusqu'aux sourcils. Il portait un arkhalouk jaune, très usé, orné, sur la poitrine, d'une cartouchière en velours noir, et garni sur toutes les coutures de galons d'argent; un cor de chasse en bandoulière et un poignard à la ceinture. Son cheval, un rouan efflanqué, au nez busqué, était fourbu et butait à chaque pas. Deux chiens maigres aux jambes torses allaient et venaient autour de cette rosse. La figure, le regard, la voix, le geste, tout dans l'inconnu révélait une audace indomptable et un orgueil prodigieux. Ses yeux bleu pâle devenaient vagues et louches par instant, comme les yeux d'un homme ivre. Il rejetait sa tête en arrière, enflait ses joues, soufflait, frémissait de la tête aux pieds, comme un coq d'Inde bouffi de son importance. Il réitéra sa question.

— Je ne savais pas que la chasse fût défendue ici, répondis-je.

— Ici, Monsieur, vous êtes sur mes terres.

— Très bien, je m'en vais.

— Mais permettez-moi de vous demander, reprit-il, si c'est à un gentilhomme que j'ai l'honneur de parler?

Je me nommai.

— Alors veuillez continuer à chasser. Je suis moi-

même gentilhomme et ravi d'être agréable à un gentilhomme. Je m'appelle Tchertopkhanov, Panteleï.

Il s'inclina, poussa un cri prolongé et cingla sa monture sur le cou. Le cheval secoua la tête, fit un bond de côté et écrasa la patte d'un des chiens. La pauvre bête se mit à hurler et Tchertopkhanov, écumant de rage, frappa du poing son cheval entre les oreilles, sauta à terre comme un éclair, examina la patte malade, cracha sur la blessure, allongea au chien un coup de pied pour le faire taire, empoigna la crinière de sa bête et mit le pied à l'étrier. Le cheval se redressa brusquement, remua la queue et fit un écart dans le taillis. Le cavalier suivit le mouvement à cloche-pied, finit par se hisser en selle, agita son fouet comme un forcené, sonna du cor et partit au galop. J'étais encore étonné de cette soudaine apparition quand je vis sortir paisiblement du fourré un gros petit homme d'une quarantaine d'années monté sur un petit cheval noir. Il s'arrêta, ôta sa casquette de maroquin vert et me demanda, d'une voix douce et flûtée, si je n'avais pas aperçu un cavalier sur un cheval alezan. Je répondis affirmativement.

— Et de quel côté a-t-il daigné se diriger? continua-t-il du même ton, toujours sa casquette à la main.

— De ce côté-ci.

— Mes très humbles remerciements.

Il fit claquer ses lèvres, serra les jambes et s'en alla au petit trot suivant la direction indiquée. Je vis disparaître sa casquette pointue derrière les arbres. Ce second personnage était très différent du premier. Sa figure, ronde comme une pomme, et grasse, exprimait la timidité, la

bonté, la modestie; son nez, rond aussi et strié de petites veines bleues, était sensuel. Son crâne, chauve sur le devant, était hérissé de quelques mèches roussâtres par derrière. Ses yeux, petits et comme percés avec une vrille, clignaient agréablement, comme souriaient ses lèvres rouges et charnues. Il portait une redingote à collet droit et à boutons de cuivre très râpée et très propre. Son pantalon en drap était retroussé jusqu'aux genoux et révélait, au-dessus de la bordure jaune des bottes, des mollets rebondis.

— Qui est-ce? demandai-je à Ermolaï.

— Nedopiouskine, Tikhon Ivanitch. Il vit avec Tchertopkhanov.

— Est-ce qu'il est pauvre, ce Nedopiouskine?

— Pas riche... Mais Tchertopkhanov lui-même n'a pas un kopek.

— Alors pourquoi vit-il chez lui?

— Voilà : ils se sont liés, on ne les voit jamais l'un sans l'autre. C'est comme on dit : « Là où le cheval passe avec son sabot, l'écrevisse suit avec sa pince. »

Nous étions sortis du taillis. Tout à coup nous entendîmes des aboiements, et deux chiens courants apparurent poursuivant un lièvre dans les avoines déjà assez hautes. A la suite bondit du bois la meute entière, chiens courants et lévriers, et, derrière la meute, Tchertopkhanov lui-même.

Il ne criait pas, n'excitait pas les chiens : il haletait, il étouffait, comme s'il eût perdu la respiration. De loin en loin, des sons confus, entrecoupés, s'échappaient de sa bouche ouverte. Il avait les yeux hors de la tête, et galopait en cravachant à tour de bras son malheureux cheval,

avec son fouet de chasse. Les lévriers gagnaient du terrain. Le lièvre fit un crochet et passa près d'Ermolaï, en courant au fourré. Les lévriers avaient été emportés par leur élan.

— A vous! à vous! bégaya le chasseur. (On eût pu croire sa langue à demi paralysée.) A vous, mon brave!

Ermolaï tira. Le lièvre blessé roula en boule sur l'herbe sèche et lissse, bondit sur place et cria plaintivement sous la dent d'un lévrier. Les chiens courants étaient déjà sur la bête. Tchertopkhanov bondit de selle comme un tourbillon, tira son couteau, courut à grands pas vers les chiens, leur arracha, en jurant comme un diable, le lièvre déjà déchiré et, les lèvres crispées, enfonça son poignard dans la gorge de l'animal. Puis il donna de la voix : « Ho! ho! ho! ho! » Tikhon Ivanitch se montra sur la lisière du bois.

— Ho! ho! ho! ho! clama de nouveau Tchertopkhanov.

— Ho! ho! ho! ho! répéta paisiblement son compagnon.

— On ne devrait pas chasser pendant l'été, dis-je à Tchertopkhanov en désignant l'avoine toute foulée.

— Le champ est à moi, répondit-il haletant.

Puis il distribua aux chiens les pattes du lièvre et l'attacha à l'arçon de sa selle.

— Je vous dois le coup, mon brave, selon le code de la chasse, reprit-il en se tournant vers Ermolaï, — et s'adressant à moi : — Et vous, Monsieur, je vous remercie.

Il se remit en selle.

— Permettez-moi de vous demander... j'ai oublié votre nom.

Je me nommai à nouveau.

— Charmé de vous connaître; à l'occasion, charmé de vous revoir. Mais où est donc Fomka, Tikhon Ivanovitch? continua-t-il avec irritation, le lièvre a été pris sans lui!

Son cheval s'est abattu, il est crevé, répondit Tikhon Ivanitch avec un sourire.

— Comment! Orbassan crevé? Pfou!... Où est-il?

— Là-bas, derrière le bois.

Tchertopkhanov frappa de son fouet le museau de son cheval et partit ventre à terre. Tikhon Ivanovitch me salua à deux deprises, pour lui-même et pour son compagnon, et reprit son petit trot vers le taillis.

Ces deux personnages m'avaient fortement intrigué. Quelle force pouvait avoir uni deux tels contrastes par les liens d'une indestructible amitié? Je m'informai et voici ce que j'appris.

Panteleï Ereméïtch Tchertopkhanov passait pour un homme dangereux, orgueilleux, querelleur, pour un bretteur. Il avait servi à l'armée, mais avait pris de très bonne heure sa retraite — par suite de « désagréments » — avec le grade équivoque qui a donné naissance à ce dicton : « Une poule n'est pas un oiseau (1). » Il appartenait à une vieille famille jadis opulente. Ses ancêtres vivaient fastueusement selon l'usage des seigneurs de la steppe,

(1) « La femme n'est pas un humain, la poule n'est pas un oiseau, l'enseigne n'est pas un officier. »

tenant table ouverte, nourrissant leurs hôtes invités ou non, largement, envoyant au cocher de leurs visiteurs un grand sac d'avoine pour leur troïka, entretenant des musiciens, des chanteurs, des bouffons, des meutes, abreuvant, aux jours de fête, le peuple de vodka et de braga, se rendant l'hiver à Moscou dans leur propre équipage lourd et, d'autres fois, dépourvu d'argent, vivaient du produit de la basse-cour durant des mois entiers.

Le père de Panteleï Eremeïtch avait hérité d'un patrimoine ébréché déjà. Il n'en mena pas moins la vie à grandes guides et légua à Panteleï Eremeïtch, son unique héritier, pour tout bien, le village de Bezsonovo, une terre hypothéquée avec trente-cinq âmes masculines et soixante-seize féminines, plus quatorze déciatines environ de terres médiocres dans la lande de Kolobrodova, sans titre de propriété; du moins n'en trouva-t-on pas trace dans les papiers du défunt. Il s'était ruiné de la plus singulière façon : c'est « l'économie domestique » qui le perdit. Selon lui, un gentilhomme ne devait pas dépendre des marchands, boutiquiers et autres « brigands », comme il les nommait. Il installa chez lui des ateliers pour tous les métiers. « L'économie domestique, disait-il souvent, c'est ce qui convient le mieux et c'est ce qui coûte le moins ». Cette fatale pensée le poursuivit sa vie durant et dévora toute sa fortune. En revanche, il eut du plaisir pour son argent, car il satisfit tous ses caprices. Entre autres inventions il fit fabriquer, sur des plans par lui dressés, un carrosse de famille si monumental que, malgré les efforts combinés de tous les chevaux du village et de leurs propriétaires, le carrosse versa

et se démolit à la première côte. Eremeï Loukitch (ainsi se nommait le père de Panteleï) fit élever un monument commémoratif sur le lieu de l'accident, et n'y pensa plus. Il inventa aussi de construire une église sans le secours d'aucun architecte. Une forêt tout entière fut employée à la cuisson des briques. Les fondations eussent été suffisantes pour une cathédrale. Les murailles se dressèrent. Mai quand il s'agit de poser la coupole, elle s'écroula. Nouvelle tentative, nouvel écroulement, et un troisième essai ne fut pas plus heureux. Mon Eremeï Loukitch se mit à réfléchir : « Il y a quelque chose de louche, on a jeté un sort... » Et, pour conjurer le sort, il ordonna de fouetter toutes les vieilles femmes du village. Les vieilles femmes furent battues et la coupole continua de s'écrouler. Toujours au nom de l'économie domestique, il se mit en tête d'ordonner à nouveau les izbas de ses moujiks. Il disposa les izbas trois par trois, selon un triangle régulier, et, au centre du triangle, fit dresser une longue perche avec un drapeau et une niche à sansonnet. Et c'était chaque jour une invention nouvelle. Ou bien il faisait faire de la soupe avec de la bardane, ou bien il ordonnait de couper les queues de ses chevaux pour en faire à ses dvorovi des casquettes de crin, ou encore il imaginait de filer l'ortie en guise de lin, ou il faisait nourrir les cochons avec des champignons.

Ayant lu dans la *Gazette de Moscou* un article d'un certain propriétaire de Kharkov « sur les avantages du développement moral dans la vie rurale », il prescrivit à ses moujiks d'apprendre cet article par cœur. Les moujiks obéirent tant bien que mal, et comme le bârine leur

demandait s'ils comprenaient bien ce qu'ils récitaient : « Comment donc, répondit l'intendant en parlant pour tous, cela se comprend tout seul! »

Vers la même époque il enjoignit, — pour des motifs de bon ordre et d'économie domestique, — que chacun des habitants de ses propriétés porterait désormais au collet de son vêtement, un numéro. Chaque fois qu'il rencontrait le bârine, le moujik devait crier : « C'est le numéro tant qui passe, » et le seigneur répondait gracieusement : « Passe avec Dieu! »

Malgré le bon ordre et l'économie domestique, Eeremeï Loukitch fut réduit à hypothéquer ses biens à la Couronne, puis à les vendre. Le dernier nid de ses aïeux — le village avec son église inachevée — fut vendu par autorité de justice. Eremeï Loukitch était mort deux semaines auparavant, ce dernier chagrin lui fut épargné et il eut au moins la consolation de mourir dans sa maison, dans son lit, servi par sa dvornia, soigné par son médecin. Mais le pauvre Panteleï dut se contenter de Bezsonovo.

Panteleï Eremeïtch apprit la maladie de son père au régiment, au plus fort des « désagréments » dont nous avons parlé. Il n'était que dans sa dix-neuvième année. Depuis sa naissance jusqu'à son départ pour le régiment, il n'avait pas quitté la maison paternelle, où il avait été gâté par sa mère, excellente femme, mais très obtuse, Vassilissa Vassilievna, qui en avait fait un franc polisson. Elle s'occupait seule de son éducation, car il va sans dire qu'Eremeï Loukitch, plongé jusqu'au cou dans l'économie domestique, avait bien d'autres chiens à fouetter. Une fois pourtant, il prit la peine de châtier de sa propre main

l'enfant, parce qu'il prononçait mal les *r*. Il est vrai que ce jour-là son meilleur limier s'était assommé contre un arbre. Du reste, Vassilissa Vassilievna n'avait fait qu'un seul grand effort pour élever Panteleï. Elle lui avait procuré, à la sueur de son front, il est vrai, un précepteur, un certain Birkopf, soldat alsacien en retraite, et, jusqu'à la fin de sa vie, elle trembla comme une feuille à la pensée que cet homme pourrait la quitter : « Car alors que faire? Où trouver un autre précepteur? » Elle avait déjà eu tant de peine à débaucher celui-là chez une de ses voisines! Birkopf abusa naturellement de la situation : il s'enivrait à mort et dormait du matin au soir. Après avoir terminé « le cours de ses études », Panteleï entra au service militaire. Vassilissa Vassilievna n'était plus de ce monde, elle était morte six mois après ce grand événement, ayant vu en rêve un homme blanc monté sur un ours. Eremeï Loukitch ne tarda pas à la suivre.

Panteleï, aussitôt qu'il apprit la maladie de son père, se hâta d'accourir, mais il arriva trop tard et, quel fut l'étonnement de ce tendre fils, lorsque du riche héritier qu'il pensait être, il se vit changé en pauvre hère. Le coup était rude, et peu de personnes auraient eu la force de le supporter. Panteleï Eremeïtch s'aigrit et devint un sauvage. Jusqu'alors il avait été bon garçon, malgré son caractère emporté et sa mauvaise éducation; c'était quelque chose comme un prodigue honnête. Ce fut un orgueilleux matamore. Il rompit avec ses voisins : avec les riches par amour-propre, avec les pauvres par dédain, et envers tous, même envers les autorités constituées, son insolence fut inouïe. « Je suis, que diable! gentilhomme de vieille

souche! » Et il faillit brûler la cervelle à un stanovoï qui était entré dans sa chambre sans ôter sa casquette.

A leur tour, les autorités ne perdaient pas l'occasion de lui être désagréable. Mais on évitait de se frotter avec lui, car il prenait feu comme la poudre, et, au deuxième mot, parlait de duel. A la moindre contradiction ses yeux devenaient hagards, sa voix s'embarrassait... « Ah, va, va, va, va, va, va! bégayait-il, que le ciel m'écrase! » et il n'en démordait plus. Au reste, l'homme était probe et jamais son nom n'avait été mêlé à aucune affaire douteuse. Il vivait très retiré. Il avait bon cœur et même grand cœur à sa manière, il n'avait jamais pu tolérer l'injustice, les vexations arbitraires, et défendait ses moujiks comme un lion. « Comment, disait-il en se frappant la tête avec fureur, toucher à mes moujiks, aux moujiks de Tchertopkhanov. Mais je ne serais pas un Tchertopkhanov!... »

Thikhon Ivanitch Nedopiouskine ne pouvait pas, comme Panteleï Eremeïtch, se vanter de son origine. Son père était d'une famille d'odnodvortsi et n'avait obtenu la noblesse qu'après quarante ans de service. M. Nedopiouskine appartenait à cette catégorie d'individus que le destin poursuit avec un acharnement qu'on pourrait prendre pour de la haine personnelle. Soixante années durant, de sa naissance à sa mort, le malheureux lutta contre le besoin, la misère, et tous les déboires dont souffrent les petites gens. Il se débattit comme un poisson pris dans la glace, ne mangea, ni ne dormit jamais son saoul, s'humilia, s'agita, se tracassa, coupa des liards en quatre, fut victime de toutes les injustices, et finit par mourir dans un trou qui tenait de la cave ou du grenier, sans être

parvenu à mettre de côté un morceau de pain pour ses enfants et pour lui. Le sort le traqua toute sa vie, comme un lièvre. C'était un homme très bon et très honnête, bien qu'il reçût des pots-de-vin depuis dix kopeks jusqu'à deux roubles inclusivement. Il avait une femme maigre et étique. Par bonheur, ses enfants moururent tous en bas âge, à l'exception de Thikhon et d'une fille, Mitrodora, surnommée « l'élégante marchande », qui, après de nombreuses aventures pénibles ou comiques, finit par épouser un avoué retiré des affaires.

Nedopiouskine père avait réussi à caser Thikhon en qualité de surnuméraire dans une chancellerie. Mais aussitôt après la mort de son père, Thikhon prit sa retraite. Les alertes continuelles, la lutte désespérée contre le froid et la faim, l'affaissement de sa mère, le désespoir remuant de son père, les brutales persécutions des propriétaires et des fournisseurs, les perpétuelles angoisses avaient développé en Thikhon une timidité sans pareille. Au seul aspect de son chef il tremblait et défaillait comme un oiseau dans la main du chasseur. Il quitta donc le service. La nature indifférente, ironique peut-être, prend plaisir à douer certains hommes d'aptitudes et de goûts absolument incompatibles avec leurs ressources et leur position sociale. Elle s'était appliquée à faire de Thikhon, fils d'un pauvre employé, une créature exagérément sensible, paresseuse, impressionnable et molle, très sensuelle, d'un flair et d'un goût raffinés. Puis, ainsi doué, elle le lança dans la vie pour le régaler de choux aigres et de poissons pourris. Et Thikhon grandit et il vécut, — puisque vivre est le mot consacré, — et la

fête reprit de plus belle : le destin qui s'était acharné après Nedopiouskine père s'acharna après Nedopiouskine fils, mais avec celui-ci autrement qu'avec celui-là : il avait martyrisé le père, il s'amusa du fils. Il ne le réduisit jamais au désespoir, il lui épargna les honteuses tortures de la faim, mais il le trimballa par toute la Russie, depuis Véliki-Oustioug jusqu'à Tzarevo-Kokchaïsk, en lui procurant des emplois humiliants, des fonctions grotesques : ici Thikhon était le majordome d'une vieille barinia bilieuse, sa « bienfaitrice ». Là il était le parasite d'un marchand riche et avare. Ailleurs il dirigeait la dvornia d'un pomiestchik flegmatique et anglomane, et ailleurs encore il servait de valet ou de bouffon — on ne saurait trop dire lequel des deux — à un chasseur à courre.

En un mot, le destin du pauvre Thikhon fut de boire goutte à goutte, jusqu'à la lie, la coupe amère d'une existence dépendante. Que de fois il servit de plastron à des maîtres ennuyés et désœuvrés! Que de fois, retiré dans sa chambre loin de ses persécuteurs fatigués, il se jura, en pleurant de honte, de s'enfuir le lendemain, de tenter fortune à la ville, de chercher un emploi même de copiste, ou de mourir de faim dans la rue!... Oui, mais la bonne nature avait été avare avec lui de force de volonté! la timidité reprenait le dessus, et puis, à qui demander une place?... « On ne m'en donnerait pas, » murmurait le pauvre diable, et le lendemain il reprenait sa chaîne. Et la position avait ceci d'intolérable qu'il était absolument privé des facultés, des aptitudes spéciales sans lesquelles le métier de bouffon est impossible. Par exem-

ple, il ne savait ni danser jusqu'à extinction de force dans une peau d'ours mise à l'envers, ni badiner et faire le joli tandis qu'on faisait claquer autour de lui des cravaches. Exposé tout nu à vingt degrés de froid, il avait la faiblesse de s'enrhumer, son estomac refusait de digérer la vodka mêlée à l'encre, et les champignons vénéneux hachés dans le vinaigre. Dieu sait ce qu'il serait advenu de Thikhon si le dernier de ses « bienfaiteurs », un fermier d'eau-de-vie enrichi, n'avait eu l'heureuse pensée de l'inscrire dans son testament! « Je lègue à Ziozia (appelé autrement Thikhon Nedopiouskine), en toute propriété, ainsi qu'à ses descendants, mon village de Bezselendievka avec toutes ses dépendances. » Et quelques jours après le marchand était pris d'une attaque d'apoplexie devant une soupe aux sterlets.

Grand émoi, la justice arrive, on pose les scellés, les parents se réunissent, on ouvre le testament, on le lit... On fait venir Nedopiouskine. La plupart des assistants savaient quelles fonctions Thikhon Ivanitch avait remplies auprès du défunt. Le pauvre garçon fut accueilli par des cris assourdissants, on ne finissait pas de félicitations ironiques.

— Le pomiestchik! Voilà le nouveau pomiestchik! criaient les autres héritiers.

— Voilà, disait un plaisantin, ce que l'on peut appeler, ce que l'on appelle effectivement, ce qui s'appelle en un mot un bel héritier.

Et tout le monde riait. Nedopiouskine fut longtemps sans comprendre son bonheur. Enfin il rougit, agita les bras et finit par éclater en sanglots; les rires dégénérèrent

en hurlements. Le village en question ne comptait que vingt-deux moujiks, il n'y avait pas de quoi exciter l'envie, rien n'empêchait donc qu'on ne profitât de l'occasion pour rire à cœur joie. Un seul des héritiers, un Pétersbourgeois au nez grec et à la figure imposante, Rostislav Adamitch Schtoppel, prit mal la chose : il s'approcha de Nedopiouskine, et lui tournant à demi le dos et lui parlant dédaigneusement par-dessus l'épaule :

— A ce que je crois, Monsieur, dit-il avec une négligence méprisante, vous occupiez, chez l'honorable Fedor Feroditch, l'emploi de plaisant à gages?

Le Pétersbourgeois parlait d'un ton nonchalant, avec une prononciation trop correcte, à agacer les nerfs.

Encore troublé par l'émotion, Nedopiouskine n'entendit pas, mais tout le monde fit silence; l'héritier spirituel sourit, Schtoppel se frotta les mains et réitéra sa question. Nedopiouskine leva les yeux avec surprise et ouvrit la bouche.

— Je vous félicite, Monsieur, je vous félicite continua Rostislav Adamitch en clignant de l'œil. Tout le monde, il est vrai, n'eût point consenti à gagner son pain de la sorte. Mais... *de gustibus non est disputandum*, il ne faut pas disputer des goûts, n'est-ce pas?

L'admiration et l'enthousiasme arrachèrent à l'un des assistants une sorte de glapissement, contenu d'ailleurs dans la limite des convenances.

— Apprenez-moi, reprit Schtoppel encouragé, à quel talent particulier vous devez votre bonheur. Allons, ne rougissez pas; dites-nous cela, nous sommes tous en famille : n'est-il pas vrai, Messieurs, que nous sommes en

famille?... Peut-être savez-vous marcher sur les mains, les pieds en l'air?

Nedopiouskine jeta un regard d'angoisse autour de lui : toutes les lèvres souriaient méchamment, tous les yeux brillaient de joie.

— Ou peut-être imitez-vous le chant du coq?

On éclata de rire.

— Ou peut-être avez-vous avec le nez le talent de...

— Cessez! interrompit une voix haute et forte; n'avez-vous pas honte de tourmenter un pauvre homme?

Tout le monde se retourna. Tchertopkhanov était debout près de la porte. Il avait été invité à la réunion de famille, étant neveu du défunt au quatrième degré. Pendant la lecture du testament, il s'était tenu, selon son habitude, dans un orgueilleux isolement.

— Cessez, répéta-t-il en rejetant la tête fièrement.

M. Schtoppel se retourna en voyant un homme mal vêtu et de piteuse apparence, il demanda à mi-voix à son voisin (la prudence ne gâte rien) :

— Qui est-ce?

— Tchertopkhanov, un homme sans conséquence, répondit le voisin sur le même ton. Aussitôt Rostislav Adamitch prit un air hautain.

— Et de quel droit commandez-vous ici? nasilla-t-il. Bel oiseau, vraiment! Permettez-moi de vous demander qui vous êtes?

Tchertopkhanov s'enflamma comme de la poudre.

— Dz-dz-dz-dz... sifflait-il, étranglé de rage. Qui je suis? Qui je suis? éclata-t-il tout à coup d'une voix tonnante. Je suis Panteleï Tchertopkhanov, gentilhomme

de vieille souche. Mes ancêtres ont suivi le tzar Ivan. Et toi, qui es-tu?

Rostislav Adamitch pâlit et fit un pas en arrière. Il ne s'attendait pas à une telle riposte.

— Ah! tu m'appelles bel oiseau, continuait à gronder Tchertopkhanov. Et il se précipita en avant vers Schtoppel qui reculait en tremblant. Les assistants se jetèrent entre lui et l'irascible gentilhomme.

— Des pistolets! Des pistolets tout de suite! Deux balles à la longueur d'un mouchoir! hurlait Panteleï écumant, ou bien demande-moi pardon, et à lui aussi.

— Faites des excuses, murmuraient autour de Schtoppel les héritiers tout émus, il vous tuerait, c'est un fou furieux.

— Veuillez me pardonner, balbutia Schtoppel, je ne savais pas...

— Et à lui aussi, demande-lui pardon! cria l'indomptable Panteleï Ereméïtch.

— Pardonnez-moi aussi, dit Rostislav Adamitch en se tournant vers Nedopiouskine, qui lui-même tremblait de fièvre.

Tchertopkhanov satisfait s'approcha de Thikhon Adamitch, le prit par la main, regarda fièrement autour de lui, et ne rencontrant aucun regard qui soutînt le sien, sortit de la chambre solennellement au milieu d'un profond silence, avec le nouveau propriétaire du village de Bezselendievka.

A partir de ce jour, ils devinrent inséparables. Bezselendievka n'était qu'à huit verstes de Bezsonovo. La reconnaissance de Nedopiouskine devint bientôt un culte.

Cette nature faible, molle, et d'une personnalité peu nette, se prosternait dans la poussière devant Panteleï Ereméïtch, le gentilhomme sans peur et sans reproche.

« Avec cela que c'est commode, songeait-il, de parler au gouverneur en le regardant dans le blanc des yeux! Car il le regarde ainsi, par le Christ! Il n'y a pas à dire. »

Et il admirait son ami jusqu'à l'étonnement, jusqu'à l'épuisement de ses forces; le considérait comme un homme extraordinaire plein d'esprit et de science. Et il est bien vrai que l'éducation de Tchertopkhanov, si pauvre qu'elle fût, pouvait passer pour brillante, auprès de celle qu'avait reçue Thikhon. Sans doute, Tchertopkhanov lisait peu de livres russes et entendait mal le français, — si mal, qu'un jour à la question d'un précepteur suisse : « Vous parlez français, Monsieur? » Il répondit : « Je ne *razoumeou* (1). » Et après un moment de réflexion il ajouta : « pas! » Mais enfin il n'ignorait pas l'existence d'un nommé Voltaire, écrivain très spirituel, et de Frédéric le Grand, roi de Prusse, qui s'était distingué dans la carrière des armes. Parmi les littérateurs russes, il estimait surtout Derjavine, mais il avait un faible pour Marinsky, et il avait appelé Ammalat-Bek son meilleur chien.

Quelques jours après ma rencontre avec les deux amis, je me rendis à Bezsonovo pour rendre visite à Panteleï Ereméïtch. Sa petite maison se voyait de loin. Elle s'élevait dans un espace désert à une demi-verste du village,

(1) Du verbe *razoumet'*, comprendre.

en « vedette », comme on dit, comme un épervier au milieu d'un champ. Elle se composait de quatre bâtiments vermoulus d'inégale grandeur : l'aile habitée, l'écurie, un hangar et la cabine de bains. Chaque bâtiment était isolé : ni barrières, ni porte cochère. Mon cocher, perplexe, s'arrêta auprès d'un puits comblé d'ordures. Près du hangar, quelques lévriers efflanqués et hérissés déchiraient à belles dents la charogne d'un cheval, probablement Orbassan. L'un d'eux dressa vers moi sa gueule sanglante, aboya et se remit à la tâche. A quelques pas, se tenait un garçon de seize à dix-sept ans, au teint jaunâtre, au visage bouffi, vêtu en groom, et pieds nus. Il contemplait d'un air d'importance les chiens commis à sa garde et, de temps en temps, touchait de son fouet les plus avides.

— Le maître est à la maison? demandai-je.

— Dieu le sait, daignez frapper.

Je sautai de voiture et m'approchai du perron.

La maison de Monsieur Tchertopkhanov avait un aspect des plus misérables. Les poutres avaient noirci et faisaient ventre. La cheminée s'écroulait. Les angles pourris d'humidité fléchissaient. De petites fenêtres aux vitres sales brillaient comme des yeux méchants et louches, à l'ombre d'un avant-toi déjeté. Il y a de vieilles mendiantes qui ont des yeux semblables.

Je frappai, personne ne me répondit; cependant, j'entendis derrière la porte parler à haute voix.

— A, B, C... Voyons, imbécile, disait une voix rude. A, B, C. D... Mais non : E... D, allons, imbécile!

Je frappai une seconde fois.

— Entrez! Qui est là? cria la même voix.

J'entrai dans une petite antichambre vide et, à travers la porte ouverte, je vis Tchertopkhanov lui-même vêtu d'une robe de chambre de Boukharie toute crasseuse, et de larges pantalons, un bonnet rouge sur la tête. Il était assis sur une chaise; d'une main il retenait le museau d'un jeune chien, et de l'autre il lui tendait un morceau de pain sous le nez.

— Oh! dit-il d'un air digne sans bouger, charmé de votre visite. Veuillez vous asseoir. Je donne la leçon à Venzor. Thikhon Ivanitch! cria-t-il, viens ici, nous avons une visite.

— Tout de suite, tout de suite! répondit Thikhon Ivanitch de la chambre voisine. Macha, donne-moi une cravate.

Tchertopkhanov revint à Venzor et lui mit le morceau de pain sur le bout du nez. J'inspectai de nouveau la chambre. Pour tout meuble, une table à rallonges toute ratatinée et posée sur une dizaine de pieds d'inégale grandeur et quatre chaises de paille défoncées, les murs, autrefois blancs et semés de taches bleues qui avaient représenté des étoiles, étaient décrépis. Un petit miroir dépoli et brisé, dans un immense cadre en imitation d'acajou, pendait entre les fenêtres. Dans les coins, des pipes et des fusils. Au plafond une descente d'épaisses toiles d'araignées.

— A, B. C. D. E, fit lentement Tchertopkhanov, puis tout à coup, il cria à pleine gorge : *Pille*, quel stupide animal! *Pille!*

Mais le déplorable caniche tremblait de tous ses membres et se gardait bien d'ouvrir la gueule. Planté sur son

derrière, il serrait sa queue entre ses jambes, il clignait des yeux, lamentable, comme s'il se fût dit en aparté : « Il faut bien supporter les caprices de son maître. »

— Mange donc, *Pille!* réitérait obstinément Tchertopkhanov.

— Vous l'effrayez, lui dis-je.

— Que le diable l'emporte!

Et il lança au caniche un léger coup de pied. La pauvre bête se leva avec douceur, le pain qui était posé sur son nez tomba. Il s'en alla, si j'ose dire, sur la pointe des pieds, l'air humilié au possible et non sans raison; car, quelle était sa conduite dans le monde, la première fois qu'on le produisait devant un étranger!

La porte de la chambre voisine s'ouvrit, et Nedopiouskine fit son entrée et salua d'un air aimable.

Je me levai et saluai.

— Ne vous dérangez pas, ne vous dérangez pas, balbutia-t-il.

Nous nous assîmes. Tchertopkhanov sortit.

— Y a-t-il longtemps que vous avez honoré nos parages de votre visite ? interrogea doucement Nedopiouskine, après qu'il eut toussé délicatement dans sa main et caché poliment ses lèvres avec ses doigts.

— Il y a presque deux mois.

— Vraiment?

Un silence.

— Il fait un bien magnifique temps depuis quelques jours, continua Nedopiouskine en me regardant d'un air reconnaissant, comme si ce beau temps eût été mon œuvre. Les blés sont, on peut le dire, superbes.

Je fis de la tête un signe d'adhésion. Le silence s'établit de nouveau.

— Panteleï Ereméïtich a bien voulu prendre deux lièvres hier, reprit avec effort Nedopiouskine qui désirait évidemment sauver la conversation; oui, deux lièvres énormes.

— Monsieur Tchertopkhanov a-t-il de bons chiens?

— Merveilleux, répondit Nedopiouskine satisfait. Les premiers, on peut le dire de la province.

Il s'approcha de moi.

— Mais, c'est que, voyez-vous, Panteleï Ereméïtch est un homme d'un rare mérite. Ce qu'il désire, ce qu'il conçoit, s'exécute au doigt et à l'œil. Panteleï Ereméïtch, voyez-vous...

Tchertopkhanov rentra. Nedopiouskine sourit, s'interrompit, et montra son ami, d'un clin d'œil voulant dire : « Vous vérifierez cela vous-même. » On commença à parler chasse.

— Voulez-vous que je vous montre ma meute? me demanda Tchertopkhanov, et sans attendre ma réponse, il appela : Karp!

Un garçon robuste, habillé d'un nankin verdâtre à collet bleu et à boutons de livrée, entra.

— Dis à Phomas de nous amener Ammalat et Saïga, ordonna d'un ton bref Tchertopkhanov. Mais tu entends, en bon état.

Un sourire épanouit la bouche de Karp. Il répondit par quelques sons inintelligibles et sortit. Peu d'instants après, Phomas, chaussé de bottes, sanglé, peigné, parut, amenant les chiens. Par convenance je dus m'exta-

sier sur ces brutes. Les lévriers, on le sait, sont l'espèce de chiens la plus bête.

Tchertopkhanov envoya un jet de salive sur le museau d'Ammalat, ce qui, par parenthèse, ne sembla point lui faire plaisir, Nedopiouskine flatta Saïga par derrière.

La conversation reprit. Tchertopkhanov se déraidit un peu, gonfla moins ses narines et cessa de se dresser sur ses ergots. Son expression se modifia. Il daigna nous regarder, Nedopiouskine et moi, l'un après l'autre.

— Eh! pourquoi restes-tu là-bas toute seule? s'écria-t-il soudain; Macha, Macha, viens donc!

On remua dans la chambre voisine, mais personne ne répondit.

— Macha, répéta Tchertopkhanov doucement, viens donc, n'aie pas peur!

La porte tourna sans bruit. Je vis une femme qui pouvait avoir vingt ans, grande, svelte, avec un teint bronzé de bohémienne, des yeux brun clair et la natte noire comme du jais; de belles dents blanches éclairaient ses lèvres pourpres et bien en chair. Elle portait une robe blanche, un châle bleu, attaché au cou avec une épingle d'or, sous lequel paraissaient à peine des mains fines et aristocratiques. Elle avança de deux pas avec une tenue embarrassée et gênée, comme une sauvage, puis elle s'arrêta les yeux baissés.

— Permettez-moi de vous présenter Macha, dit Panteleï Ereméïtch; elle est ma femme sans l'être; c'est tout comme.

Macha rougit quelque peu et sourit, embarrassée. Je m'inclinai avec respect. Elle me plaisait beaucoup. Un

nez aquilin, d'un dessin délicat, des narines diaphanes et bien ouvertes; la courbe élancée de ses sourcils, la blancheur de ses joues légèrement creuses, tout l'ensemble des traits semblaient accuser un tempérament passionné et l'insouciance. Des rangées de petits cheveux brillants, indices de race et de santé, s'apercevaient le long d'un cou large, sous la grosse natte.

Elle vint à la fenêtre et s'assit. Pour diminuer son embarras, j'eus soin de reprendre la conversation avec Tchertopkhanov. Macha tourna imperceptiblement la tête de mon côté, et commença de m'examiner à la dérobée, l'œil en dessous, comme une enfant timide. Il y avait dans son regard quelque chose de farouche et d'aigu comme la langue d'un serpent. Nedopiouskine alla s'asseoir près d'elle et lui marmonna à l'oreille. Elle sourit encore. Lorsqu'elle souriait il se formait sur son nez de petites rides, sa lèvre supérieure se relevait : d'où une expression de physionomie féline, — entre la chatte et la lionne.

« Oh! toi, qui s'y frotte, s'y pique! » pensais-je en considérant, moi aussi, à la dérobée, la minceur de sa taille, sa poitrine un peu effacée et ses gestes vifs et pointus.

— Voyons, Macha, dit Tchertopkhanov, offre quelque chose à notre visiteur.

— Nous avons des confitures, répondit-elle.

— Eh bien! donne-nous des confitures avec de l'eau-de-vie. Ecoute, Macha, lui cria-t-il à la suite, apporte aussi ta guitare.

— Pour quoi faire? je ne chanterai pas.

— Pourquoi?

— Je n'en ai pas envie.

— Sottises! L'envie te viendra bien...

— Quoi? demanda Macha en fronçant le sourcil.

— ... Si on te le demande, acheva Tchertopkhanov un peu troublé.

— Ah!

Elle sortit, rapporta bientôt la confiture et l'eau-de-vie, et reprit sa place près de la fenêtre. Je remarquai que son front gardait encore quelques rides, que ses sourcils s'élevaient et s'abaissaient comme des antennes de guêpe. Avez-vous observé, lecteur, comme une guêpe a l'air méchant! « Allons, pensai-je, il y a de l'orage dans l'air. » La conversation se ralentissait. Nedopiouskine ne disait rien et souriait d'un air gêné. Tchertopkhanov respirait avec effort, rougissait, faisait les gros yeux. J'allais m'en aller, lorsque tout à coup Macha, ouvrant la fenêtre, appela d'une voix colère une femme qui passait : « Aksinia! » La bonne femme tressauta, et, voulant se retourner, glissa et tomba par terre, de tout son poids. Macha se rejeta en arrière et se mit à rire aux éclats. Tchertopkhanov se prit à rire aussi. Nedopiouskine poussa des piaulements de joie. Cet incident nous avait secoués; l'orage s'était évanoui dans un seul éclair; l'atmosphère était redevenue pure.

Personne ne nous eût reconnus au bout d'une demi-heure. Nous jacassions et jouions comme des enfants. Macha était plus folâtre que nous tous. Tchertopkhanov la mangeait des yeux. La jeune femme s'était animée; ses narines s'élargirent, son œil se fit à la fois plus

sombre et plus fulgurant. C'était la sauvage déchaînée. Derrière elle sautillait Nedopiouskine sur ses pieds courts et larges, comme un canard derrière sa femelle. Venzor lui-même se risqua à sortir en rampant de dessous le banc de l'antichambre, nous considéra et commença à sauter après nous en aboyant. Macha courut dans la chambre à côté, en rapporta la guitare, rejeta le châle de ses épaules, s'assit, preste, et la tête relevée entonna une chanson bohémienne. Sa voix tintait et vibrait comme une cloche de cristal. Elle avait de grands éclats, et, l'instant d'après, elle mourait d'alanguissement. A l'écouter, on se sentait le cœur joyeux et serré tout ensemble. Tchertopkhanov se prit à danser, Nedopiouskine à cancaner en mesure. Macha, frémissante comme une écorce de bouleau qui crépite sur de la braise, faisait courir sur la guitare ses doigts fuselés et agiles. Sous le double rang d'ambre de son collier, sa gorge cuivrée se soulevait avec lenteur. Elle s'arrêtait parfois, tout à coup, comme à bout de forces, puis elle continuait à pincer les cordes mollement; alors Tchertopkhanov se ralentissait en même temps, et se contentait de balancer les épaules en cadence et de lever les deux pieds alternativement, tandis que Nedopiouskine dodelinait comme les magots de Chine. Peu après, Macha se relançait de plus belle, cambrait sa taille et avançait sa poitrine. Et Tchertopkhanov de repartir de plus belle, pliant les genoux jusqu'à terre, sautant jusqu'au plafond, virant comme une toupie, et criant : « Plus vite! »

— Plus vite! plus vite! bredouillait Nedopiouskine.

Lorsque je quittai Bezsonovo, il était fort tard.

VIII

La fin de Tchertopkhanov

I

Les malheurs de Tchertopkhanov ne commencèrent qu'environ deux ans après la visite que je lui fis. C'étaient bien des malheurs, car s'il avait eu des désagréments, des ennuis, jusqu'alors, il ne s'en était pas beaucoup préoccupé et il avait continué à « régner ». Ses malheurs donc débutèrent par celui qui devait lui être le plus sensible : Macha le quitta.

Il ne serait pas facile de décider pourquoi elle résolut de fuir la maison de Tchertopkhanov, cette maison où elle semblait si bien acclimatée. Quant à Tchertopkhanov, il garda jusqu'à la mort la conviction que Macha l'avait trahi pour un jeune voisin, un capitaine de hulans

retraité, nommé Yaff, qui n'avait point d'autre mérite, prétendait Pantileï Ereméïtch, que de pommader ses cheveux à perpétuité et de tortiller éternellement sa moustache. Toutefois, il est plus logique de mettre la fuite de Macha sur le compte du sang bohémien. Quoi qu'il en soit, Macha avait quitté un beau soir d'été la maison de Tchertopkhanov, n'emportant de bagages que dans son foulard.

Elle avait passé dans un coin, immobile, accoudée contre le mur comme un renard blessé, les trois jours qui précédèrent son départ. Elle ne parlait point; elle ne faisait que regarder de tous côtés, les sourcils froncés, montrant les dents, promenant les bras sur la poitrine comme si elle eût froid. Elle avait souvent passé par des crises pareilles, mais cela n'avait pas duré, et Tchertopkhanov ne s'en était pas inquiété et ne l'avait pas davantage tourmentée. Pourtant, le soir, lorsque, en revenant du chenil où, comme disait le piqueur, ses deux derniers griffons avaient passé de vie à trépas, il rencontra une servante qui lui annonça que Marie Akinfievna lui présentait ses respects et lui souhaitait toute sorte de bonheurs, mais qu'elle ne reviendrait plus chez lui, Tchertopkhanov tourna deux fois sur lui-même, poussa un gémissement rauque, sauta sur un pistolet, et s'élança à la poursuite de la fugitive.

Il la rencontra à deux verstes de là, non loin d'un petit bois de bouleaux, sur la grande route qui mène à la capitale du district. Le soleil s'inclinait bas sur l'horizon; tout se teignait d'un rouge de sang : les arbres, l'herbe, le sol lui-même.

— Tu vas chez Yaff! chez Yaff! gémit-il dès qu'il

aperçut Macha... chez Yaff! réitéra-t-il, en courant de toutes ses forces et en butant à chaque pas. Macha s'arrêta et fit face. Eclairée de dos, elle paraissait toute noire et comme découpée dans une planche de bois peint. La sclérotique de ses yeux tranchait sur le fond sombre comme des amandes argentées, et faisait paraître plus noires les prunelles.

Elle jeta à terre son paquet et croisa les bras.

— Tu vas donc chez Yaff, misérable! recommença Tchertopkhanov. Et il s'apprêta à la prendre par l'épaule, mais il fut dominé par son regard et demeura interdit devant elle.

— Panteleï Ereméïtch, répondit-elle d'une voix calme et scandée, je ne vais point chez M. Yaff, mais je ne puis plus vivre avec vous.

— Comment?... Pourquoi?... t'aurais-je offensée?

Elle secoua la tête :

— Vous ne m'avez pas offensée, Panteleï Ereméïtch; je m'ennuie chez vous. Merci pour le passé : mais il m'est impossible de rester!

Tchertopkhanov fut si stupéfait, qu'il en sauta sur place en se frappant les cuisses avec les mains.

— Comment!... elle a vécu avec moi en paix et elle avait du plaisir; et voici que l'ennui la prend! et elle se dit : « Je le plante là; » elle jette une coiffe sur sa tête et se sauve. On la respectait comme une dame...

— Pour cela, interrompit Macha, je n'avais rien à en faire.

— Tu n'avais rien à en faire... Une tzigane errante, recueillie et élevée à la qualité de grande dame... et

qui n'a rien à en faire! Est-ce croyable, cela, fille de Caïn? c'est de la trahison!...

— Il n'y a point de trahison dans mes pensées, répondit Macha nettement et d'une voix chantante; mais je vous l'ai dit déjà, je m'ennuyais.

— Macha! s'écria Tchertopkhanov en se frappant la poitrine à coups de poing, en voilà assez, cesse de me tourmenter, pense à ce que dira ce pauvre Tikhon Ivanitch, aie pitié de lui, au moins.

— Saluez Tikhon Ivanitch de ma part et dites-lui...

Tchertopkhanov agita ses bras.

— Non, de par tous les diables! tu ne t'en iras pas, ton Yaff peut t'attendre, il ne t'aura pas.

— Monsieur Yaff... commença Macha.

— Quel mo-ssi-eur est ce Yaff! s'écria Panteleï en la singeant; c'est un drôle, un intrigant; il a un museau de singe.

Cet entretien se continua ainsi une demi-heure environ. Tantôt Tchertopkhanov s'élançait sur Macha, tantôt il reculait. Il voulait la frapper, puis il se prosternait devant elle jusqu'à terre, et il finit par une crise de larmes.

— Je ne peux pas, répétait Macha, j'ai le cœur trop gros! je meurs d'ennui.

Et peu à peu son visage prit une expression quasi somnolente, si bien que Tchertopkhanov lui demanda si on ne lui avait pas fait avaler de l'ellébore.

— L'ennui, répéta-t-elle pour la dixième fois.

— Et si je te tuais! cria-t-il en sortant son pistolet de la poche.

Macha sourit; son visage parut tout illuminé.

— Eh bien! tuez-moi, Panteleï Ereméïtch, vous êtes libre. Pour ce qui est de revenir chez vous, non, je ne reviendrai pas!...

Tchertopkhanov arma le chien de son pistolet.

— Tu ne reviendras pas?

— Je ne reviendrai pas, mon ami, jamais de ma vie, je tiens ma parole.

Tchertopkhanov remit soudain l'arme aux mains de Macha et se laissa glisser à terre.

— Alors, *toi*, tue-moi! Je ne veux pas vivre sans toi. Je te suis devenu à charge, et tout m'est devenu à charge.

Macha se baissa, ramassa son paquet, posa dans l'herbe le pistolet en tournant la gueule de l'arme du côté opposé à Tchertopkhanov et se rapprocha de lui.

— Ah! mon petit pigeon, à quoi te sert de te faire du chagrin? Tu ne nous connais donc point, nous autres, les tziganes? C'est comme cela que nous sommes. Une fois l'ennui a pénétré dans notre âme, que nous entendons la voix de l'ennui qui nous chasse loin, loin, comment rester en place? Va, ne l'oublie pas, ta Macha. Tu ne retrouveras jamais une amie comme elle. Moi non plus, je ne t'oublierai pas, mon hardi faucon; mais notre vie à deux est finie.

— Je t'ai aimée, Macha, murmura Tchertopkhanov, à travers les doigts dont il couvrait sa face.

— Moi aussi, je vous ai aimé, Panteleï Ereméïtch.

— Je t'aime encore comme un fou, et en songeant que tu te sauves comme ça de but en blanc, sans rime ni raison, et que tu vas courir le monde, je ne puis m'imaginer

que tu m'abandonnerais si je n'étais pas un pauvre diable sans sou ni maille.

A ces mots, Macha sourit.

— Allons, bon! Toi qui vantais toujours mon désintéressement!... dit-elle, et elle lui donna un grand coup sur l'épaule.

Il sauta sur ses pieds.

— Prends du moins quelque argent. Peut-on se mettre ainsi en route sans un kopek? Mais le mieux à faire, c'est de me tuer, je te le dis bien; tue-moi d'un coup.

Macha hocha la tête.

— Te tuer! Sais-tu pourquoi, mon petit pigeon, on envoie les gens en Sibérie?

Tchertopkhanov tressaillit.

— C'est donc par peur du bagne que tu refuses de me tuer?

Et il tomba de nouveau la face contre l'herbe.

Macha resta quelque temps en silence près de lui.

— Tu me fais pitié, Panteleï Ereméïtch, dit-elle enfin en soupirant; tu es un brave homme : mais tout est dit, adieu.

Elle se détourna et fit quelques pas. La nuit venait, et de toutes parts surgissaient des ombres. Tchertopkhanov se leva d'un bond et saisissant Macha par les deux coudes :

— Alors tu t'en vas, serpent? Chez Yaff?

— Adieu, répéta Macha d'une voix nette et décidée, et, s'arrachant de ses bras, elle s'en alla.

Tchertopkhanov la suivit du regard, ramassa le pistolet, la visa, et le coup partit; mais, au moment où il

avait pressé la gâchette, il releva l'arme par un réflexe instinctif. La balle siffla au-dessus de la tête de Macha; elle le regarda par-dessus l'épaule sans s'arrêter, et lentement, se balançant sur les hanches, comme pour le braver, elle continua sa route.

Tchertopkhanov se couvrit le visage et s'enfuit...

Mais au bout de cinquante pas à peine il s'arrêta cloué sur place. Une voix bien connue venait de loin jusqu'à lui. C'était Macha qui chantait :

O temps de jeunesse, temps de charme...,

et chacune des notes plaintives et ardentes s'épandait dans l'air de la nuit. Tchertopkhanov écouta. La voix s'éloignait, s'éloignait toujours; elle semblait s'éteindre, puis revenait par petits sons presque imperceptibles, mais toujours pleins de passion...

« Elle se moque de moi », pensa Tchertopkhanov, puis il gémit : « Oh! non, c'est son éternel adieu, qu'elle m'adresse de loin! »

Et il éclata en sanglots.

II

Tchertopkhanov se présenta le lendemain même chez M. Yaff. Celui-ci, en véritable homme du monde qui ne trouve pas un grand charme à la campagne, était venu s'installer dans le chef-lieu du district afin, comme il disait, de se rapprocher « des demoiselles ». Tchertopkhanov ne le trouva pas chez lui : il était parti la veille, dit son valet, pour Moscou.

— Le disais-je, s'écria Tchertopkhanov en rage, qu'ils étaient d'accord! Ils ont pris la fuite ensemble... mais attends!...

Et il pénétra de force dans la chambre de l'officier, malgré la résistance du domestique. Un portrait du maître du logis, de grandeur naturelle, et en uniforme de hulan, était accroché dans cette chambre au-dessus d'un sopha.

— Ah! te voilà donc, affreux singe sans queue! hurla Tchertopkhanov. Et il bondit sur le divan et enfonça d'un coup de poing la toile tendue. — Tu diras à ton gredin de maître, ajouta-t-il en parlant au domestique, que le noble Tchertopkhanov lui a crevé son mufle en peinture, faute d'en pouvoir faire autant à son mufle de chair et d'os. S'il ne se trouve pas satisfait, il sait où il trouvera

ce gentilhomme; et s'il ne vient pas me trouver, moi-même j'irai le chercher, s'il le faut, jusqu'au fond de la mer, l'abject singe!

Ceci dit, Tchertopkhanov sauta du sopha par terre et sortit tout fier.

Cependant, le capitaine Yaff ne lui envoya demander aucune réparation et Tchertopkhanov ne se mit pas à sa poursuite. Enfin ce scandale n'eut pas d'autre suite. Quant à Macha on n'en entendit plus parler. Tchertopkhanov, pour oublier, se jeta dans des excès de boisson. Pourtant, il finit par guérir de cette maladie.

Mais un nouveau malheur le frappa : la mort de son ami fidèle Tikhon Ivanovitch Nedopiouskine.

Déjà depuis deux ans sa santé était chancelante. Il commençait à souffrir d'un asthme; il tombait à chaque instant dans d'étranges somnolences au réveil desquelles il était long à reprendre ses sens. Le médecin du district diagnostiquait des coups de sang. Pendant les trois jours qui précédèrent la fuite de Macha, ces trois jours où elle avait été prise d'ennui, Nedopiouskine était au lit chez lui, à Bezselendeïevha : il avait pris froid.

La résolution qu'avait prise Macha le frappa d'une façon d'autant plus inattendue, et peut-être plus que Tchertopkhanov lui-même. Comme il était timide, d'un caractère doux, il ne laissa rien voir de plus qu'une compassion tendre à son ami, et une stupeur maladive; mais tout en lui était brisé. « Elle m'a enlevé mon âme, » se disait-il en tournant ses pouces, assis dans son fauteuil de prédilection. Et dès lors, même quand Tchertopkhanov fut revenu à la santé, lui n'y revint pas et continua à

sentir un grand vide en lui. « Là ! » disait-il en montrant le milieu de la poitrine au-dessus de l'estomac.

Il traîna ainsi jusqu'à l'hiver. Les premiers froids firent quelque bien à son asthme; mais ce ne fut point un « petit coup de sang », ce fut un coup d'apoplexie véritable qui le frappa cette fois. Sa mémoire se conserva encore quelque temps et il put reconnaître encore Tchertopkhanov. Comme celui-ci s'exclamait : « Comment peux-tu m'abandonner ainsi, Ticha, sans mon autorisation, ni plus ni moins que Macha? » Nedopiouskine répondit, la langue pâteuse : « Pan-t-eï Ere-mitch, suis tou-ours content de ous ob-ir... » Il n'en mourut pas moins le même jour, sans même attendre l'arrivée du médecin du district, qui, en présence du cadavre encore chaud, et ému de la vanité des choses terrestres, n'eut d'autre alternative que de se faire servir un verre d'eau-de-vie et du poisson fumé.

Comme on devait s'y attendre Tikhon Nedopiouskine laissa tout son bien « à son bienfaiteur respecté et généreux protecteur Panteleï Ereméïtch Tchertopkhanov ». Le « bienfaiteur respecté » ne put tirer grand'chose de ce bien qui fut bientôt vendu aux enchères publiques, le produit de la vente devant couvrir les frais d'un monument funéraire que Tchertopkhanov, sans doute héritier des goûts paternels, voulait faire ériger sur la tombe de son ami. Ce monument, statue devant figurer un ange en prière, arriva de Moscou; mais l'intermédiaire auquel s'était adressé Tchertopkhanov s'étant dit que les amateurs éclairés étaient rares en province, lui avait envoyé, en guise d'ange, une déesse Flore qui avait long-

temps orné un vieux jardin en friche de la banlieue de Moscou au temps de Catherine. Aussi elle n'avait pas coûté cher à l'intermédiaire, cette statue — qui ne manquait point de grâce, dans le goût rococo, montrant des mains petites et grasses, des cheveux relevés en masse, et des guirlandes de roses serpentant autour d'une aille très fine, — puisqu'il l'avait eu pour rien. On peut admirer encore aujourd'hui, sur le tombeau de Nedo-piouskine, cette déesse de la mythologie, qui lève son petit pied gracieusement et qui, avec des mines à la Pom-padour, paraît adresser ses sourires à tous les veaux et tous les moutons qui la fréquentent, hôtes ordinaires des cimetières de nos villages.

III

Son fidèle ami étant mort, Tchertopkhanov se remit à boire, mais ce nouvel accès fut plus grave et plus long. Ses affaires avaient tout à fait roulé sur la mauvaise pente. Plus d'argent pour entretenir ses chasses : avec ses derniers roubles, ses derniers moujiks s'étaient enfuis. Tchertopkhanov se trouva bientôt complètement seul : il n'avait plus autour de lui un être avec qui il pût causer. Seul son orgueil ne s'amoindrit pas; bien au contraire, il devenait plus hautain, plus autoritaire à mesure que se ruinait sa fortune. Il finit par devenir tout à fait sauvage. Il ne lui restait qu'une seule joie, un seul bonheur : un admirable cheval de selle, de la race du Don, à la robe gris pommelé, qu'il avait surnommé Malek-Adel et qui était, en effet, un animal remarquable. Voici dans quelles circonstances il l'avait acheté.

Un jour qu'il traversait, à cheval, l'un des villages voisins, il entendit des paysans faire tapage à la porte d'un cabaret. Des mains vigoureuses se levaient et se baissaient continuellement au milieu de cette foule.

— Qu'y a-t-il là? demanda-t-il du ton impérieux

qui le caractérisait, à une vieille paysanne arrêtée sur la porte de son izba.

La paysanne, appuyée au chambranle de la porte et comme endormie, regardait du côté du cabaret. Un petit gars en chemise d'indienne et qui portait sur sa poitrine nue une croix en bois de cyprès, était assis par terre, les jambes écartées et les poings crispés, entre les souliers de la vieille. Non loin de là, un poulet piquait du bec une vieille croûte de pain.

— Dieu le sait, batiouchka, répondit la vieille, et, se penchant en avant, elle mit sa main jaune et parcheminée sur la tête du petit garçon. — Nos gens rossent un juif, paraît-il.

— Comment, un juif, quel juif?

— Dieu le sait, batiouchka. Un juif nous est venu tout à coup. Quel vent l'a apporté? Nul ne le sait. Vassia, mon petiot, va chez ta maman, et toi, gourmand, *prr prr!*

La vieille effaroucha la volaille; mais Vassia se retint à ses jupes.

— Alors c'est lui qu'on rosse, bârine.

— Pourquoi? A propos de quoi?

— Je ne sais pas, batiouchka. On ne le fait sans doute pas sans motif. Et comment pourrait-on ne pas rosser un juif? Est-ce qu'il n'a pas crucifié le Christ?

Tchertopkhanov jeta un « ho » et, poussant son cheval à bride abattue sur la foule, il passa au travers et se mit à cingler les paysans de droite et de gauche à grands coups de nagaïka, en criant d'une voix haletante :

— Se faire justice soi-même!... Soi-même!... La loi

seule a le droit de punir, et non de simples particuliers... La loi! la loi! la loi!!!

Deux minutes après, la foule avait reflué, et une petite forme maigre et noirâtre, couverte d'un pauvre cafetan de nankin, corps tout déchiré, parut à la porte du cabaret, le visage pâle, les yeux révulsés, la bouche ouverte. Qu'était-ce? Un être mourant de terreur ou mort déjà?

— Pourquoi avez-vous tué le juif? cria Tchertopkhanov en brandissant sa nagaïka.

Quelques vagues murmures montèrent de la foule. Un paysan se tenait l'épaule, un autre le côté, un troisième le nez.

— Il n'y va pas de main morte, dit une voix partie du groupe le plus éloigné.

— Ce n'est pas difficile, avec sa nagaïka... fit une autre voix.

— Pourquoi avez-vous tué ce juif? Je vous le demande! Asiatiques! cria Tchertopkhanov.

Mais voici que la forme couchée par terre à la porte du cabaret saute sur ses jambes, s'élance vers Tchertopkhanov et se suspend à sa selle.

— Il a la vie dure! entendit-on encore dans l'un des rangs éloignés, dure comme le chat.

— Défendez-moi! Votre Honneur, sauvez-moi, balbutiait le malheureux en se pressant contre Panteleï Ereméïtch, sans quoi ils me tueraient, Votre Honneur!

— Mais que leur as-tu donc fait? demanda Tchertopkhanov.

— J'en prends Dieu à témoin, je ne pourrais pas le

dire. Leur petit bétail commence à crever... alors ils me soupçonnent... tandis que moi...

— Nous tirerons cela au clair plus tard, interrompit Tchertopkhanov; pour le moment, appuie-toi à ma selle et marche à côté de moi. Quant à vous, ajouta-t-il, en s'adressant à la foule, je suppose que vous me connaissez bien, je suis le pomiestchik Panteleï Tchertipkhanov; je demeure à Bezsonovo; dès lors, portez plainte contre moi si vous le voulez... et contre le juif en même temps.

— Pourquoi porterions-nous plainte? dit, après avoir salué très bas, un paysan à l'air grave, à longue barbe blanche, un véritable patriarche d'aspect et de tenue (et pourtant ce patriarche avait frappé le juif aussi fort que les autres). Nous connaissons bien ta Grâce, Panteleï Ereméïtch, et nous sommes très contents qu'elle nous ait donné une leçon.

— Pourquoi porter plainte, s'écrièrent tous les autres, pour ce mécréant? Il nous le paiera en temps et lieu : nous le retrouverons, même s'il faut le traquer comme un lièvre...

Tchertopkhanov souffla à travers ses moustaches, et, faisant tourner son cheval, il partit au pas avec le juif qu'il a délivré de ses persécuteurs comme il avait délivré jadis Tikhon Nedopiouskine.

IV

Quelques jours après, le dernier petit domestique qu'eût encore Tchertopkhanov vint le prévenir qu'un homme à cheval était dans la cour et le demandait. Tchertopkhanov étant sorti, reconnut son petit juif qui montait un superbe cheval du Don, se tenant immobile et fier au milieu de la cour. Le juif, son bonnet sous le bras, les pieds non point passés dans les étriers, mais dans les courroies qui les supportent, laissait pendre des deux côtés de la selle les loques de son cafetan. A peine eut-il aperçu Tchertopkhanov, qu'il se mit à imiter de ses lèvres un baiser bruyant et à faire de grands gestes avec les bras et les jambes. Mais Tchertopkhanov, au lieu de lui rendre son salut, s'emporta soudain.

— Un sale juif qui a l'audace de monter une aussi belle bête! Quelle indécence!

— Eh! mufle d'Ethiopie! cria-t-il, descends de là au plus vite, si tu ne veux te voir jeter à bas dans la boue!

Le juif aussitôt glissa de la selle comme un paquet, et, gardant les rênes à la main, il s'approcha en souriant et en s'inclinant profondément.

— Allons, que désires-tu? dit d'un air majestueux Tchertopkhanov.

— Veuillez, repartit le juif en saluant de plus belle, veuillez, Votre Honneur, regarder un peu ce petit cheval.

— Mais oui... c'est un bon cheval. Où l'as-tu eu? Tu l'as volé, n'est-ce pas?

— Est-ce possible, Votre Honneur! Je suis un honnête juif, je ne l'ai pas volé, je me le suis procuré à l'intention de Votre Honneur, c'est la vérité. Et j'ai eu beaucoup de peine à le trouver! Mais aussi c'est une belle bête! On ne pourrait pas trouver son pareil dans tout le Don. Daignez voir comment ce cheval est. Je vais lui ôter sa selle. Voyons, tourne-toi, jeune garçon... mets-toi de côté. Eh bien, Votre Honneur?

— C'est un bon cheval, répéta Tchertopkhanov qui feignait un air indifférent quoique son cœur se mît à battre violemment, car il aimait « la chair de cheval » passionnément et s'y connaissait.

— Mais, Votre Honneur, caressez-le donc, comme cela, sur son joli col. Hi! hi! hi!

Tchertopkhanov, comme à contre-cœur, mit la main sur le col de l'animal et, glissant le long du dos, frappa le cheval de deux petits coups, puis appuya aux reins, en chasseur. Le cheval ploya sous l'étreinte tout à coup, et regardant de travers Tchertopkhanov, il s'ébroua à grand bruit et étendit les jambes.

Le juif se prit à rire et à applaudir.

— C'est son maître qu'il reconnaît, Votre Honneur, son maître...

— Ne radote point! interrompit Tchertopkhanov dépité. Je n'ai pas de quoi t'acheter un si beau cheval... Et quant à accepter un présent... non pas même d'un juif, mais même du Seigneur Dieu, je ne l'accepterais jamais.

— Par grâce, je n'aurais jamais l'audace de vouloir vous faire un présent! s'écria le juif; acceptez le cheval, Votre Honneur... Quant à l'argent, j'attendrai.

Tchertopkhanov demeura un instant songeur.

— Combien en veux-tu? fit-il enfin les dents serrées.

Le juif haussa les épaules.

— Le prix qu'il m'a coûté à moi-même; deux cents roubles.

Le cheval valait bien, évidemment, le double et même le triple de la somme.

Tchertopkhanov détourna la tête et bâilla fiévreusement.

— Et... l'argent, à quand? demanda-t-il en fronçant les sourcils et sans regarder le juif.

— Quand Votre Honneur voudra.

Tchertopkhanov se rengorgea, mais n'osa lever les yeux.

— Ce n'est pas là répondre. Parle clairement, fils d'Hérode. T'imagines-tu que je veuille rien accepter de toi et te rien devoir?

— Eh bien, ajouta aussitôt le juif, disons le paiement à six mois. Etes-vous d'accord?

Tchertopkhanov ne répondait rien.

Le juif s'efforça de rencontrer son regard.

— N'est-ce pas, vous voulez bien? vous donnez l'ordre de le mener à vos écuries?

— Je n'ai pas besoin de la selle, dit brusquement Tchertopkhanov; tu reprendras ta selle, tu m'entends?

— Certes, certes, je vais la reprendre, répondit aussitôt le juif joyeux, et tout aussitôt il chargea la selle sur son épaule.

— Pour le paiement, continua Tchertopkhanov, à six mois, et ce ne sera pas deux cents roubles, mais deux cent cinquante, tu m'entends... Tais-toi! Je dis deux cents cinquante.

Il n'osait décidément pas lever les yeux, son orgueil n'avait jamais subi une pareille attaque.

« C'est évidemment un présent, pensait-il, le drôle m'offre le cheval par reconnaissance. »

Il eût embrassé le juif tout aussi volontiers qu'il l'eût rossé.

— Votre Honneur, reprit joyeusement le juif, maintenant vous devriez, pour suivre le vieil usage russe, faire passer la bride du cheval du pan de mon cafetan dans celui du vôtre.

— Quelle audace!... Un israélite... Les coutumes russes! Eh! y a-t-il là quelqu'un?... Prends ce cheval, Perfichka, mène-le à l'écurie et donne-lui de l'avoine. J'y vais moi-même d'ailleurs, et sache désormais qu'il s'appelle Malek-Adel.

Tchertopkhanov monta quelques marches du perron, mais, par un brusque revirement, il revint au juif et lui serra la main à la briser. Le juif s'inclina pour baiser la main, mais Tchertopkhanov s'enfuit, après lui avoir jeté ces mots, à voix basse : « Jamais... N'en parle jamais à personne, » et il disparut.

V

Depuis ce jour-là, Malek-Adel devint, le premier souci, la grande affaire, la principale joie de la vie de Tchertop-khanov. Il se mit à aimer ce cheval plus qu'il n'avait aimé Macha même; il prit plus d'attachement pour lui qu'il n'en avait jamais eu pour Nedopiouskine. Mais aussi, quel cheval! C'était du feu, une traînée de poudre, une majesté de boyard. Il était infatigable, dur à la peine, on le tournait comme on voulait, il ne coûtait rien à nourrir, car, faute de mieux, il mangeait de la terre à ses pieds. Quand il est au pas, on dirait, qu'il vous porte dans la main; au trot, on se dirait bercé dans un berceau; quand il galope, le vent ne va pas si vite. Et jamais il ne s'essouffle, jamais. Et des jambes en acier; il ignore ce que c'est que broncher, et, qu'il ait affaire à une haie ou à un ravin, quel véritable oiseau! Et quelle bête intelligente! Il accourt, la tête haute, quand on l'appelle; et si vous voulez qu'il reste sur place, il suffit de le lui ordonner, et quand on s'éloigne il ne bouge pas. Et quand il vous entend revenir, il pousse un petit hennissement qui semble signifier : je suis ici. Et quel courage! Dans la nuit la plus noire, dans le chasse-neige, il retrouve

son chemin. Si un étranger veut mettre la main sur lui, il le mord à belles dents; si un chien s'avise de l'approcher, il lève son joli petit pied de devant, et toc, sur le front... *et Amen.* Il est plein d'amour-propre, ce cheval. Remuez au-dessus de lui votre nagaïka pour faire la parade... Oh! tant qu'il vous plaira; mais Dieu vous préserve, de l'en toucher. Enfin cette bête est plutôt un trésor qu'un cheval.

C'était ainsi que Tchertopkhanov décrivait son Malek-Adel, et quelle éloquence! Et comme il le soignait! comme il le gâtait! Le poil de Malek-Adel était devenu doux comme du velours, sa selle, sa bride, tout son harnachement étaient d'une telle élégance, qu'on prendrait un crayon pour les dessiner. Que dire encore. De sa propre main Tchertopkhanov lui lavait la crinière et la queue avec de la bière, et lui cirait même ses sabots; il lui arrivait d'enfourcher son Malek-Adel, et de se rendre, non pas chez ses voisins qui l'évitaient comme autrefois, mais sur leur terre, près de leurs maisons : « Admirez de loin, sots! » Ou, quand il entendait parler d'une grande chasse donnée par un riche seigneur qui faisait étalage de ses meutes et de ses équipages, il piquait de ce côté, évoluant à l'horizon de la steppe, émerveillant tous les chasseurs qui apercevaient la beauté et la vivacité de son cheval, et il ne permettait point qu'on l'approchât.

Il arriva un jour qu'un chasseur se mit à le poursuivre avec toute sa suite, et comme Tchertopkhanov allait lui échapper, il lui cria de toute sa force au milieu de la course :

— Holà! toi, écoute-moi! prends ce que tu voudras pour ton cheval, je ne regarderai pas à des milliers de roubles, prends tout mon bien, femme, enfants, tout ce que j'ai.

Tchertopkhanov arrêta Malek-Adel. L'autre arriva essoufflé.

— Qu'en demandes-tu, batiouchka?

— Es-tu le tsar? répondit Tchertopkhanov en appuyant sur chaque mot, (il ignorait jusqu'au nom de Shakespeare), alors donne-moi tout ton empire pour mon cheval, et tu ne l'auras pas!

Et, sur un éclat de rire, enlevant Malek-Adel sur ses pieds de derrière, il le fit volter et s'enfuit comme un éclair à travers les champs de chaumes. Le chasseur, un prince immensément riche, dit-on, jeta son bonnet par terre et se cacha la face pendant plus d'une demi-heure.

Comment Tchertopkhanov eût-il fait pour ne pas adorer son cheval? Ne lui devait-il pas la dernière et incontestable supériorité qu'il avait encore sur ses voisins?

VI

Le temps passait cependant; l'époque du paiement approchait, et Tchertopkanov était loin de posséder deux cent cinquante roubles; il n'en avait même pas cinquante.

Que faire? Quel remède à une pareille extrémité? « Eh bien! si le juif ne m'accorde pas un délai, je m'en irai avec mon cheval où me conduiront mes yeux, en abandonnant pour lui ma terre et ma maison. Je mourrai de faim, mais je ne rendrai pas Malek-Adel! » Ces pensées le jetaient dans une grande agitation. Cependant, en cette circonstance, pour la première et la dernière fois de sa vie, le destin lui sourit. Une tante éloignée, dont il ne savait même pas le nom, mourut en laissant à Tchertopkhanov une somme qui lui parut énorme, deux mille roubles! Et ce bienheureux argent lui arriva juste à point la veille du jour où il attendait le juif. Tchertopkhanov faillit devenir fou de joie, et il n'eut même pas l'idée de boire un verre d'eau-de-vie. Il n'en avait pas pris une goutte depuis l'arrivée de Malek-Adel à la maison. Il se précipita à l'écurie et embrassa l'animal des deux côtés du museau entre les narines, à l'endroit où les chevaux ont la peau douce.

— Nous ne nous quitterons plus jamais maintenant, mon vieux, dit-il en tapotant le cou de Malek-Adel sous sa belle crinière bien peignée.

Il revint à la maison et fit un paquet de deux cent cinquante roubles, puis il se coucha sur le dos, alluma sa pipe et se prit à rêver aux meilleurs usages qu'il pouvait faire du reste de l'héritage, savoir, de se procurer des lévriers, de véritables lévriers de Kostroma, blanc et feu, et non pas d'autres. Il fit même à Perfichka l'honneur de s'en entretenir avec lui, lui promit une casaque neuve garnie de galons jaunes sur toutes les coutures; enfin il se coucha et s'endormit dans les meilleures dispositions d'esprit.

Cependant, il fit un mauvais rêve : il assistait à une chasse à courre; mais au lieu de Malek-Adel il montait un animal étrange, pareil à un chameau. Un renard tout blanc vient à passer devant lui; il veut lever sa nagaïka, lancer ses chiens... mais, au lieu d'un fouet, il se trouve tenir un chiffon, et le renard le regarde en lui tirant la langue. Il saute à bas de son chameau, ses pieds se prennent dans le harnachement, il tombe... dans les bras d'un gendarme, qui le conduit chez le gouverneur, et le gouverneur, c'est M. Yaff...

Tchertopkhanov s'éveille; il fait encore sombre dans la chambre; les coqs venaient de chanter pour la seconde fois.

Au loin, quelque part, il entend un hennissement de cheval.

Tchertopkhanov soulève la tête; un nouveau hennissement se fait entendre, et si fluet...

« Mais c'est Malek-Adel qui hennit! Pourquoi donc si loin, mon Dieu!... Est-ce possible?... »

Tchertopkhanov, glacé de terreur, bondit de son lit, s'habille à tâtons et, saisissant sous son oreiller la clef de l'écurie, il descend en grande hâte.

VII

L'écurie était au bout de la cour. L'un des murs donnait sur les champs. Tchertopkahnov tremblait si fort, qu'il ne put arriver tout de suite à introduire la clef dans la serrure; et, une fois qu'elle fut entrée, il s'arrêta et retint sa respiration avant de donner le tour.

— Malechka, dit-il à mi-voix. Silence de mort. Tchertopkhanov poussa malgré lui. La porte s'ouvrit en grinçant : elle n'était donc pas fermée. Il entra et appela de nouveau son cheval, et cette fois, par son nom tout entier : Malek-Adel! Son fidèle compagnon ne répondit pas. Une souris remua seule dans la litière. Alors Tchertopkanov se jeta tête baissée dans celle des trois stalles de l'écurie qu'occupait Malek-Adel. Il la trouva tout de suite, bien que l'obscurité fût telle qu'on aurait pu se crever un œil. La stalle était vide. La tête lui tourna : on eût dit qu'une grosse cloche lui bourdonnait dans la cervelle. Il voulut crier : sa voix s'étrangla en sifflant, il promena ses main en haut, en bas, à gauche, haletant, pliant les genoux; il se traîna de cette stalle dans une autre, et dans la troisième qui était presque entièrement remplie de foin, butta

contre un mur, tomba, roula et enfin s'élança dans la cour à travers la porte entr'ouverte.

— Volé, Perfichka, volé!... cria-t-il de toutes ses forces.

Le kazatchok Perfichka s'élança en chemise de la soupente où il couchait. Le maître et son unique domestique se heurtèrent comme des ivrognes au milieu de la cour; ils tournaient l'un devant l'autre. Ni le barine ne pouvait expliquer ce qui était arrivé, ni le domestique ne pouvait comprendre ce qu'on lui voulait.

— Malheur! malheur! balbutiait Tchertopkhanov. — Malheur! malheur! répétait le kazatchok. — Donne une lanterne... allume-la... La lumière! la lumière! put enfin crier Tchertopkhanov. Perfichka courut à la maison, mais il n'était pas facile de trouver du feu: les allumettes phosphoriques étaient alors une rareté en Russie; les derniers charbons étaient éteints dans le foyer de la cuisine; il recharcha longtemps le briquet et la pierre à feu. Tchertopkhanov, grinçant des dents, arracha le briquet des mains de Perfichka, battit le briquet lui-même. Des étincelles s'échappaient nombreuses comme les malédictions de Tchertopkhanov, mais l'amadou ne prenait pas ou s'éteignait, malgré les efforts de leurs quatre joues tendues. Enfin, au bout de cinq grandes minutes, on put allumer la chandelle fichée dans le fond d'une lanterne cassée. Tchertopkhanov, avec Perfichka sur les talons, courut à l'écurie, leva la lanterne et regarda autour de lui...

Tout était vide.

Il ressortit dans la cour, l'explora dans toutes ses parties : point de cheval. La clôture de branches tressées

qui entourait tout le domaine tombait depuis longtemps en ruines; auprès de l'écurie, sur la largeur d'un archine, elle était renversée. Perfichka montra cette brèche à son maître. « Bârine, voyez ces dégâts : ce matin, ça n'y était pas. Voyez, les pieux sont fraîchement arrachés. » Tchertopkhanov promena la lumière au ras du sol. « Des fers, des traces de fers toutes fraîches! s'écria-t-il. C'est par ici qu'on l'a fait sortir. » Il s'élança hors de la barrière en criant : « Malek-Adel! Malek-Adel! » et courut droit dans les champs.

Perfichka demeura abasourdi près de la barrière brisée. Le rond lumineux de la lanterne disparut bientôt dans le lointain, englouti par les ténèbres d'une nuit sans lune et sans étoiles, et les cris désespérés de Tchertopkhanov s'entendirent de plus en plus faiblement...

VIII

Quand Tchertopkhanov revint à la maison, au soleil levé, il n'avait plus figure humaine; ses habits étaient couverts de boue; son visage était effrayant à voir; son regard était morne et stupide. D'une voix enrouée il renvoya Perfichka et courut s'enfermer dans sa chambre. Bien qu'il ne tînt plus debout de fatigue, il ne se coucha point, se laissa tomber sur un siège, mit sa tête dans ses mains :

— On l'a volé!... volé!...

Mais comment le voleur a-t-il pu emmener sans bruit, la nuit, d'une écrurie bien close, Malek-Adel qui ne laissait pas approcher de lui un étranger, même en plein jour. Et comment aucun chien n'avait-il aboyé?... Les chiens n'étaient que deux, il est vrai, et tout jeunes, et, pour se garantir du froid, ils se seraient cachés sous terre... pourtant...

« Et que vais-je devenir maintenant sans lui? pensa Tchertopkhanov. J'ai perdu ma dernière joie; il est temps de mourir. Acheter un autre cheval, puisqu'il y a de l'argent à la maison?... Mais où retrouverais-je un Malek-Adel? »

— Panteleï Ereméïtch? fit une voix timide derrière la porte.

Tchertopkhanov bondit sur ses pieds. « Qui est là, qu'y a-t-il? cria-t-il d'une voix rude.

— C'est moi, Perfichka, votre kazatchok.

— Quoi! il est retrouvé? il est revenu?

— Non, Panteleï Ereméïtch; mais le juif qui l'a vendu...

— Eh bien?

— Il vient d'arriver.

— Ho! ho! ho! ho! cria Tchertopkhanov. Il ouvrit la porte d'un coup.

— Traîne-le ici, traîne-le!

A la vue de l'effrayante figure de son sauveur, le juif, qui entrait en se cachant derrière Perfichka, allait s'enfuir; mais Tchertopkhanov en deux bonds le rejoignit et lui serra la gorge.

— Ah! tu viens chercher l'argent... l'argent!... fit-il dans un râle, comme si c'eût été lui qu'on étranglait, et non lui qui en étranglait un autre. Tu l'as volé cette nuit et le matin tu viens pour l'argent. Ah! ah!

— Grâce, Vo...tre... Hon... neur! balbutia le juif entre deux plaintes.

— Réponds... où est mon cheval? où l'as-tu mis?... à qui l'as-tu vendu?... Réponds, réponds donc!

Le juif ne pouvait même plus gémir. Son visage bleui avait perdu même l'expression de l'effroi; ses mains pendaient inertes, et, secoué avec fureur par Tchertopkhanov, son corps se balançait en avant et en arrière comme un jonc dans l'eau.

— Je te donnerai ton argent, jusqu'au dernier kopek! lui crait Tchertopkhanov, mais je vais t'étrangler comme le dernier des poulets si à l'instant même...

— Mais il l'est déjà, étranglé, bârine! fit humblement observer le domestique.

Alors Tchertopkanov revint à lui; il quitta le cou du juif, qui tomba sur le plancher comme une masse. Tchertopkhanov le releva aussitôt, l'assit sur le divan, lui versa dans la gorge un verre d'eau-de-vie; enfin il le fit revenir à lui : puis il se mit à causer.

Il fut bientôt évident que le juif n'avait pas soupçonné le vol de Malek-Adel. Pourquoi aurait-il volé un cheval qu'il avait procuré lui-même au très vénéré Panteleï Ereméïtch?

Tchertopkhanov le mena alors à l'écurie.

Ils examinèrent tous deux soigneusement les stalles, l'auge, la serrure de la porte; ils fouillèrent la paille et le foin. Tchertopkhanov montra enfin au juif les empreintes des fers près de la barrière brisée et, tout à coup, il se frappa les cuisses des deux mains :

— Arrête!... où avais-tu acheté le cheval?

— Dans le district de Maloarkhangelsk, à la foire de Verkhosensk, répondit le juif.

— De qui?

— D'un cosaque.

— Arrête!... ce cosaque était-il jeune ou vieux?

— C'était un homme mûr, bien posé.

— Quel air avait-il? celui d'un insigne coquin, n'est-il pas vrai?

— C'était probablement un coquin, Votre Honneur.

— Et que t'a-t-il dit, ce coquin? Il possédait sans doute ce cheval depuis longtemps?

— Autant qu'il me souvienne, depuis longtemps.

— Alors, c'est clair : cet homme est le seul qui ait pu voler le cheval. Juge toi-même... viens, place-toi ici... Comment t'appelles-tu?

Le juif leva sur Tchertopkhanov ses petits yeux noirs.

— Comment on m'appelle, *moi?*

— Oui, comment te nomme-t-on?

— Mochel Leïba.

— Eh bien! écoute Leïba, mon ami; tu es un homme intelligent, est-ce que Malek-Adel se serait laissé prendre par un autre homme que son ancien maître? Il l'a sellé, il l'a bridé, il lui a ôté sa couverture, regarde... elle est là, encore telle qu'il l'a jetée sur le foin. Le scélérat a fait comme chez lui. Malek-Adel aurait foulé tout autre sous ses pieds, il aurait fait un tapage qui eût éveillé tout le village, ne penses-tu pas?

— Je suis de votre avis, Votre Honneur.

— Donc, avant tout, il nous faut retrouver ce cosaque.

— Comment ferons-nous, Votre Honneur? Je ne l'ai vu qu'une seule petite fois, et maintenant où est-il, et comment s'appelle-t-il?... Aïe, aïe, aïe, fit-il en secouant tristement ses deux longues mèches de cheveux pendant sur les tempes.

— Leïba, Leïba! cria Tchertopkhanov, regarde-moi; je n'ai plus ma raison, je ne m'appartiens plus, je suis un homme mort si tu ne me viens pas en aide...

— Mais comment puis-je?...

— Viens avec moi chercher le voleur.

— Mais où irons-nous?

— Allons dans les foires, sur les grandes routes, sur les petits chemins, auprès des voleurs de chevaux, dans les bourgs, dans les villages, partout, partout! Quant à l'argent, sois tranquille, frère : je viens de faire un héritage; je sacrifierai jusqu'à mon dernier kopek, mais je retrouverai mon compagnon; ce cosaque ne nous échappera pas. Où qu'il soit allé, nous le rejoindrons; s'il est sous terre, nous irons sous terre; s'il est au diable, nous irons chez Satan lui-même!

— Pourquoi chez Satan, fit remarquer le juif, on peut s'en passer.

— Leïba, reprit Tchertopkhanov, tu n'es qu'un juif, et ta religion est vilaine; mais ton âme vaut mieux que celle de beaucoup de chrétiens. Aie pitié de moi! je ne puis aller seul, je ne réussirai pas seul en cette affaire. Moi, je suis trop fougueux; toi, tu as de la tête... une tête d'or. Toute votre race est comme cela, sans science elle sait tout! Peut-être, te dis-tu : d'où diable lui est venu cet argent? Viens dans ma chambre, je te le montrerai, cet argent. Prends-le, prends la croix passée à mon cou, mais rends-moi Malek-Adel; rends-le-moi, rends-le-moi!

Tchertopkhanov frissonnait comme s'il avait la fièvre. La sueur inondait son visage et, mêlée à des larmes, allait se perdre dans ses moustaches. Il serrait les deux mains de Leïba, l'embrassait presque; il était en proie à une surexcitation exaspérée.

Le juif essaya de répondre, d'alléguer ses affaires, qui rendaient toute absence impossible. Tchertopkhanov ne

voulut rien entendre, et le malheureux Leïba dut consentir.

Le lendemain, Tchertopkhanov et lui partaient de Bezsonovo dans une téléga de paysan. Le juif avait l'air confus, il se tenait d'une main au rebord de la téléga dont les secousses ballottaient son maigre corps, et il serrait, de l'autre main, dans la poche de son cafetan, un sac de roubles en assignats dans un vieux journal. Tchertopkhanov se tenait immobile et raide comme une idole. Ses yeux seuls erraient autour de lui, et il respirait à pleins poumons. Il avait passé à sa ceinture un grand poignard.

— Tiens-toi bien maintenant, coquin qui nous as séparés! murmura-t-il en débouchant sur la grande route.

Il avait confié sa maison à son kazatchak et à sa cuisinière, une vieille paysanne sourde et aveugle recueillie par charité.

— Je reviendrai monté sur Malek-Adel, leur cria-t-il en guise d'adieu, ou je ne reviendrai pas!

— Vous ferez bien de m'épouser alors, dit Perfichka à la vieille en la poussant du coude, car le maître ne reviendra plus et nous crèverions d'ennui.

IX

Une année se passa, une année entière, sans qu'on reçût aucune nouvelle de Tchertopkhanov. La vieille cuisinière était morte; Perfichka, lui-même, allait quitter la maison pour rejoindre la ville où son cousin, un garçon coiffeur, l'invitait à venir, quand le bruit se répandit tout à coup que le maître revenait. Panteleï Ereméïtch avait lui-même écrit une lettre au diacre de la paroisse pour l'informer qu'il allait revenir à Bezsonovo, et le prier d'avertir ses gens de lui préparer une réception convenable. Perfichka comprit cet avis qu'il fallait tout au moins épousseter un peu, mais sans croire beaucoup à l'exactitude de la nouvelle. Cependant il dut se convaincre que le diacre ne l'avait pas trompé, quand dans la cour de la maison apparut, quelques jours après, Tchertopkhanov en personne, monté sur Malek-Adel.

Perfichka courut à son maître et, prenant l'étrier, voulut l'aider à descendre; mais l'autre sauta à terre, et, promenant autour de lui un regard triomphant, il dit d'une voix haute :

— J'avais dit que je retrouverais Malek-Adel, je

l'ai retrouvé malgré mes ennemis, malgré la fatalité même.

Perfichka lui baisa la main, mais Tchertopkhanov ne prit pas garde à cette marque d'attachement. Il conduisit lui-même Malek-Adel vers l'écurie. Perfichka, considérant alors son maître avec plus d'attention, fut effrayé. Oh! qu'il avait maigri et vieilli en une année! Que sa physionomie était devenue sévère! Et pourtant, puisqu'il avait réussi, il aurait dû se réjouir. En effet, il se réjouissait... Et cependant Perfichka sentait augmenter sa frayeur. Tchertopkhanov installa son cheval à sa place ordinaire, lui donna une petite tape sur la croupe et lui dit : « Te voilà revenu à la maison; garde-toi une autre fois. »

Le jour même il embaucha un gardien qu'il prit parmi les paysans sans terre, il se réinstalla et recommença sa vie d'autrefois.

Pas tout à fait cependant sa vie d'autrefois, mais n'anticipons pas.

Dès le lendemain de son retour, Panteleï Ereméïtch fit comparaître Perfichka, et, faute d'un autre auditoire, se mit à lui faire la relation de son voyage et, non sans oublier sa dignité, lui raconta d'une voix de basse comment il avait réussi à retrouver Malek-Adel. Tchernopkhanov était assis tourné vers la fenêtre, et fumait une longue pipe. Perfichka debout sur le seuil, les mains derrière le dos, contemplait respectueusement la nuque de son maître en écoutant son récit, comment, après plusieurs courses inutiles et plusieurs suites de pistes infructueuses, Panteleï Ereméïtch était arrivé seul un jour à la foire de Romny,

seul, le juif Leïba s'étant enfui par faiblesse de caractère; comment le cinquième jour après son arrivée, au moment de partir, il avait passé pour la dernière fois en revue les rangées de voitures, et comment il avait aperçu Malek-Adel attaché avec trois autres chevaux derrière une téléga; comment il avait reconnu sur-le-champ Malek-Adel et comment Malek-Adel l'avait reconnu sur-le-champ, enfin comment la bonne bête s'était mise à hennir, à tirer sur sa corde et à frapper du pied le sol.

— Et ce n'était plus chez un cosaque qu'il était, continua Tchertopkhanov, toujours de la même voix de basse et sans tourner la tête; il était à un maquignon tzigan. Je m'accrochai naturellement tout de suite à mon cheval et je manifestai l'intention de le reprendre de vive force; mais cette canaille de tzigan s'est mis à hurler comme si on l'eût aspergé d'eau bouillante; il jura qu'il avait acheté le cheval à un autre tzigan et offrit d'amener des témoins. Je finis par lui payer le prix qu'il demandait et je l'ai envoyé au diable. La seule chose qui m'importait, c'était d'avoir retrouvé mon ami, et avec lui le repos.

Dans le district de Karatchev, sur l'affirmation du juif Leïba, j'avais cru reconnaître mon voleur de cosaque, je lui avait mis toute la figure en sang, et ce cosaque se trouvait être le fils d'un pope : je dus lui payer pour son déshonneur cent vingt roubles. Mais l'argent, on peut en retrouver, le principal, c'est que j'ai ramené Malek-Adel. Me voici heureux maintenant, et je vais jouir paisiblement de ma joie. Pour toi, ta conduite est toute tracée : veille bien, et s'il t'arrive d'apercevoir près

d'ici quelque cosaque, Dieu nous en garde, cours immédiatement, sans un mot, va chercher mon fusil, et moi je sais dans ce cas ce que j'ai à faire.

Voilà comment termina Tchertopkhanov; ce furent ses paroles, mais la paix dont il parlait était loin de son cœur. Hélas! au fond il n'était pas entièrement certain que le cheval qu'il avait amené fût bien Malek-Adel.

X

Bientôt les temps redevinrent durs pour Panteleï Eremëïtch; précisément, il goûta peu de repos; pourtant, il avait quelques bons jours. Le doute dont il souffrait lui semblait alors sans fondement et il chassait comme un moucheron désagréable cette supposition ridicule et il se moquait de lui-même; mais il avait aussi des jours pénibles, où les mauvaises pensées lui rongeaient le cœur peu à peu, comme une souris ronge un plancher : il souffrait en secret d'une façon aiguë. Pendant toute la mémorable journée où il avait cru Malek-Adel retrouvé, Tchertopkhanov avait nagé dans une folle joie; mais le lendemain matin, quand il posa la selle sur le dos de sa conquête retrouvée, après avoir couché auprès d'elle sous le bas auvent d'une auberge, il sentit subitement comme une piqûre... Il secoua la tête pour chasser l'idée, mais la semence resta. Tout le reste du voyage qui dura près d'une semaine, ses doutes ne le tourmentèrent que rarement. Ce ne fut qu'à son retour qu'ils se fortifièrent et se précisèrent davantage, dans le milieu où l'autre, l'indiscutable Malek-Adel, avait vécu.

Pendant le voyage il se carrait sur la selle en fumant sa pipe courte et ne songeait guère à rien autre qu'à se répéter de temps en temps : « Hein! nous autres Tchertopkhanov, quand nous avons quelque chose en tête... il faut que nous arrivions. » Mais à la maison ce fut une autre chanson. Il ne parla de cela à personne, il n'eût eu garde; il eût coupé en deux quelqu'un qui se fût permis d'élever le moindre doute au sujet de l'identité du présent Malek-Adel. Quand les quelques personnes avec lesquelles il avait gardé des relations le complimentaient sur son heureux succès, il recevait ces congratulations, mais il ne les recherchait pas. Il tâchait de vivre de plus en plus seul. Mauvais signe! Il faisait subir, si on peut le dire, des examens continuels à son cheval. Il s'en allait dans la campagne avec lui très loin, et le soumettait à des épreuves; il entrait en cachette dans l'écurie, s'y enfermait et, se plaçant devant la tête du cheval, il faisait tous ses efforts pour reconnaître l'expression de son regard, et il lui demandait, à voix basse : « Est-ce toi, Malek-Adel? » D'autres fois il le regardait sans rien dire des heures entières, et tantôt joyeusement il murmurait : « Oui, certainement, c'est bien lui, » tantôt il se troublait et restait tout décontenancé.

Tchertopkhanov n'était pas très troublé par les dissemblances physiques qu'il croyait saisir entre ce Malek-Adel et *l'autre*, disssemblances insignifiantes : il pouvait sembler que *l'autre* avait la crinière et la queue moins épaisses, les oreilles plus pointues et des yeux plus clairs; mais tout ceci pouvait n'être que des apparences. Ce qui désolait Tchertopkhanov c'étaient les dissemblances qu'on eût

pu dire morales. *L'autre* avait d'autres habitudes, une autre tenue que celui-ci. Ainsi, *l'autre* Malek-Adel tournait la tête et hennissait doucement aussitôt que Tchertopkhanov entrait dans l'écurie; *celui-ci* continuait à broyer son foin, ou dormait le nez dans l'auge : tous les deux restaient immobiles quand le maître mettait pied à terre; mais *l'autre* accourait dès qu'on l'appelait, *celui-ci* restait immobile comme une borne. *L'autre* avait un galop aussi rapide et il sautait mieux et plus loin que celui-ci; *celui-ci* semblait avoir un pas plus allongé et un trot plus dur, enfin, ô déshonneur! il faisait s'entre-choquer le fer d'un pied de derrière contre celui de devant, ce qui n'arrivait jamais, jamais, à *l'autre*. *Celui-ci*, pensait Tchertopkhanov, fait jouer continuellement et bêtement ses oreilles; *l'autre* tenait constamment une oreille ouverte en arrière du côté du maître, pour être plus à portée du moindre signal. Si *l'autre* voyait sur le plancher de sa stalle quelque chose de malpropre, il frappait aussitôt du pied; *celui-ci* n'y faisait aucune attention, lui eût-on mis du fumier jusqu'au ventre. Si on faisait marcher *l'autre* contre le vent, il le humait, et se secouait; *celui-ci* ne sait que s'ébrouer. *L'autre* s'inquiétait de la pluie, *celui-ci* n'en a cure... Il est plus grossier, certes! Il n'est pas aussi agréable que *l'autre*, il tire sur la bride. Ah! *l'autre* était parfait, tandis que *celui-ci*...

Telles étaient les réflexions qui hantaient parfois Tchertopkhanov, elles étaient bien amères. D'autres fois, en revanche, quand il lançait sa bête dans les terres labourées au grand galop, quand il la faisait sauter en quelques

bonds au fond d'un ravin abrupt et qu'il en sortait de même, le cœur lui manquait de joie; il poussait un cri de triomphe et il n'avait aucun doute que le vrai, l'indiscutable Malek-Adel ne fût celui qui bondissait ainsi sous lui; car quel autre cheval en eût pu faire autant?

Mais il eut aussi sur ce terrain des déceptions. La longue recherche de Malek-Adel lui ayant coûté beaucoup d'argent, Tchertopkhanov avait dû renoncer aux lévriers de Kostroma, et il devait se contenter, comme auparavant, de parcourir seul les campagnes environnantes.

Mais voilà qu'un jour Tchertopkhanov rencontra, à quelques verstes de Bezsonovo, la chasse princière devant laquelle il avait paradé si brillamment il y avait dix-huit mois. Par une singulière coïncidence, un lièvre sauta comme la première fois d'un sillon, devant les chiens, sur le versant d'une colline. « Pille! pille! » Toute la chasse s'enleva comme un seul cavalier, et Tchertopkhanov enleva aussi son cheval sans se joindre à eux, mais à deux cents pas plus haut, absolument comme la première fois. Un grand ravin coupait la colline et il allait en s'étrécissant par degrés et coupait la route à Tchertopkhanov. Le ravins avait bien huit pas de large et deux sagènes de profondeur à l'endroit à franchir et où il l'avait franchi dix-huit mois auparavant. Pressentant le triomphe qui se répétait d'une manière si étonnante, Tchertopkhanov poussa un cri de victoire, brandit sa nagaïka et se lança intrépidement à fond de train, tandis que les chasseurs qui galopaient aussi ne le quittaient pas des yeux. Malek-Adel va comme une flèche; le voici au bord du ravin, « Allons, hop!... comme

l'autre fois. » Mais Malek-Adel s'arrêta court, prit à gauche et galopa *le long* du ravin en dépit des injonctions que lui donnait son maître en secouant violemment le mors.

« Il a eu peur! Il n'a pas eu confiance en lui-même! »

Alors Tchertopkhanov, enfiévré et près de pleurer de honte et de fureur, lâcha bride, et lança le cheval droit devant lui en s'éloignant des chasseurs pour ne pas entendre au moins leurs quolibets, pensa-t-il, pour se soustraire à leurs regards maudits.

Malek-Adel arriva à la maison le flanc labouré de coups de fouet et blanc d'écume, et Tchertopkhanov s'enferma aussitôt dans sa chambre.

— Non, ce n'est pas lui, ce n'est pas mon ami. *L'autre* se serait cassé le cou plutôt que de me trahir!

XI

Mais voici l'aventure qui fut pour Tchertopkhanov le coup de grâce : il passait un jour près d'une église, dans la paroisse de laquelle était situé le village de Bezsonovo. Ayant enfoncé son bonnet circassien presque jusqu'aux yeux, courbé sur sa selle et laissant pendre ses deux mains sur le pommeau, il s'avançait lentement, l'âme triste et sombre, lorsque quelqu'un l'appela tout à coup par son nom.

Il arrêta son cheval, leva la tête, et aperçut le diacre à qui il avait écrit son retour. L'homme d'église portait sur ses cheveux jaunes tressés en petite queue, un bonnet brun à trois oreilles, et, vêtu d'un vieux cafetan de nankin serré à la taille par un chiffon en indienne bleue, il était sorti pour visiter sa meule de blé. Apercevant Panteleï Ereméïtch, il crut devoir lui offrir ses respects et profiter de l'occasion pour lui demander quelque chose; car, on ne l'ignore pas, les serviteurs de l'autel n'abordent guère, chez nous, un profane qu'avec quelque arrière-pensée.

Tchertopkhanov ne songeait guère à ce diacre; il répondit à peine à son salut, et il levait déjà sa nagaïka...

— Quelle admirable cheval vous avez là! s'empressa d'ajouter le diacre. Il vous fait le plus grand honneur; vous êtes un homme d'une intelligence merveilleuse, un vrai lion.

Le diacre jouissait d'une grande réputation d'éloquence dans le district, au grand déplaisir du pope qui n'avait point le don de la parole. L'eau-de-vie ne suffisait même pas pour lui délier la langue.

— Une criminelle manœuvre vous avait fait perdre un serviteur fidèle, mais vous ne vous êtes point laissé abattre, vous avez eu confiance dans la Providence divine et vous vous êtes procuré une nouvelle monture qui n'est pas moins bonne, qui est même peut-être meilleure que l'autre, car...

— Qu'est-ce que tu chantes? interrompit Tchertopkhanov assombri; quelle nouvelle monture? c'est le même cheval, c'est Malek-Adel; je l'ai retrouvé, et toi, tu radotes...

— Eh! eh! eh! fit lentement le diacre en caressant sa barbe avec les doigts et en regardant Tchertopkhanov de ses yeux avides et perçants; comment se pourrait-il, seigneur! On vous a volé votre cheval l'année passée, si Dieu m'a conservé bonne mémoire, environ quinze jours après la fête de la Protection de la Sainte-Vierge, et nous voici à la fin de novembre.

— Eh bien! qu'est-ce que cela prouve?

Le diacre caressait toujours sa barbe.

— Il s'est donc écoulé plus d'une année depuis et votre cheval, qui était gris pommelé à l'époque du val, l'est encore; il semble même d'un gris plus foncé aujour-

d'hui qu'alors. Et comment pourrait-il se faire? Les chevaux gris blanchissent beaucoup en une année.

Tchertopkhanov eut un haut-le-corps comme s'il eût reçu un coup de fourche dans le cœur. En effet... la couleur grise disparaît... chez les chevaux. Comment une idée si simple ne lui était-elle pas venue?

— Sois maudit, toi et ta tresse!... va au diable! hurla Tchertopkhanov; ses yeux lancèrent des éclairs et il disparut aussitôt, laissant le diacre stupéfait.

— Allons... c'est fini... c'est maintenant réellement que tout est fini... tout est perdu... La dernière carte est tuée... Tout s'en va devant ce mot : ils blanchissent!...

Les chevaux gris blanchissent!...

— Galope, galope, misérable... tu peux bien galoper, tu n'échapperas pas à ce mot-là...

Tchertopkhanov revint à la maison et s'enferma à double tour.

XII

Que cette méprisable rosse n'a rien de commun avec Malek-Adel; qu'il n'existe pas la moindre ressemblance entre les deux chevaux; qu'il n'y a pas un homme du moindre bon sens qui ne s'en fût aperçu au premier coup d'œil; que lui, Panteleï Ereméïtch, s'était laissé duper stupidement; qu'il avait de lui-même, volontairement, donné dans le piège... cela ne faisait plus l'ombre d'un doute!

Il allait de long en large dans sa chambre, tournant sur les talons chaque fois qu'il arrivait au mur, et chaque fois d'une manière identique, comme les fauves en cage.

Son orgueil souffrait des tortures insupportables, et non point l'orgueil seulement. Il était tombé dans un véritable désespoir, il étouffait de rage, et il ressentait une soif ardente de vengeance; mais sur qui se venger? Et de qui? Du juif, de Yaff, de Macha, du diacre, du cosaque voleur, de tous les voisins, du monde entier, de lui-même, enfin? Il sentait sa raison s'égarer : « Ma dernière carte est battue. » (Cette comparaison l'avait séduit.) Il était de nouveau l'homme le plus méprisé et le plus méprisable,

un niais, un parfait imbécile, un être ridicule... Aux yeux d'un diacre! Il se représentait avec des couleurs vives ce misérable porte-queue allant colporter l'histoire du cheval gris, du gentilhomme idiot dupé... O malédiction! Tchertopkhanov ne pouvait arriver à calmer la bile qui l'étouffait; il ne lui servait de rien d'essayer de se persuader que ce cheval, quoiqu'il ne fût pas Malek-Adel, était pourtant une bonne bête capable de lui faire encore un long usage. Cette pensée, il la répudiait aussitôt, furieux, parce qu'elle était une injure nouvelle faite à *l'autre* Malek-Adel, envers lequel il se sentait si coupable. Comment donc! N'avait-il pas, comme un sot, comme un aveugle, confondu avec lui cette rosse? Et quant à penser aux services qu'il pourrait tirer de cette rosse, est-ce que jamais dorénavant il lui accorderait l'honneur de lui servir de monture? Pour rien au monde! Jamais! La donner à un Tatar, la faire dévorer par les chiens, elle ne valait pas autre chose. Oui, c'était là ce qu'il fallait faire!

Tchertopkhanov circula ainsi dans sa chambre pendant plus de deux heures.

— Perfichka! cria-t-il tout à coup, va tout de suite au cabaret, et rapporte-moi un demi-seau d'eau-de-vie, entends-tu? un demi-seau, immédiatement, qu'il ne se passe pas une minute avant qu'il ne soit là, devant moi, sur la table.

L'eau-de-vie parut bientôt sur la table de Panteleï Ereméïtch et il se mit à boire.

XIII

Si l'on avait pu voir Tchertopkhanov à ce moment, si l'on avait pu être témoin de l'acharnement sauvage avec lequel il avalait verre sur verre, on aurait été certainement effrayé.

La nuit était tombée, la pièce n'était éclairée que par une chandelle. Tchertopkhanov ne tirait plus d'allées et de venues. Il était assis, la face enflammée. Tantôt il regardait fixement le plancher de ses yeux troubles, tantôt il les tenait obstinément dirigés sur la fenêtre. Il se levait, se versait de l'eau-de-vie, buvait, se rasseyait, et reprenait son immobilité. Seule sa respiration s'accélérait, la rougeur du visage augmentait; un plan semblait mûrir en lui, dont l'idée l'avait d'abord troublé, mais auquel il s'accoutumait peu à peu. Une unique pensée tentait et retentait son esprit, une unique image se gravait, s'accentuait de plus en plus distincte devant ses yeux. Et un désir de cruauté lui venait, apporté par les flots croissants d'une pesante et brûlante ivresse, succédant à la fureur. Il passait de temps en temps sur ses lèvres un sourire mauvais.

— Allons, il est temps, fit-il enfin d'un air indiffé-

rent et presque ennuyé, d'un ton d'homme d'affaires. J'ai assez tardé comme cela!

Il avala le dernier verre d'eau-de-vie, il prit au mur, au-dessus de son lit, son pistolet, le même avec lequel il avait tiré sur Macha, le chargea, mit à tout hasard quelques capsules dans sa poche, et prit le chemin de l'écurie.

Le gardien vint à lui dès qu'il le vit ouvrir la porte.

— C'est moi, cria-t-il à cet homme, tu ne me reconnais pas? Va-t'en.

Le gardien se retira à quelques pas.

— Va te coucher, cria encore Tchertopkhanov. Qu'est-ce que tu gardes ici? Un beau trésor, ma foi!

Il pénétra dans l'écurie. Malek-Adel... le faux Malek-Adel était couché sur sa litière. Tchertopkhanov le poussa du pied.

— Lève-toi, corbeau.

Ensuite, il détacha le licou de l'auge, jeta la couverture par terre, fit brutalement tourner dans sa stalle le cheval obéissant, l'amena dans la cour, et de la cour dans la campagne, à la grande stupéfaction du gardien qui ne comprenait pas pourquoi le maître sortait ainsi la nuit menant en laisse un cheval sans bride. Il n'osa point le questionner, mais il suivit Tchertopkhanov des yeux, jusqu'à ce qu'il eût disparu au tournant de la route menant au bois voisin.

XIV

Tchertopkhanov s'avançait à grands pas sans s'arrêter, sans regarder derrière lui. Malek-Adel (nous l'appellerons encore de ce nom jusqu'au bout) suivait avec docilité. La nuit était claire. Tchertophanov aperçut la ligne dentelée que faisait le bois en se profilant sur le ciel comme une grande tache noire. Pris par le froid de la nuit, il aurait été certainement maîtrisé par l'ivresse, après avoir bu une telle quantité d'eau-de-vie, s'il n'avait été accaparé tout entier par une autre ivresse. Sa tête lui semblait lourde, son sang battait dans ses oreilles et dans sa gorge avec violence; mais il continuait à marcher, d'un pas ferme, à son but déterminé.

Il avait résolu de tuer Malek-Adel. Il n'avait pas pensé à autre chose toute la journée, et maintenant il y était résolu.

Il fallait faire cela, sinon tranquillement, du moins avec certitude, sans hésitation, comme un homme qui accomplit son devoir. D'ailleurs cela lui paraissait très simple. Détruire l'usurpateur, c'était tout terminer : il se châtiait lui-même et il se justifiait; il attestait devant le

monde entier (nous savons que Tchertopkhanov tenait fort à l'opinion du « monde entier ») qu'il ne faisait pas bon se moquer de lui... et en détruisant l'usurpateur... il se détruisait lui-même, car pourquoi vivre ensuite? Il n'est pas facile — pas impossible non plus — d'expliquer comment tout cela s'arrangeait dans sa tête et pourquoi l'affaire lui semblait si simple. Humilié, aigri, abandonné, sans une âme amie, sans un kopek, brûlé par l'alcool, Tchertopkhanov était à peu près fou. On ne peut douter que dans leurs plus grandes extravagances, tous les aliénés n'apportent une certaine logique et même de la justice. Tchertopkhanov était convaincu de la justice de ses décisions. Il n'hésitait pas, il exécutait sans retard l'arrêt porté contre le coupable, sans toutefois se rendre nettement compte qui en somme méritait ce titre. D'ailleurs, il ne réfléchissait guère. « Il faut en finir, » se répétait-il à lui-même : « Il faut en finir. »

Et le coupable innocent trottait doucement, derrière son maître. Mais Tchertopkhanov était inaccessible à la pitié.

XV

Auprès du bois où il venait d'amener son cheval, se creusait un ravin à demi couvert de broussailles. Tchertopkhanov descendit le premier... Malek-Adel broncha et faillit tomber sur lui.

— Vas-tu m'écraser, maudit! s'écria Tchertopkhanov, et, comme pour se défendre, il tira son pistolet. En lui, se formait cet endurcissement spécial, qui, dit-on, prépare l'homme à commettre le crime. Mais sa propre voix l'effraya : elle avait retenti d'une façon si sauvage sous le berceau sombre des branches, dans l'humidité concentrée du ravin! Au même instant, comme un écho à son exclamation, un gros oiseau battit des ailes à la cime d'un arbre, tout près de là... Tchertopkhanov frémit : n'était-ce pas un témoin qu'il avait réveillé dans ce désert?...

— Va au diable! dit-il entre ses dents, en assénant à Malek-Adel avec la crosse de son pistolet des coups violents. Le cheval se retourna, grimpa hors du ravin et s'enfuit au galop. Tchertopkhanov n'entendit pas longtemps le bruit des sabots : un grand vent s'était élevé mêlant les sons.

A son tour, Tchertopkhanov sortit lentement du ravin et reprit la route de sa maison. Il s'en voulait à lui-même. De sa tête et de son cœur, une pesanteur se répandait dans tous ses membres. Il allait, sombre, méchant, comme inassouvi. On eût dit que quelqu'un lui avait enlevé sa proie...

Ceux qu'on a empêchés de se tuer éprouvent de telles sensations.

Tout à coup, il se sentit heurté entre les épaules. Il se retourna : Malek-Adel était derrière lui. Il avait suivi son maître à la trace; il venait lui dire : Me voilà.

— Ah! hurla Tchertopkhanov, toi-même, toi-même, tu viens chercher la mort!... alors, tiens!

Il saisit son pistolet, leva la gâchette, appuya le canon au front du cheval et pressa la détente...

Malek-Adel bondit de côté, se dressa sur ses pieds de derrière, fit quelques pas, et s'affaissa lourdement. Il râlait et se débattait dans des convulsions...

Tchertopkhanov se boucha les oreilles et partit en courant. Ses genoux flageolaient. Ivresse, colère, obstination, tout avait disparu. Il n'avait plus qu'une immense honte et la conviction formelle qu'il en avait fini avec lui-même.

XVI

Six semaines plus tard, le kozatchok Perfichka arrêta le stanovoï, qui passait en voiture devant le manoir de Bezsonovo.

— Que veux-tu? demanda le stanovoï.

— Faites-nous la grâce, Votre Honneur, d'entrer, répondit le kozatchok en saluant profondément. Je crois que Panteleï Ereméïtch est en train de mourir, et voilà... j'ai peur.

— Comment, mourir? s'écria le stanovoï.

— Parfaitement. Voilà quelque temps, le bârine ne cesse de boire de la vodka; maintenant il est au lit et voilà... il est si maigre! Je crois qu'il n'entend même pas ce qu'on lui dit. Il n'a plus de langue... Voilà.

Le stanovoï descendit de sa téléga.

— Es-tu allé chercher le prêtre? Ton bârine a-t-il reçu les sacrements?

— Non.

Le stanovoï fronça les sourcils.

— Mais comment, frère! Est-ce possible? Tu ne sais donc pas que tu encours une grave responsabilité, eh?

— Mais je lui ai demandé, avant-hier et hier, dit aussitôt le kozatchok effrayé. Je lui ai dit : « Panteleï Ereméïtch, ordonnez-vous que j'aille chercher un prêtre? — Tais-toi, imbécile, » m'a-t-il répondu. Aujourd'hui encore je lui en ai reparlé, il m'a regardé, ses moustaches ont remué et voilà.

— A-t-il bu beaucoup? demanda le stanovoï.

— Beaucoup, beaucoup... Mais faites-nous cette grâce, Votre Honneur, daignez entrer.

— Allons, conduis-moi, grommela le stanovoï.

Dans l'arrière-chambre de sa maison, sur un chétif bois de lit, Tchertopkhanov gisait, étendu sur le dos, une bourka en guise d'oreiller, une couverture de cheval sur le corps. De blême, son visage était devenu verdâtre, — le vert de la mort. La peau des paupières luisait. Son nez, encore rouge, mais mince et pointu, dardait au-dessus de ses moustaches hérissées. Il avait gardé son sempiternel arkhalouk et, sur la poitrine, ses cartouchières; il portait ses larges pantalons bleus à la cosaque. Son front jusqu'aux sourcils disparaissait sous son bonnet circassien terminé par une flamme rouge. Dans une main il tenait sa nagaïka et dans l'autre une blague à tabac, — dernier souvenir de Macha. Auprès de lui, sur une table, un cruchon vide; au-dessus de l'oreiller, deux aquarelles piquées des vers : l'une vaguement représentait un homme gros, une guitare à la main, probablement Nedopiouskine, et l'autre un cavalier au galop. Le cheval rappelait ces êtres fantastiques que les enfants charbonnent sur les murs; mais à

sa robe gris pommelé, aux cartouchières qui s'étalaient sur la poitrine du cavalier, on devinait, à n'en pas douter, Panteleï Ereméïtch et Malek-Adel.

Le stanovoï était très embarrassé. Il régnait dans la chambre un silence funèbre.

« Il est déjà mort », pensa-t-il...

Puis, haussant la voix, il appela :

— Panteleï Ereméïtch !

Alors une chose extraordinaire se passa. Lentement Tchertopkhanov ouvrit les yeux, roula de gauche à droite, puis de droite à gauche, ses prunelles ternies; enfin son regard s'arrêta sur le visiteur. Une lueur brilla dans ses yeux mornes; ses lèvres bleuies se décolorèrent, et une voix rauque, une voix vraiment sépulcrable prononça :

— Le gentilhomme de vieille souche Panteleï Ereméïtch Tchertopkhanov se meurt. Qui se croit le droit de l'empêcher de mourir? Il ne doit et ne demande rien à personne... Hommes, laissez-le! Allez!

La main qui tenait la nagaïka fit effort pour se lever, mais vainement... Les lèvres se recollèrent, les yeux se refermèrent et Tchertopkhanov resta gisant raide comme une planche.

— Quand il sera mort, dit à voix basse le stanovoï à Perfichka en s'en allant, informe-moi... Quant au pope, tu peux aller le chercher tout de suite, car il faut en tout cas lui donner l'extrême-onction, pour que les choses se passent dans l'ordre.

Perfichka alla le jour même chercher le pope, et

avertit le stanovoï le lendemain que Panteleï Ereméïtch était mort dans la nuit.

Deux hommes suivirent le cercueil de Tchertopkhanov : Perfichka et Mochel Leïba. Le juif avait appris, on ne sait comment, la mort de son bienfaiteur, et il était venu en grande hâte lui rendre les derniers honneurs.

IX

Les Reliques vivantes

Cher pays de la patience,
Tu es le pays du peuple russe.
Ph. TIOUTCHEV.

« Pêcheur sec et chasseur mouillé font triste mine », dit un proverbe français. Je n'ai jamais été passionné pour la pêche, je ne puis donc imaginer les sensations d'un pêcheur par une journée ensoleillée, ni juger combien, un jour de pluie, une prise fructueuse dédommage d'être trempé jusqu'aux os. Mais pour un chasseur, la pluie est un véritable désastre. Nous nous en aperçûmes un jour, Ermolaï et moi, un jour que nous chassions le coq de bruyère, dans le district de Belev. La pluie tombait sans relâche depuis l'aube. Que n'avons-nous pas essayé pour n'en pas souffrir! Nous nous étions

couverts la tête de nos imperméables et nous nous mettions sous les arbres afin de nous abriter un peu... Seulement, nos imperméables étriqués entravaient notre tir et se laissaient traverser par l'eau, sans pudeur; sous les arbres, au premier moment il est vrai que nous ne recevions presque pas de pluie, mais au bout d'un instant, toute l'eau dont les feuilles étaient emplies se versait, et chaque branche, transformée en gouttière, nous envoyait une douche froide, qui se glissait dans nos cols et nous ruisselait le long de l'épine dorsale... C'était la fin des fins! comme disait Ermolaï.

— Non, Piotre Petrovitch, s'écria-t-il enfin, ça ne peut plus aller; il n'y a pas moyen aujourd'hui, les chiens n'ont plus de nez, nos fusils ratent! pouah! quelle affaire!

— Que faire? demandai-je.

— Allons à Alexéïevka. C'est un petit village — le savez-vous? — qui appartient à votre mère. Il n'est qu'à huit verstes d'ici. Nous y coucherons, et demain...

— Nous reviendrons?

— Non, pas ici. Il y a bien meilleur terrain de chasse derrière Alexeïevka, pour le coq de bruyère.

Je ne m'avisai point de demander à mon fidèle compagnon pourquoi il ne m'avait pas conduit d'abord à Alexeïevka, et, le soir même, nous étions dans la ferme dont je n'avais pas véritablement soupçonné l'existence, quoiqu'elle fût la propriété de ma mère. Il y avait auprès de la ferme une petite maison très vieille, inhabitée et, par conséquent, propre, où je passai une assez bonne nuit.

Je m'éveillai le lendemain de fort bonne heure; le

soleil se levait; le ciel était sans nuages; et tout ensemble resplendissaient les rayons du matin naissant et l'éclat des pluies de la veille. J'entrai un moment, pendant qu'on attelait, dans le petit jardin, jadis fruitier, maintenant embroussaillé, où la maisonnette semblait surgir d'un fourré odorant et frais. Ah! qu'il était bon de flâner à l'air libre, dans l'espace limpide où les alouettes s'élevaient d'un vol frémissant, en laissant tomber, comme des gouttes d'argent, les notes de leur voix sonores! Il semblait qu'elles eussent emporté sur leurs ailes des perles de rosée, que leurs chants fussent de même mouillés de rosées. J'ôtai mon chapeau et, joyeux, j'aspirai l'air à pleins poumons. Sur le bord d'un fossé peu profond, le long d'une haie, on apercevait une ruche; un sentier y conduisait, entre deux épaisses murailles d'orties et de bruyères, semées çà et là de chanvre, venu Dieu sait d'où, qui levait ses quenouilles pointues, d'un vert sombre.

Je m'engageai dans le sentier et j'arrivai au rucher. Tout auprès s'élevait un de ces petits hangars de branches tressées, que l'on nomme *amschanik*, où l'on abrite les ruches du froid d'hiver. A travers la porte entr'ouverte j'aperçus un réduit plein d'ombre et de paix; l'air y était sec et il s'exhalait des senteurs de menthe et de mélisse. Dans un coin était étendue sur un lit de planches une sorte de petite forme enveloppée d'une couverture... J'allais me retirer...

— Bârine! bârine! Piotre Petrovitch! fit une voix faible, traînante, enrouée; on eût dit le bruissement des joncs sur un étang.

Je m'arrêtai.

— Piotre Petrovitch! je vous prie, approchez! reprit la voix qui venait des planches.

J'approchai et je restai stupéfait. C'était un être vivant qui était étendu devant moi, un être humain, mais quel être!

Son visage tout desséché avait un ton de bronze comme les vieilles icones russes; le nez était mince comme une lame de couteau, les lèvres ne s'apercevaient presque pas; la blancheur des yeux et des dents tranchait seule sur ce visage sombre; des cheveux jaunes pendaient sur le front en mèches rares, échappées d'un foulard. Sous le menton, émergeant de la couverture, deux mains minuscules, de bronze comme la figure, remuaient, tels des bâtonnets, des doigts maigres.

Je regardai avec plus d'attention : ce visage n'était point laid, il était même beau, mais terrible... d'autant plus terrible que ce masque métallique s'efforçait... s'efforçait, sans y arriver, de se contracter en sourires.

— Vous ne me reconnaissez pas, bârine? murmura encore la voix qui paraissait exhalée comme une vapeur d'entre ses lèvres presque immobiles. D'ailleurs, comment pourriez-vous me reconnaître! Loukeria... vous rappelez-vous? C'est moi qui menais la ronde à Spasskoïé, chez votre maman, vous rappelez-vous? C'est moi aussi qui entonnais les chansons.

— Loukeria! m'écriai-je. C'est toi? Est-il possible!

— Oui, bârine, moi-même, Loukeria.

J'étais stupéfait et ne savais que dire; je regardai cette figure sombre et sèche comme celle d'une morte,

tandis qu'elle fixait ses grands yeux clairs sur moi. Cela se pouvait-il? Cette momie pouvait-elle être Loukeria, la plus jolie de nos dvorovis, cette grande fille robuste, blanche, rose, rieuse, qui chantait, qui dansait tant! Loukeria, la maligne Loukeria, à qui tous nos jeunes gars faisaient la cour, et pour qui, moi-même, à seize ans, en secret, j'avais soupiré!

— Voyons, Loukeria, fis-je enfin, que t'est-il donc arrivé?

— Le malheur est tombé sur moi! Mais ne vous dégoûtez pas de mon infortune. Asseyez-vous sur cette petite cuve, tout près, sans quoi vous ne pourriez pas m'entendre. Voyez comme ma voix s'entend à présent... Je suis si heureuse de vous voir! Mais comment êtes-vous à Alexeïevka?...

Elle parlait d'une voix lente, très faible, mais sans s'arrêter.

— C'est Ermolaï, le chasseur, qui m'a amené ici. Mais raconte-moi donc...

— Vous conter mes peines? Ce sera pous vous obéir, bârine. Il y a longtemps déjà que c'est arrivé, six ou sept ans; je venais 'être fiancée à Vassili Poliakov, — vous vous le rappelez? un beau gars, avec des cheveux qui frisaient; celui qui servait de buffetier chez votre maman. Mais vous aviez déjà quitté le village alors, vous étiez allé aux écoles à Moscou. Moi et Vassili, nous nous aimions bien : je n'avais que lui dans la tête; et c'était au printemps. Une nuit... le matin allait venir et je n'avais pas pu fermer l'œil : le rossignol chantait dans le jardin une chanson si douce que c'était plaisir de l'entendre! Je n'ai

pas pu y tenir, je me suis levée et je suis sortie sur le perron pour l'écouter. Il faisait des roulades, des roulades!... Et voilà qu'il me semble tout à coup que quelqu'un m'appelle, quelqu'un qui a la voix de Vassia, et me dit comme ça, tout doucement : « Loucha! » Je tourne la tête, mais, comme j'étais encore ensommeillée, je suis tombée du perron, paf! par terre. Je ne croyais pas m'être fait beaucoup de mal, je m'étais relevée tout de suite et j'étais remontée dans ma chambre, mais on aurait dit que j'avais quelque chose de cassé là-dedans, — dans le ventre... Laissez-moi reprendre haleine... un petit moment, bârine.

Loukeria se tut, je la regardais avec surprise. Ce qui m'étonnait le plus, c'était de la voir presque gaie pendant son récit, — elle ne se plaignait pas du tout; elle ne poussait ni des soupirs, ni des oh! Elle ne cherchait pas à inspirer de la pitié.

— Depuis ma chute, reprit-elle, je me suis mise à sécher, à maigrir, je suis devenue toute noire; j'avais de la peine à marcher et il ne fallait plus songer à me servir de mes jambes : je ne pouvais plus rester ni debout, ni assise. J'étais forcée de rester couchée toujours; je n'avais plus ni faim, ni soif, et ça empirait... Votre maman fut assez bonne pour me faire voir au médecin et m'envoya après à l'hospice; pourtant cela ne me remit guère. Les médecins n'ont pas seulement pu dire le nom de ma maladie. Et qu'est-ce qu'ils ne m'ont pas fait : on m'a brûlé le dos avec du fer rouge, on m'a mis dans de la glace pilée; mais tout cela n'a servi à rien. Enfin, je suis devenue toute en os... Alors les maîtres ont dit que ce n'était plus la

peine de me faire soigner davantage, et comme on ne pouvait guère garder une infirme à la maison, on m'a envoyée ici où j'ai des parents, et j'y vis comme vous voyez.

Loukeria se tut de nouveau et de nouveau essaya de sourire.

— Mais c'est une situation affreuse! m'écriai-je, et, sans savoir qu'ajouter : Et Vassili Poliakov? demandai-je sottement.

Loukeria détourna un peu les yeux.

— Poliakov? Il a eu du chagrin quelque temps et ensuite il s'est marié avec une autre, une jeune fille de Glinnoïé, vous savez, Glinnoïé? Tout près de chez nous. Elle s'appelle Agrafena. Il m'aimait beaucoup, mais il était jeune homme, voyez-vous, et il ne pouvait pas rester garçon. Et quelle femme aurais-je été pour lui, s'il m'avait épousée? Il a trouvé une femme bonne, excellente, ils ont de jeunes enfants. Il est intendant chez quelqu'un d'ici : votre maman lui a donné un passeport, et il est très heureux, grâce à Dieu.

— Et toi, tu restes toujours couchée, toujours? fis-je encore.

— Toujours, bârine; c'est la septième année qui passe. L'été, je suis couchée ici, dans le cabinet; quand l'hiver commence, on me porte dans le vestibule des bains, et je reste là, couchée.

— Mais qui est-ce qui te soigne? Qui est-ce qui s'occupe de toi?

— Il y a de braves gens ici, on ne m'abandonne pas. Du reste, je n'ai pas besoin de beaucoup de soins.

Pour le manger, il faut dire que je ne mange presque rien; et pour de l'eau... j'en ai là dans la cruche, de toute fraîche, toujours, de belle eau de source. Je puis atteindre la cruche toute seule : je puis encore remuer un bras. Et puis il y a une petite fille orpheline, qui vient me voir de temps en temps, qu'elle en soit remerciée! Elle était là tout à l'heure... Vous ne l'avez pas rencontrée? Une fillette jolie et blanche! Elle m'apporte des fleurs, — j'aime tant les fleurs! Il n'y a point de fleurs de jardin ici, — il y en a eu autrefois, mais il n'y en a plus. D'ailleurs, celles des champs sont tout aussi jolies; elles ont une odeur meilleure que les fleurs de jardins. Le muguet, par exemple, il n'y en a pas de parfum meilleur!

— Tu ne t'ennuies pas et tu n'as pas peur, ma pauvre Loukeria?

— Que voulez-vous que je fasse? Je ne veux pas vous mentir : c'était bien triste dans les commencements; je m'y suis faite après, j'ai pris de la patience; ça ne fait rien, il y en a de plus malheureux que moi.

— Comment cela?

— Il y en a qui n'ont pas d'asile, il y en a d'aveugles, de sourds; tandis que moi, grâce à Dieu, j'y vois très bien et j'entends tout, tout! Une taupe creuse sous terre, je l'entends. Je sens toutes les bonnes odeurs, même les plus légères. Quand les sarrasins sont en fleurs, ou tilleul du jardin, on n'a pas besoin de m'en prévenir, je le sens la première, pourvu qu'un peu de vent vienne de ce côté-là. Non, il ne faut pas être ingrat envers Dieu, il y en a de bien plus malheureux que moi. Et même quand il n'y aurait que cela : des gens qui se portent bien peuvent faci-

lement tomber dans le péché, tandis que le péché s'éloigne de moi de lui-même. Dernièrement, le Père Alexis, m'a donné la communion et il m'a dit : « Tu n'as pas besoin de confession, quel péché pourrais-tu commettre, dans l'état où tu es? » Et je lui ai répondu : « Mais, mon Père, et les péchés en esprit? — Allons! a-t-il dit en riant, ils ne sont pas bien gros, ceux-là! »

— Tout de même, je ne crois pas en avoir commis beaucoup de ceux-là, continua Loukeria : je me suis accoutumée à ne penser à rien, et plus encore, à ne me souvenir de rien... Ça fait passer le temps bien plus vite.

J'étais surpris, je l'avoue.

— Tu es toujours seule, Loukeria : comment peux-tu empêcher les idées de te venir à l'esprit? Ou dormirais-tu tout le temps?

— Oh! non, bârine! Je ne peux pas dormir quand je veux; quoique je n'aie pas de fortes douleurs, je souffre là dedans, et dans les os aussi, et je ne dors pas comme il faudrait. Non... Je reste couchée, étendue, et je ne pense à rien. Je me sens vivre, je respire, voilà tout. Je puis regarder, entendre. Les abeilles chantent dans la ruche, je vois quelquefois un pigeon qui vient se poser sur le toit et qui roucoule; il y a une poule qui entre avec ses poussins pour picorer des miettes; quelquefois un oiseau ou un papillon entre en voletant, et tout cela m'amuse. Il y a eu même, l'avant-dernière année, des hirondelles qui sont venues faire leur nid dans les coins et qui y ont élevé leurs petits. C'est cela qui était intéressant! La mère arrivait, se posait sur le nid, donnait la becquée à ses petits, et s'envolait dehors. Un instant après, c'était le tour

du père : et je regardais. Parfois l'hirondelle passait devant la porte ouverte sans y entrer, et les petits se mettaient à pépier en ouvrant leur petit bec... L'année d'après je les ai attendus, mais on m'a dit qu'un chasseur d'ici avait tiré dessus avec son fusil. Qu'est-ce que cela lui a rapporté? Ce n'est pas plus lourd qu'un hanneton, une hirondelle. Ah! comme vous êtes méchants, messieurs les chasseurs!

— Je n'ai jamais tiré sur les hirondelles, m'empressai-je de remarquer.

— Il est arrivé une fois une chose bien drôle! reprit Loukeria : un lièvre est venu se cacher ici, parole! Des chiens le poursuivaient, je crois; mais il a passé la porte, vite, comme une flèche, et s'est assis près de moi; il y est resté longtemps à se froncer le nez et à remuer ses moustaches comme un vrai officier, et pendant ce temps-là, il me regardait. Et, cela va sans dire, il comprenait que je n'étais pas dangereuse. A la fin, il s'est levé, il s'en est allé vers la porte en trottinant, il s'est arrêté un moment sur le seuil pour tourner la tête à droite et à gauche, et bonsoir! Était-il drôle!

Loukeria me regarda : « N'était-ce point risible? » semblait-elle dire.

Je ris pour lui faire plaisir. Elle mordit ses lèvres sèches.

— L'hiver, sans doute, je ne suis pas si bien, reprit-elle. Il fait noir : allumer une chandelle, ce serait dommage, et d'ailleurs pour quoi faire?... Je sais bien lire et écrire et ce n'est pas l'envie de lire qui m'a manqué; mais qu'est-ce que j'aurais lu? Il n'y a pas de livres ici. Et

s'il y en avait eu, comment pourrais-je tenir un livre? Le Père Alexis m'a bien une fois apporté un almanach, mais il a vu que je ne pouvais pas m'en servir et il l'a remporté. Cependant, bien qu'il fasse noir, cela ne m'empêche pas d'écouter : le grillon chante; quelquefois une souris se met à grignoter. C'est alors que j'aime bien ne penser à rien. Et puis je dis mes prières, continua-t-elle, après une courte pause. Malheureusement, je n'en sais pas beaucoup, de prières. Et puis, pourquoi ennuierais-je le bon Dieu? Qu'est-ce que je lui demanderais? Il sait mieux que moi ce qui m'est bon. S'il m'a envoyé ma croix, c'est qu'il m'aime! Voilà ce qu'on nous ordonne de croire. Je récite : Notre Père, qui êtes aux cieux, — Je vous salue, — l'Acathiste, la prière des affligés; et puis je reste couchée, sans penser à rien, et ça va (1) !

Il s'écoula deux minutes. Je restai immobile sur l'étroite cuve où j'étais assis. Cette créature, vivante encore, gisant là, devant moi, me communiquait la contagion de sa cruelle immobilité de pierre; j'étais pétrifié, moi aussi.

— Ecoute, Loukeria, lui dis-je enfin, veux-tu que je donne des ordres pour qu'on te transporte à l'hôpital, dans un bon hôpital de la ville? Qui sait? On pourra peut-être te guérir; dans tous les cas, tu ne seras plus seule...

Loukeria remua faiblement les sourcils...

— Oh! non, bârine, dit-elle d'un accent soucieux, ne me faites pas porter dans un hôpital, laissez-moi ici. Je souffrirais davantage là-bas. Comment me guérirait-on?

(1) Le fameux *nitchevo* russe.

Tenez, un docteur est venu ici, un jour, il a voulu me visiter. Je l'ai supplié de me laisser : « Au nom du Christ, ne me tourmentez pas! » Il n'a pas écouté et s'est mis à me pétrir les membres. Et il me disait : « Je le fais pour étudier, dans l'intérêt de la science, je suis un savant qui sers le gouvernement. Ne me résiste pas, on m'a donné la croix pour mes études, et c'est pour vous autres, sots, que je travaille. » Il m'a tournée et retournée; et celui-là m'a dit le nom de ma maladie, — un nom très difficile; — puis il s'en est allé, et j'ai eu mal dans mes pauvres os pendant toute une semaine. Vous dites que je suis seule, toujours. Non, pas toujours. On vient me voir. Je suis paisible, je ne gêne personne. Les jeunes filles viennent ici quelquefois; elles rient, elles bavardent; il y a des pèlerins qui entrent en passant, et qui me racontent des histoires de Jérusalem, de Kief, et des villes saintes. Je n'ai pas peur d'être seule, allez — j'aime mieux ça, même, ma parole! Bârine, laissez-moi ici; ne m'envoyez pas dans un hôpital... Vous êtes bon, ne me touchez pas, mon petit pigeon.

— Eh bien, Loukeria, comme tu voudras, c'était pour ton bien que je pensais...

— Je le sais, bârine, que c'était pour mon bien; mais qui est-ce qui peut faire du bien à son prochain, comment pénétrer dans l'âme d'un autre? On ne peut faire de bien qu'à soi-même... Tenez, croyez-vous cela, quand je suis couchée là, toute seule, il m'arrive de songer qu'il n'existe peut-être personne sur la terre, excepté moi, et que moi seule suis vivante! Alors il me semble qu'il s'étend sur moi quelque chose d'en haut et je songe à des choses extraordinaires.

— A quoi songes-tu donc, Loukeria?

— Cela, bârine, je ne puis dire, on ne peut expliquer ces choses-là. D'ailleurs, je ne me les rappelle plus, après. C'est comme un nuage qui passe et qui tombe en pluie; je sens que cela est bon et rafraîchissant, mais je ne comprends pas ce que c'est. Je me dis seulement : s'il y avait du monde auprès de moi, je n'aurais pas eu ce songe, et je n'aurais rien senti, rien, excepté ma misère.

Elle reprit péniblement haleine. Ses poumons n'étaient pas plus libres que le reste de son corps.

— Je le vois bien à votre air, bârine, continua-t-elle, je vous fais grand'pitié : mais ne me plaignez pas trop. Et tenez, par exemple, quelquefois encore à présent... vous vous rappelez combien j'étais gaie dans mon temps? Eh bien, je chante des chansons, encore à présent!

— Toi, des chansons?

— Oui, des chansons, d'anciennes chansons, des rondes de Noël, des cantiques, toutes sortes de chants enfin. J'en savais beaucoup et je les sais encore. Il n'y a que des airs de danse que je ne chante jamais. Ça ne m'irait pas dans mon état.

— Mais comment les chantes-tu?... En dedans?

— En dedans, et à haute voix aussi. Je ne peux pas chanter bien fort, vous pensez; mais on m'entend encore. Tenez, il y a, comme je vous ai dit, une petite fille qui vient me voir, une orpheline, intelligente donc. Je lui en ai déjà appris quatre, des chansons, et elle les sait par cœur... Vous ne me croyez peut-être pas? Attendez, je vais vous en chanter une...

Loukeria reprit haleine... La pensée que cette créature

à peine vivante allait se mettre à chanter m'effraya malgré moi, mais avant que j'eusse le temps de dire un mot, une note prolongée, presque imperceptible mais pure et juste, s'éleva... une autre suivit, puis une troisième... Loukeria chantait : « Dans les prairies. » Elle chantait sans que les lignes de son visage remuassent; ses yeux mêmes demeuraient immobiles... Mais qu'il y avait une expression émouvante dans cette misérable petite voix qui s'échappait à grand'peine, tremblante comme une légère spirale de fumée! Et comme on sentait que toute l'âme de la chanteuse y était contenue! Ce n'était plus l'effroi qui me possédait, c'était une pitié indicible.

— Ah! je ne peux plus, s'interrompit-elle tout à coup, je n'ai plus la force... Le plaisir de vous voir m'a ôté la force...

Elle ferma les yeux.

Je mis ma main sur sa petite main froide... Elle me regarda et ses paupières noires, bordées de cils d'or comme dans les statues antiques, se refermèrent. Un instant après, elles s'éclairèrent dans l'obscurité : une larme les mouilla.

Je continuais de ne pas bouger.

— Qu'est-ce que j'ai? fit tout à coup Loukeria avec une vigueur inattendue; et ouvrant tout grands les yeux, elle fit un effort pour chasser la larme en clignant des paupières. N'est-ce pas honteux? Qu'est-ce qui me prend? il y avait bien longtemps que cela ne m'était arrivé... depuis le jour où Poliakov — Vassia — est venu me voir, au printemps dernier. Tout alla bien tant qu'il resta

là près de moi à causer; mais, après son départ, je me suis mise à pleurer tout de suite, seule. Quelle idée, de pleurer comme ça! On voit bien que ça ne coûte rien, les larmes, à nous autres, femmes... Bârine, ajouta Loukeria, vous avez un mouchoir, n'est-ce pas? N'ayez point, je vous prie, de répugnance, essuyez-moi les yeux.

Je me hâtai de la satisfaire et je lui laissai le mouchoir. Elle ne voulut pas d'abord accepter : pourquoi lui faire un tel cadeau? — Le mouchoir était tout simple, mais propre et blanc. Puis elle le prit entre ses maigres doigts et ne desserra plus la main. Habitués à l'ombre où nous nous trouvions, mes yeux pouvaient maintenant découvrir tous les traits de son visage et même apercevoir une légère rougeur qui transparaissait sous le bronze de ses joues; et même je retrouvais dans ce visage — du moins il me le sembla — des vestiges de sa beauté d'autrefois.

— Bârine, reprit Loukeria, vous m'avez demandé si je dors? En réalité, je dors rarement; mais à chacun de mes sommeils, j'ai des rêves, de beaux rêves. Je ne me vois jamais malade dans mes rêves; je me vois toujours jeune et en santé... Ma seule peine, c'est quand à mon réveil, je veux m'étendre librement et que je me retrouve tout enchaînée! J'ai fait une fois un rêve bien extraordinaire. Voulez-vous que je vous le raconte? Eh bien, écoutez : — Il me semblait que j'étais dans les champs; autour de moi il y avait des blés dont les épis étaient mûrs, très hauts, et jaunes comme de l'or! Et j'étais suivie d'un petit chien roux, et méchant, très méchant; il voulait toujours me mordre, et je tenais à la main une faucille qui n'était pas une faucille ordinaire, mais qui

était la lune comme quand elle ressemble à une faucille, et, avec cette lune, je savais qu'il fallait couper tous les épis de blés sans en excepter un seul. Mais il faisait très chaud, et j'étais lasse, et la lumière de la lune m'aveuglait, et la paresse me venait. Partout, autour de moi, des bluets poussaient, et quels grands bluets! Toutes leurs têtes se tournaient vers moi. Et je me dis : « Je vais cueillir les bluets, — Vassia m'a promis de venir, — alors j'en ferai une couronne pour moi, d'abord; pour le blé, j'ai bien le temps de le couper. » Je commençai à cueillir les bluets; mais j'avais beau faire, ils s'enfuyaient d'entre mes mains. Je ne pouvais arriver à faire une couronne. Cependant, j'entendais quelqu'un qui criait, déjà tout près de moi : « Loucha! Loucha! » — Aïe! pensai-je, je n'ai pas de chance, je n'ai pas eu le temps de finir ma couronne! Tant pis! Je mis sur ma tête ,au lieu de bluets, cette faucille, cette lune-là en guise de kokochnik, et aussitôt, voilà que je deviens toute rayonnante et que j'éclaire la campagne tout autour de moi. Je regarde : quelqu'un accourait en marchant sur la tête des épis, mais ce n'était pas Vassia, c'était Jésus-Christ lui-même. Je ne peux pas vous dire comment j'ai reconnu Jésus-Christ, car dans les images ils n'est pas représenté comme je l'ai vu; pourtant c'était bien Lui : sans barbe, grand, jeune, habillé de blanc, avec une ceinture d'or! Et il me tendait la main. « N'aie pas peur, ma belle fiancée, viens avec moi dans mon royaume du Ciel; c'est toi qui mèneras les rondes et qui chanteras les chansons du Paradis. » Je courus à lui, je collai mes lèvres à sa main. Mon chien me saisit par

les pieds, — mais à ce moment nous nous élevâmes de terre. Lui en avant... Ses ailes étendues occupaient toute la largeur du Ciel comme de longues ailes de mouette, — et je le suivais! Et le petit chien fut bien obligé de me lâcher. Je compris alors seulement que ce chien, c'était mon infirmité, et que, dans le royaume du Ciel, il ne pouvait pas entrer.

Elle se tut un instant.

— J'ai eu encore un songe; et celui-là pourrait bien être une apparition, je ne sais pas. Il me semble que j'étais couchée comme à présent et que mes parents morts, mon père et ma mère s'approchaient de moi, s'inclinaient devant moi; mais ils ne disaient rien. Je leur demandai : « Père, mère, pourquoi me saluez-vous? » — Parce que, dirent-ils, éprouvée comme tu l'es ici-bas, tu ne rachètes pas seulement les péchés de ton âme, mais tu nous décharges aussi de tout notre fardeau, et cela nous sert grandement dans l'autre monde. Tous tes péchés sont déjà remis et tu es en train de racheter les nôtres. » Et ayant parlé comme cela, mes parents me saluèrent de nouveau, et disparurent : je ne vis plus devant moi que le mur. Après cela, je ne fus pas certaine de ce qui m'était arrivé. J'en fis le récit au prêtre, en confession, mais il ne pense pas que ç'ait été une apparition, parce que les apparitions ne viennent d'ordinaire qu'aux serviteurs de l'Eglise.

« Voici un songe encore que j'ai eu, continua Loukeria. Je me suis vue assise, comme qui dirait sur un grand chemin, à l'ombre d'un cytise, j'avais un léger bâton à la main, une besace aux reins et un mouchoir sur la

tête, absolument comme une pèlerine. J'étais en voyage pour aller loin, bien loin, en pèlerinage quelque part. Et beaucoup de pèlerins passaient près de moi; ils marchaient lentement, comme à regret, et allaient tous du même côté. Ils paraissaient tristes et se ressemblaient tous. Et au milieu d'eux, je voyais aller et venir une femme si grande, qu'elle les dépassait de toute la tête; son vêtement n'était pas celui d'une Russe, sa figure amaigrie et austère ne semblait pas non plus être celle d'une Russe. Tous s'écartaient d'elle; tout à coup, elle se retourne et vient droit sur moi. Elle s'arrête, et me considère; ses yeux étaient jaunes, grands et très clairs, comme ceux d'un faucon. Et je lui demandai : « Qui es-tu? » Elle me répondit : « Je suis ta mort! » Cela aurait dû m'épouvanter, et, au contraire, je me sentis toute joyeuse, et je fis le signe de la croix. Et cette femme, qui était ma mort, me dit : « Je te plains bien, ma pauvre Loukeria, mais je ne puis t'emmener. Adieu. » Ah! que j'eus de chagrin alors! « Prends-moi, lui dis-je, prends-moi, matouchka, ma petite colombe! Prends-moi. » Et ma mort tourna encore la tête vers moi et m'expliqua plusieurs choses... Je compris qu'elle m'annonçait mon heure, mais d'une façon obscure et qu'on ne pouvait pas bien comprendre... « Après le jeûne de la Saint-Pierre, » dit-elle. Alors je m'éveillai. Voilà les rêves étonnants qui me viennent.

Loukeria leva les yeux et demeura pensive.

— Seulement, voilà mon infortune : quelquefois je reste une semaine entière sans fermer l'œil. Une dame qui voyageait a passé par ici l'année dernière; elle est

venue me voir, et m'a fait cadeau d'une petite fiole de remède pour faire dormir. Elle m'a dit d'en prendre chaque fois dix gouttes. Cela m'a fait beaucoup de bien et j'ai dormi; mais la fiole est vide depuis longtemps. Ne pourriez-vous pas me dire quel remède c'était, et comment je pourrais en ravoir?

C'était évidemment de l'opium que la dame avait laissé à Loukeria. Je promis à la pauvre malade de lui procurer une autre fiole, mais là encore je ne pus m'empêcher de lui témoigner mon admiration pour sa patience.

— Ah! Bârine, répondit-elle, que dites-vous donc! Où voyez-vous de la patience? Siméon Stylite en avait, lui, une grande patience, pour être resté trente ans sur une colonne! Et cet autre saint qui s'est fait enterrer jusqu'au cou, et auquel les foumis mangeaient la figure... Et, tenez, voilà encore une chose que m'a racontée une personne qui lit dans les livres : Il y avait un certain pays, et dans ce pays les Agaréens faisaient la guerre, ils persécutaient les habitants et les tuaient; malgré tous leurs efforts, ces habitants ne pouvaient se délivrer. Alors parmi eux se trouva une sainte fille vierge; elle prit une grande épée, couvrit sa poitrine d'une cuirasse pesant deux pouds, courut contre les Agaréens et les força de s'enfuir de l'autre côté de la mer. Et quand ils furent tous chassés, elle leur dit : « A présent, brûlez-moi, parce que j'ai promis que, pour mon pays, je périrais par le feu. » Et les Agaréens la prirent et la brûlèrent, et le peuple a été délivré pour toujours depuis lors! Voilà un exploit! Tandis que moi!...

Je fus très étonné de retrouver là, ainsi transformée,

la légende de Jeanne d'Arc. Un peu après, je demandai à Loukeria quel âge elle avait.

— J'ai vingt-huit ans, ou vingt-neuf ans... Pas encore trente, mais qu'importe le nombre de mes années!... Mais laissez-moi vous rapporter encore ceci...

Elle fut prise tout à coup d'un accès de toux rauque et poussa un « Ah! »

— Tu parles beaucoup, lui dis-je, tu vas te faire du mal.

— Oui, bârine, laissa-t-elle entendre avec un souffle de voix. Nous avons fini de causer. Bientôt vous allez partir, et je me tairai tant que je voudrai. Du moins j'ai un peu soulagé mon âme...

Je lui dis adieu, je lui promis de nouveau de lui envoyer le remède et je la priai de penser sérieusement à me demander les choses dont elle pourrait avoir besoin.

— Je n'ai besoin de rien, Dieu merci, je n'ai rien à désirer, ajouta-t-elle en paraissant faire un effort, mais d'un ton attendri. Que le Seigneur accorde la santé à tous. Et vous, bârine, vous devriez prier votre maman de diminuer un petit peu le fermage des paysans de ce village. Ils n'ont pas assez de terres, ils ont trop peu de bois. Ils prieront Dieu pour vous... Pour moi, je n'ai besoin de rien, je suis satisfaite de tout.

J'engageai ma parole que j'accomplirais son désir, et comme j'allais sortir, elle me rappela.

— Vous rappelez-vous, bârine, dit-elle, et quelque chose passa furtivement dans ses yeux et sur sa bouche, — vous rappelez-vous quelle belle tresse de cheveux j'avais? Vous souvenez-vous, elle me venait aux genoux!

J'ai longtemps hésité... De si beaux cheveux! Mais, dans mon état, comment les soigner; j'ai fini par les faire couper, oui... Eh bien, bârine, adieu, je ne peux plus parler...

Le jour même, avant mon départ pour la chasse, je m'entretins de Loukeria avec le dizainier du hameau. Il m'apprit que dans le village on nommait Loukeria : « les reliques vivantes », qu'elle n'était un sujet d'embarras pour personne et qu'on ne l'avait jamais entendue se plaindre. « Jamais elle ne demande rien et elle est reconnaissante des moindres choses; c'est une douce fille, tout à fait douce, il faut le dire... frappée par Dieu, conclut le dizainier, pour ses péchés sans doute; mais nous n'avons pas à nous mêler de cela. Quant à prétendre la juger, cela non, nous ne la jugeons pas : c'est son affaire. »

J'appris, quelques semaines après, que Loukeria était morte. La mort était revenue la prendre... après le jeûne de la Saint-Pierre. On m'a raconté qu'elle n'avait cessé, le jour de sa mort, d'entendre sonner des cloches, bien qu'Alexéïevka soit situé à cinq verstes de l'église, et que ce jour-là ne fût pas un dimanche. Loukeria disait d'ailleurs que le son des cloches venait non pas de l'église, mais « d'en haut ». Il est probable qu'elle n'avait pas osé dire : « du ciel. »

X

Ça fait du bruit

— Il faut que vous sachiez, — dit Ermolaï en entrant dans l'izba où je m'étais étendu après dîner sur un lit de camp, pour me reposer d'une chasse heureuse mais fatigante au coq de bruyère dans l'étouffante chaleur de juillet; — il faut que vous sachiez que nous n'avons plus de plomb.

Je sautai de mon lit.

— Comment! plus de plomb? N'en avions-nous pas emporté un grand sac de près de trente livres?

— Oui, un grand sac, du plomb pour quinze jours. Mais, que sait-on, un trou s'est fait au fond, ou je ne sais quoi... enfin, il n'y en a pas pour dix coups.

— Que faire? Nous n'avons pas encore touché aux meilleurs endroits. On nous a promis pour demain six nouvelles couvées.

— Voulez-vous que j'aille à Toula? Ce n'est pas loin, quarante-cinq verstes, j'irai comme l'éclair. Et, si vous voulez, je vous apporterai tout un poud de plomb.

— Quand partirais-tu?

— Tout de suite. Pourquoi attendre? Seulement, il faut louer des chevaux.

— Et les nôtres?

— On ne peut plus s'en servir. La korennaïa boite.

— Depuis quand?

— Depuis tantôt : c'est de la forge que le yamtschik l'a ramenée boiteuse; le maréchal doit être un âne. Et maintenant la korennaïa tient son pied en l'air comme un chien à l'arrêt.

— L'a-t-on déferrée?

— Non, mais il faudra le faire, le clou a pénétré dans la chair.

Je fis venir le cocher : Ermolaï avait dit vrai. On déferra le cheval et on lui mit le pied dans la terre glaise humide.

— Faut-il louer des chevaux pour Toula? demanda Ermolaï.

— Mais trouvera-t-on des chevaux dans ce trou? m'écriai-je avec dépit.

C'était un village des plus misérables. Les habitants semblaient des fantômes. Nous avions eu de la peine à découvrir une izba non pas propre, mais suffisamment spacieuse.

— En effet, répondit Ermolaï toujours paisible. On n'est pas riche ici. Et c'est pourtant ici que vivait un moujik, très riche, propriétaire de neuf chevaux. Il est

mort maintenant et le fils aîné lui a succédé. D'ailleurs, il est idiot, mais il n'a pas encore eu le temps de perdre tout son héritage. Voulez-vous que je vous l'amène? Ses frères sont de fameux lurons et c'est pourtant lui qui les mène.

— Pourquoi donc?

— Il est l'aîné! Si tu es le plus jeune, obéis!

Ermolaï ajouta une expression très énergique mais qui ne peut s'écrire.

— Je vais vous l'amener. C'est un innocent, on en fait ce qu'on veut.

Pendant qu'Ermolaï allait chercher l'innocent, je me demandais si je ne ferais pas mieux de me rendre moi-même à Toula. Je n'avais en Ermolaï qu'une confiance médiocre.

Une fois, je l'avais envoyé à la ville faire des emplettes et il m'avait juré de revenir le soir; il revint huit jours après, à pied. (Il était parti en drojki, mais l'avait bu avec tout mon argent au cabaret.)

D'ailleurs, je connaissais à Toula un maquignon et je pensais lui acheter une korennaïa.

« C'est décidé, pensai-je, je dormirai en route : le tarentass est assez doux. »

— Je l'amène, s'écria un quart d'heure après Ermolaï entrant bruyamment dans l'izba. Il était suivi d'un grand moujik vêtu d'une chemise blanche, d'un large pantalon en toile bleue et chaussé de laptis. Sa barbe rousse et pointue, son nez long et enflé, sa bouche per-

pétuellement bâillante lui donnaient en effet l'air d'un idiot.

— Il a des chevaux, dit Ermolaï, et il consent.

— C'est-à-dire... moi... dit le moujik d'une voix enrouée en rejetant ses cheveux en arrière et en froissant entre ses doigts un bonnet qu'il serrait contre sa poitrine, moi... c'est-à-dire...

— Quel est ton nom? lui demandai-je.

Le moujik baissa les yeux et prit un air réfléchi.

— Mon nom?

— Oui, quel est ton nom?

— Mais mon nom... Filofeï.

— Eh bien, frère Filofeï, puisque tu as des chevaux, amène-moi une troïka. Nous l'attellerons à mon tarentass qui est léger, et tu nous conduiras à Toula. Il fait frais, clair de lune... Comment est la route?

— La route, la route... rien, en tout vingt verstes jusqu'au grand chemin, un seul petit endroit n'est pas commode... Pour le reste rien.

— Qu'est-ce que cet endroit pas commode?

— Mais il y a une rivière à traverser à gué.

— Mais, interrompit Ermolaï, est-ce que vous allez vous-même à Toula, bârine?

— Oui, moi-même.

— Hé, fit-il.

Il cracha par terre et sortit. Le voyage à Toula ava évidemment cessé de l'intéresser.

— Tu connais bien la route? demandai-je à Filofeï.

— Comment ne pas connaître la route? Seulement, moi... c'est-à-dire, comme vous voudrez... Mais je ne

puis pas, car comment, comme cela tout à coup?...

Il apparut que Ermolaï s'était borné à lui crier : « Sois tranquille, on te paiera, imbécile! » Mais Filofeï, tout imbécile qu'il fût, ne pouvait se contenter d'une telle parole. Il me demanda cinquante roubles, prix exorbitant; je lui en offris dix, prix bas, et nous marchandâmes; Filofeï s'entêtait, puis fléchissait, mais ce ne fut pas facile. Ermolaï, qui venait de rentrer, m'affirma que cet imbécile (« le mot lui plaît, voyez-vous! » dit tout bas Filofeï) ne connaissait pas le prix de l'argent. Il me raconta à cette occasion qu'une auberge construite il y a vingt ans pas sa mère, dans un carrefour très fréquenté, était tombée en ruines parce que le vieux dvorovi, qu'on avait placé là comme aubergiste, ignorait la valeur des monnaies et les évaluait d'après le nombre, donnant par exemple une pièce en argent pour six pièces en cuivre, injuriant d'ailleurs les clients par-dessus le marché.

— Va, tu n'es qu'un simple Filofeï! (1) conclut Ermolaï qui, fâché, sortit en frappant la porte.

Filofeï ne répondit rien, convenant sans doute lui-même que son nom était indécent et méritait le blâme, bien que le vrai coupable fût le pope, le jour du baptême.

Nous convînmes anfin de vingt roubles, Il alla chercher les chevaux, et, une heure après on en amena cinq pour que je fisse un choix. C'étaient d'assez bonnes bêtes, bien que leurs crinière et leurs queues fussent terriblement emmêlées.

Filofeï était accompagné de deux de ses frères qui

(1) Ce nom est employé par les moujiks en synonyme d'imbécile.

ne lui ressemblaient guère. Petits de taille, les épaules carrées, le nez pointu, les yeux noirs, ils avaient l'air de fameux lurons; en effet, Ermolaï avait raison; ils étaient bien bavards, mais obéissaient à leur aîné.

Ils firent sortir le tarentass de l'avant-toit et, pendant une heure et demie, s'agitèrent autour avec les chevaux, tantôt laissant tomber le harnais de corde, tantôt le nouant trop fort. Ils auraient voulu atteler comme korennaïa le cheval gris qui, disaient-ils, descend bien les côtes. Mais Filofeï tenait pour la tête velue, et son avis l'emporta.

On bourra de foin mon tarentass, on y mit le collier de mon cheval boiteux pour essayer ce collier au cheval que j'achèterais à Toula...

Filofeï courut chercher une longue houppelande qui avait appartenu à son père, un bonnet pointu et de grandes bottes goudronnées, puis il s'installa solennellement sur le siège.

Je m'assis; il était dix heures et quart.

Ermolaï ne daigna pas même me souhaiter bon voyage et se mit à battre son chien Valetka. Filofeï agita les rênes, cria d'une voix de fausset : « Eh! vous! mes petits! » Les deux frères frappèrent sous le ventre les pristiajnaïas et le tarentass s'ébranla. La tête velue fit mine de retourner à l'écurie, mais ce fut l'affaire de quelques coups de fouet, et nous étions déjà hors du village, sur une route assez unie, bordée d'épais noisetiers.

La nuit était douce, tranquille, une bonne nuit pour voyager. Un vent intermittent caressait les branches et tombait aussitôt. De petits nuages argentés se tenaient

immobiles dans le ciel, et la lune au zénith éclairait vivement tous les environs. Je m'étendis sur le foin, et je m'endormais... quand je me ressouvins du « petit endroit qui n'est pas commode ».

— Eh! Filofeï, y a-t-il loin jusqu'au gué?

— Jusqu'au gué, il y a huit verstes.

« Huit verstes, pensai-je, une heure de chemin. J'ai le temps de dormir. »

— Tu connais la route, Filofeï, bien sûr? demandai-je encore.

— Comment ne la connaîtrais-je pas? ce n'est pas la première fois...

Il parla encore, mais je ne l'entendais plus, je dormais.

Je fus éveillé, non point, comme il arrive, par l'intention de m'éveiller, mais par un faible et irrégulier clapotement auprès de mon oreille. Je levai la tête...

Qu'est-ce? Je suis couché dans mon tarentass, et tout près, à la distance d'un demi-archine, s'étend une large nappe d'eau ridée et qui tremble aux rayons de la lune. Je regarde en avant : sur le siège, la tête penchée et le dos voûté, se tient Filofeï, immobile comme une idole et, plus loin, au-dessus de l'eau murmurante, la ligne courbe de la douga avec les têtes et les cous des chevaux. Et tout cela est silencieux comme dans un pays magique. Où sommes-nous? Je regarde en arrière... Mais nous sommes au milieu de la rivière, le rivage est à trente pas.

— Filofeï! criai-je.

— Quoi?

— Voyons, où sommes-nous?

— Dans la rivière.

— Je vois bien que nous sommes dans la rivière. Nous allons nous noyer. Est-ce ainsi que tu passes le gué! Mais tu dors, Filofeï, réponds donc?

— Je me suis trompé un brin, répondit-il enfin. J'ai péché, j'ai pris trop à gauche, maintenant il faut attendre.

— Comment, il faut attendre, attendre qui?

— Il faut que la tête velue s'oriente : où elle ira, nous irons.

Je me dressai sur mon tas de foin. La tête de la korennaïa était immobile au-dessus de l'eau. On voyait seulement à la clarté très nette de la lune se mouvoir lentement, tantôt en avant, tantôt en arrière, une oreille de la bête.

— Mais elle dort aussi, la korennaïa!

— Non, répondit Filofeï, elle flaire l'eau.

Silence. On n'entendait que le roulis doux de l'eau. Moi aussi je me tins immobile. Cette lune, cette nuit, cette rivière, et nous dedans!...

— Qu'est-ce que ces sifflements? demandais-je à Filofeï.

— Ce sont de jeunes canards dans les joncs... ou des serpents.

Tout à coup la tête de la korennaïa s'agita violemment, ses oreilles se dressèrent, elle souffla.

— Hue! hue! cria Filofeï à tue-tête, et, se dressant de toute sa hauteur, il fit des ronds avec la corde de son fouet. Aussitôt le tarentass fut comme lancé en avant à travers le flot. Il cahotait à droite et à gauche. Je crus

d'abord que nous descendions davantage, que nous allions au fond. Mais tout à coup, la nappe d'eau sembla baisser, et elle continua à fuir tandis que le tarentas montait toujours. Déjà on distinguait la queue des chevaux et les roues de la voiture.

Enfin, soulevant de grandes gerbes humides qui s'éparpillaient en diamants, ou plutôt en saphirs, à la clarté bleuâtre de la lune, nos chevaux nous portèrent d'un trait sur la rive sablonneuse et continuèrent à suivre la route haute, en la frappant du pas élégant et rythmé de leurs pieds luisants.

« Savoir, pensai-je, si Filofeï va me dire :

— Vous voyez bien que j'avais raison, ou quelque chose de semblable. » Mais il ne soufflait mot, je ne crus pas devoir non plus lui reprocher sa maladresse et, de nouveau blotti sous le foin, je repris mon somme.

Je ne pus me rendormir, non que je me fusse fatigué à la chasse ou que l'inquiétude me tînt encore les yeux ouverts, mais le paysage que nous traversions était si beau! Des plaines à perte de vue, coupées de petits lacs, de mares, de ruisseaux et de ces flaques rondes que laisse la glace fondue avec des aulnes et des saules sur leurs bords. C'est le site préféré des vrais Russes qui y retrouvent les steppes fabuleuses où les preux de nos anciennes légendes allaient chasser les cygnes blancs et les oies grises.

Le chemin, bien foulé, se déroulait devant nous en ruban jaunâtre. Les chevaux couraient allègrement et moi je ne pouvais fermer les yeux; je regardais... Tout

cela glissait mollement, harmonieusement sous la lune amie. Filofeï lui-même était ému.

— Ces prairies, dit-il en se retournant vers moi, portent chez nous le nom de Sviatogoriesky. Plus loin ce sont les prairies de Vélikokniajesky. Il n'y en a point de pareilles dans toute la Russie. Elles sont si belles!

A ce moment la korennaïa s'ébroua et se secoua.

— Que Dieu t'assiste, dit aussitôt Filofeï, d'une voix grave et profonde. Elles sont si belles! répéta-t-il, et il toussota longuement. La fenaison va bientôt commencer. Ce qu'on y fera de foins! Et que de poissons dans tous ces lacs! Des brèmes si grosses! Ici, il ne faut pas mourir.

Il leva la main.

— Voilà, regardez donc au-dessus de l'eau. Est-ce que le héron pêcherait la nuit? Ah! c'est une branche, ce n'est pas un héron, je me suis trompé, la lune trompe toujours.

Longtemps, longtemps nous roulâmes. Enfin, les prairies cessèrent, de petits bois apparurent, puis des champs cultivés, puis quelques points de feu nous indiquèrent un petit village. Il n'y avait plus que cinq minutes jusqu'à la grande route; je m'endormis.

La voix de Filofeï m'éveilla.

— Bârine, eh! bârine!

Je me soulevai. Le tarentas était immobile au milieu de la route, dans une plaine absolument plate. Tourné vers moi et les yeux tout grands ouverts (je ne croyais pas qu'il les eût si grands), Filofeï murmurait d'une voix significative et mystérieuse :

— Ça fait du bruit, ça fait du bruit!

— Que dis-tu?

— Je dis que ça fait du bruit; penchez-vous... entendez-vous?

Je sortis ma tête du tarentass et, retenant ma respiration, j'entendis en effet, bien loin derrière nous, un bruit de roues.

— Mais oui, répondis-je, c'est une voiture.

— Ah! entendez-vous? et voilà... on siffle... entendez-vous? Otez votre bonnet, vous entendrez mieux.

Je n'ôtai pas mon bonnet, mais je prêtai l'oreille.

— Eh bien, oui! on siffle; qu'est-ce que ça fait?

Filofeï se retourna du côté des chevaux.

— C'est une téléga non chargée, dit-il en tirant les guides. Les roues sont ferrées : ce sont de mauvaises gens, bârine. On fait des mauvais coups dans les environs de Toula, beaucoup.

— Quelle sottise! Pourquoi veux-tu croire que ce sont des mauvaises gens?

— Je vous le dis sûrement; des grelots, une téléga vide, qu'est-ce que ça pourrait être?

— Y a-t-il loin d'ici à Toula?

— Il y en aura cinq verstes, mais pas une habitation.

— Allons plus vite, alors; il n'y a pas de temps à perdre.

Filofeï fit claquer son fouet et le tarentas se remit à rouler.

Sans m'arrêter beaucoup au soupçon de Filofeï, je ne pus cependant me rendormir. « Si pourtant c'était vrai? »

La sensation était désagréable. Je m'assis et me mis à regarder à droite et à gauche.

Pendant mon sommeil, un léger brouillard s'était formé, non pas sur la terre, mais très haut dans le ciel, et la lune y pendait, faisant une tache blanche dans la fumée. On voyait un peu plus clair en bas, mais tout semblait terne et blafard; c'était un endroit triste et plat. Des champs et encore des champs, des ravins, des broussailles, et encore des champs presque tous en jachère, à peine parsemés de quelques mauvaises herbes. Tout était vide, mort, pas même une caille qui sifflât.

Nous allâmes ainsi une demi-heure durant, Filofeï ne cessant de faire claquer son fouet et sa langue.

Nous ne parlions pas. Au sommet d'une petite colline, Filofeï arrêta ses chevaux, et fit aussitôt :

— Ça fait du bruit, bârine... ça fait du bruit.

Je me penchai hors du tarentass, mais j'aurais pu rester sous la capote, tant m'arrivaient nettement quoique encore lointains le bruit des roues d'une téléga, les tintements de grelots, les sifflements et jusqu'au bruit des chevaux. Je crus même entendre des chants et des rires. Il est vrai que le vent portait de là-bas, mais à coup sûr les voyageurs inconnus avaient gagné une ou deux verstes sur nous.

Filofeï et moi nous échangeâmes un regard. Il enfonça son bonnet sur ses yeux et serrant les rênes fouetta les chevaux à tour de bras.

La troïka partit au galop, mais elle ne put soutenir longtemps cette allure et se remit au trot. Filofeï ne cessait de fouetter, il fallait fuir.

Je n'aurais pu dire pourquoi, n'ayant pas partagé les craintes de Filofeï, je me sentais tout à coup persuadé que c'étaient en effet de mauvaises gens qui nous suivaient.

Je n'entendais rien de nouveau. C'étaient toujours les mêmes bruits d'une téléga vide, les mêmes sifflements, mais je ne doutais plus, Filofeï ne pouvait se tromper.

Une vingtaine de minutes se passèrent encore et au tapage de notre tarentass se mêlait déjà tout près un autre tapage.

— Arrête, Filofeï : il faut en finir. Filofeï fit entendre un « Prr » peureux et les chevaux, enchantés de prendre du repos, s'arrêtèrent aussitôt. Mais les grelots tintent, grondent, tout près. Des hommes crient, sifflent, chantent. La téléga fait un bruit de ferraille. Les chevaux soufflent et fouillent la terre...

Nous sommes atteints.

— Malheur! murmura Filofeï, et claquant des lèvres avec indécision, il tirait les guides quand, tout à coup, avec un fracas épouvantable une grande troïka passa près de nous comme un tourbillon et, lancée ventre à terre, s'arrêta brusquement devant notre voiture pour se mettre au pas.

— Voilà qui sent le brigand, balbutia Filofeï.

J'avoue que mon cœur se serra. Je regardai avec effort à travers cette demi-obscurité et, dans la lumière de la lune voilée par la vapeur, j'aperçus devant nous, dans la téléga, six hommes en chemises rouges, l'armiak rejeté sur l'épaule, les uns couchés, les autres assis. Deux étaient sans bonnet. Des jambes en grandes bottes pendaient hors

de la téléga; des mains s'élevaient et retombaient en désordre.

Evidemment ces gens étaient ivres... Les uns chantaient à tue-tête; un autre sifflait d'une façon aiguë; un autre jurait. Sur le siège se tenait, les rênes en mains, une espèce de géant vêtu d'une pelisse en peau de mouton.

Ils allaient au pas et ne semblaient pas faire attention à nous. Que faire? Nous les suivîmes également au pas malgré nous.

Nous avançâmes ainsi tout un quart de verste. Cette attente était intolérable... Se sauver, se défendre, impossible : ils étaient six et je n'avais pas même un bâton.

Retourner en arrière? ils nous auraient bientôt rattrapés.

Un vers de notre poète Joukovsky me revint en mémoire, là où il parle du meurtre du maréchal Kamensky :

La hache d'un vil brigand.

La hache ou bien la corde boueuse, et on te jette dans le fossé, et râle tout ton saoul comme un lièvre pris au lacet...

Hé! cela sent mauvais... Et ils continuent à marcher au pas, sans prendre garde à nous.

— Filofeï! lui dis-je à voix basse, essaie de prendre un peu à droite comme si tu voulais les dépasser.

Filofeï prit à droite, mais les autres prirent à droite également, impossible d'avancer. Filofeï prit à gauche : on lui barra encore le chemin et même on rit dans la téléga. Cela signifiait qu'on ne voulait pas nous laisser passer.

— Ce sont bien des brigands, me jeta Filofeï par-dessus l'épaule.

— Mais qu'attendent-ils donc?

— Là, devant nous, dans ce creux, près du pont, sur le ruisseau... Eh bien, ce sera là, ils font toujours leurs coups près des ponts. Notre affaire est claire, bârine, ajouta-t-il en soupirant, car leur principal souci c'est de ne pas laisser un coq pour chanter. Je regrette ma pauvre petite troïka, elle est flambée et mes frères n'en hériteront même pas.

Je me serais étonné que Filofeï pût penser à ses chevaux en un pareil moment si je n'avais dû songer à moi.

« Ils me tueront, mais pourquoi? Je leur donnerai tout ce que j'ai... »

Nous approchions. Le petit pont se dessinait de plus en plus nettement. Tout à coup, un cri perçant retentit et la téléga, s'élançant comme un oiseau, atteignit le pont et s'arrêta brusquement un peu hors du chemin.

Le cœur me faillit.

— Frère Filofeï, nous allons à la mort, lui dis-je; je suis la cause de ta perte, pardonne-moi.

— Mais quelle faute as-tu faite, bârine, est-ce qu'on peut éviter son sort?... Allons, mon bon cheval, dit Filofeï, à la korennaïa, va, frère, en avant : rends-moi le dernier service. Avec Dieu!

Il mit sa troïka au trot et nous nous rapprochâmes de la terrible téléga qui nous attendait.

Elle était immobile, et silencieuse : ainsi font le brochet, l'épervier qui voient venir leur proie...

Nous voilà sur la ligne de la téléga. Le géant en pelisse bondit de son siège et vint droit à nous. Il ne dit pas un mot à Filofeï, mais celui-ci tira sur les rênes et le tarentass s'arrêta. Le géant posa ses deux mains sur la portière et, penchant sa grosse tête chevelue en souriant, il prononça de la voix goguenarde et flûtée des ouvriers de fabrique en Russie, le petit discours suivant :

— Respectable bârine, nous venons de faire la fête, nous venons de marier un des nôtres et nous l'avons tant fêté, qu'il est resté couché par terre. Nous sommes de jeunes lurons, nous avons la tête chaude... Il ne nous reste pas de quoi prendre la goutte du matin pour nous dessoûler. N'auriez-vous pas la générosité grande... ne nous feriez-vous pas la grâce de nous passer quelque monnaie?... Rien qu'une chopine par gueule! Nous boirions à la santé de Votre Grâce; mais si vous ne voulez pas nous faire cette grâce, eh bien, alors, ma foi... ne vous fâchez pas si...

« Quoi donc, pensai-je, est-ce une moquerie? »

Le géant se tenait toujours contre le tarentass, la tête penchée. En ce moment, la lune, émergeant des brouillards, lui éclaira le visage. Tout souriait dans ce visage : les yeux, les lèvres; nulle menace, mais seulement je ne sais quelle étrange attente. Et puis ses dents si blanches, si longues...

— Avec plaisir, m'écriai-je, et je pris dans ma bourse deux roubles en argent. (On en voyait encore en Russie dans ce temps.) Prenez, est-ce assez?

— Merci bien, grogna le géant à la façon des troupiers, et ses gros doigts saisirent, non pas la bourse comme

je m'y attendais, mais les deux roubles offerts, — merci bien!

Il secoua sa crinière et courut à la téléga.

— Enfants! criait-il, monsieur le voyageur nous fait cadeau de deux roubles!

Ses camarades répondirent par un cri général. Le géant s'assit sur son siège.

— Au plaisir de vous revoir! fit-il.

Et ce fut tout. Les chevaux repartirent comme des flèches. La téléga se profila sur la ligne sombre qui séparait, au sommet de la route montante, le ciel de la terre, et disparut.

Plus de cris, plus de grelots, plus de bruit.

Un moment se passa avant que nous fussions revenus à nous, Filofeï et moi.

— Ah! l'étrange garçon, dit-il enfin, et, ôtant son bonnet, il fit de grands signes de croix. L'étrange garçon, répéta-t-il en tournant vers moi un visage rayonnant, c'est certainement un brave homme. Allons, allons, petit, dépêchons-nous, il ne nous arrivera rien, il n'arrivera rien à personne. C'est pourtant lui qui tenait les rênes et qui nous empêchait de passer!... L'étrange garçon! Hue! hue! avec Dieu!

Je ne disais rien, mais je jouissais d'un singulier bien-être.

« Il n'arrivera rien à personne, me répétais-je... Ça ne nous a pas coûté cher... »

Je fus même un peu honteux d'avoir pensé au vers de Joukovsky, et je m'étendis sur le foin.

— Filofeï!

— Quoi?

— Es-tu marié?

— Marié.

— As-tu des enfants?

— J'ai des enfants.

— Eh bien, tout à l'heure tu pensais à tes chevaux; et ta femme, et tes enfants?

— Pourquoi les aurais-je regrettés? Ils ne seraient pas tombés aux mains des bandits, eux; mais je ne les oubliais pas, je les tiens toujours dans mon esprit; c'est pour eux peut-être, reprit-il après un silence, que le Seigneur nous a fait grâce.

— Mais puisque ce n'étaient pas des brigands?

— Qu'en sais-tu? Es-tu jamais entré dans l'âme des autres? L'âme des autres, c'est la nuit. Tandis qu'avec Dieu... c'est toujours mieux, c'est toujours mieux... Hue hue! mes petits, avec Dieu!

Il était presque jour quand nous entrâmes à Toula. Je sommeillais...

— Bârine, me dit Filofeï, regardez, ils se sont arrêtés au cabaret, voilà leur téléga.

Je levai la tête. En effet, c'était leur téléga. Sur le seuil du cabaret, apparut soudain mon ami, le géant en pelisse.

— Bârine, criait-il en agitant son bonnet, nous achevons de boire votre argent. Et toi, brave yamtschik, ajouta-t-il en hochant la tête, tu as eu peur, hein!

— Cet homme est un gai garçon, dit Filofeï, quand nous fûmes à cent pas du cabaret.

A Toula j'achetai du plomb, du thé, du vin, et même un cheval. Nous nous remîmes en route vers midi.

En repassant à l'endroit où pour la première fois nous avions entendu le bruit de la téléga, Filofeï, qu'un coup de vin à Toula avait mis en bonne humeur — si bien qu'il m'avait même fait des contes de vieille femme — se mit à rire.

— Te souviens-tu, bârine? je te disais sans cesse : Ça fait du bruit! ça fait du bruit! ça fait du bruit!

Il remuait les bras, cela lui semblait très comique.

Le soir même nous étions revenus à son village.

Je contai l'aventure à Ermolaï. Comme il était à jeun, il ne s'y intéressa point et se contenta de faire un hum! approbatif ou réprobatif, il ne le savait même pas lui-même.

Mais deux jours après, avec une satisfaction évidente, il m'apprit que, dans la même nuit et sur la même route, un marchand allant à Toula avait été assassiné et dépouillé. Je ne voulus pas d'abord le croire, mais le fait me fut attesté par le stanovoï qui avait fait sur les lieux l'instruction du crime.

Etait-ce là cette noce d'où revenaient mes lurons? Et cet ami qu'ils avaient couché par terre, selon l'expression du géant goguenard?

Je restai cinq jours encore dans le village de Filofeï et quand je le rencontrai, je ne manquai pas de lui crier :

— Eh! ça fait du bruit!

— C'était un garçon très gai! me répondait-il chaque fois en éclatant de rire.

EPILOGUE

La Forêt et la Steppe

... Et peu à peu, derrière lui, le paysage
L'attirait au village, au jardin obscur
Où les tilleuls sont si grands, si ombreux,
Et les muguets si virginalement odorants,
Où les trembles ronds au-dessus de l'eau
Se baissent par rangées, du haut de la digue,
Où les chênes croissent luxuriants dans la plaine
[luxuriante,
Où s'exhale l'odeur du chanvre et de l'ortie...
Là-bas, là-bas, aux champs libres,
Où noircit la terre en velours,
Où le seigle, partout où vous regardez,
S'épand doucement en molles vagues,
Où tombe un lourd rayon jaune
De la haute voûte des nuages transparents.
Là on est bien...

(D'un poème brûlé.)

Le lecteur est peut-être fatigué de mes notes de chasse; qu'il se rassure; je lui promets que cette série-là déjà imprimée sera la dernière. Mais qu'il me permette, en lui faisant mes adieux, de lui parler encore de la chasse. La

chasse au fusil et aux chiens est belle en soi, *für sich* comme on disait jadis; mais si vous n'êtes pas né chasseur, vous êtes au moins ami de la nature, et à ce titre vous ne pouvez point ne pas nous envier, nous autres... Ecoutez.

Connaissez-vous le bonheur de sortir au printemps avec l'aurore? Vous voilà sur le perron. Sur un ciel gris léger, çà et là étincellent les étoiles, un vent moite passe comme une onde, on entend les vagues murmures contenus de la nuit, les arbres bruissent faiblement. On met sur la téléga le tapis, à vos pieds la boîte du samovar. Les pristiajnaïas piétinent avec élégance. Deux oies blanches, qui marchent en somnolant, traversent silencieusement la route. Dans le jardin ronfle au repos le garde de nuit. Chaque son semble s'immobiliser dans l'air et y rester suspendu. Vous voilà assis, les chevaux s'ébranlent ensemble et vous roulez, vous roulez. Vous avez dépassé l'église, vous descendez la colline, vous prenez à droite, vous franchissez la digue. A peine si quelques vapeurs s'élèvent de l'étang. Vous frissonnez un peu, vous remontez le collet de votre manteau et vous sommeillez; les chevaux piaffent bruyamment dans les flaques. Vous avez déjà fait quatre verstes... L'horizon rougit; les pies s'élèvent sur les bouleaux et volètent lourdement; les moineaux piaulent autour des meules sombres. L'air s'éclaircit, la route est plus nette, le ciel plus clair. Les nuages commencent à devenir blancs; les champs, verts. Dans les izbas les loutchinas (1) brûlent rouges; dans les cours, des voix à demi endormies, se font entendre. Cependant l'aurore se lève. Déjà des zo-

(1) Fagots résineux dont les paysans s'éclairent.

nes dorées se découpent sur le ciel; de tous les ravins montent des vapeurs; les alouettes chantent de leur voix sonore, vent de l'aube souffle et le soleil de pourpre apparaît et monte doucement. Alors, c'est un déluge de clarté; le cœur bondit comme un oiseau; tout est fraîcheur, joie, bien-être! On voit loin, alentour : le village, au delà du bois, et un autre village, plus loin encore, avec une église blanche. Et là-bas, sur la colline, la boulaie auprès du marais où vous allez... Plus vite, chevaux, plus vite! au galop! en avant! plus que trois verstes! Le soleil s'élève rapidement. Le ciel est pur, la matinée sera belle. Un troupeau sortant du village vient à notre rencontre. Vous êtes arrivé sur la colline : quelle vue! Dix verstes vous séparent des gracieux méandres de la rivière, qui bleuit sans éclat à travers le brouillard. Au delà, s'étendent de vertes prairies près de monticules à pentes douces; des vanneaux tournoient en criant au-dessus des marécages. Le lointain semble se rapprocher à travers le fluide éclat du ciel... Ce n'est pas comme en été : comme on respire librement! comme les membres sont souples! comme on sent ses forces se décupler sous la fraîche haleine du printemps!...

Et une matinée en juillet! il n'y a que les chasseurs qui sachent apprécier le plaisir d'errer à l'aurore dans les taillis. Vos pieds laissent une trace verte sur l'herbe blanche de rosée. Vous écartez la feuille humide, vous êtes aussitôt saisi par la chaude senteur qui s'y est concentrée pendant la nuit, l'air est tout imprégné de la fraîche amertume de l'absinthe, des doux parfums du sarrasin et du

trèfle. Au loin, tel qu'un haut mur, s'élève une forêt de chênes qui brille au soleil. Il fait encore frais et déjà vous sentez venir la chaleur; l'abondance des parfums donne presque le vertige. Le taillis est interminable. A travers les éclaircies, au loin, on aperçoit un lac de seigle jaune et une bande étroite de sarrasin rouge. On entend une téléga : c'est un moujik qui vient sans hâte ranger son cheval à l'ombre. Vous échangez un salut avec lui et vous passez. Derrière vous siffle une faux. Le soleil monte, monte, il est déjà haut. L'herbe sèche avec rapidité. Une heure, deux heures, voilà qu'il fait déjà chaud. Le ciel s'embrunit aux extrémités et dans l'air immobile se concentrent les ardeurs acérées du jour.

— Frère, où peut-on boire?

— Mais voilà, dans le ravin, il y a un puits.

A travers les épais taillis d'une coudraie vous descendez jusqu'au fond du ravin. Là est à demi cachée une source. Un jeune chêne penche avidement sur l'eau ses branches palmées, de grosses bulles argentines s'élèvent en tremblant du fond à la surface couverte d'une mousse fine et veloutée; vous vous jetez contre terre et vous voilà désaltéré; mais vous avez la paresse de bouger, on est si bien dans l'ombre, dans cette humidité parfumée!

Et là-bas, les arbustes grillent et jaunissent au soleil... Mais qu'est-ce? Le vent passe, l'air frémit, n'est-ce pas un orage? Vous sortez du ravin, qu'est-ce que ces rubans plombés, à l'horizon? Est-ce la chaleur qui gagne, est-ce un nuage qui avance? Mais voici un éclair. Eh! c'est l'orage.

Le soleil brille encore, on pourrait continuer à chasser.

Mais le nuage grandit, son extrémité antérieure s'allonge comme un manche, puis s'élève comme une coupole! Gazons et arbres, tout s'est couvert de noir. Vite! vite! j'aperçois un hangar... Vous accourez, vous entrez. Quelle pluie! Par quelques trous du chaume l'eau s'égoutte. Cela sent la framboise et le champignon... Il tonne... Mais voilà que le soleil brille de nouveau. L'orage est passé, vous sortez... Dieu! comme tout brille, comme l'air est frais et limpide!...

Le soir approche. Le couchant s'enflamme d'un incendie. Toute la moitié du ciel brûle. Le soleil se couche. L'air est d'une transparence singulière; dans le lointain rampe une vapeur molle et chaude; avec la rosée tombent des reflets vermeils sur ces plaines naguère inondées d'or liquide; des arbres, des arbustes, des hautes meules tombent des ombres allongées. Le soleil descend; l'étoile du soir s'allume, elle scintille sur l'océan de feu du couchant... Et le couchant pâlit; au-dessus tout est bleu : les ombres s'effacent, l'air s'embrume de croissantes ténèbres; il est temps de regagner le village où se trouve une izba où passer la nuit. Le fusil derrière l'épaule, vous allez d'un bon pas, si fatigué que vous puissiez être. Cependant la nuit s'avance, on ne distingue plus rien à vingt pas. Votre propre chien blanchit à peine dans l'obscurité; au-dessus d'un taillis noir, une faible portion de ciel peu à peu s'éclaircit... Qu'est-ce? on dirait du feu. Non, c'est la lune qui se lève. Là-bas, à droite, un village s'allume... Voici l'izba. A travers les vitres, la nappe blanche de la table mise, la chandelle allumée; le souper...

On fait atteler la troïka de course : chasse à la gélinotte dans le bois. Dans un sentier étroit entre deux murailles de hauts seigles, gaîment on va. Les cailles crient, votre cheval trotte paresseusement. Voici le bois; tout est obscur, tout se tait. Les trembles élancés grelottent auprès des bouleaux aux longues branches immobiles. Le chêne puissant se dresse auprès du tilleul svelte. Vous roulez dans les sentiers gazonneux tout tigrés d'ombre. De grosses mouches planent immobiles dans l'air doré, et tout à coup s'envolent. Les moucherons tourbillonnent en colonnes, lumineux dans l'ombre, sombres au soleil; les oiseaux gazouillent paisiblement. La voix dorée de la fauvette vibre d'une gaîté candide qui s'accorde bien avec le parfum du muguet. Loin, au plus épais du taillis, la forêt se fait déserte; un calme ineffable descend dans l'âme, tout ce qui vous environne est doux, somnolent. Le vent, pourtant, s'élève, les cimes des arbres bruissent comme des vagues : sur la couche des feuilles brunes de l'an dernier saillissent çà et là des herbes hautes; à l'écart, des champignons s'abritent sous leurs petits chapeaux. Un lièvre s'élance, mon chien le poursuit avec un aboiement sonore.

Et qu'elle est belle encore la forêt à la fin de l'automne, quand passent les bécasses! La bécasse ne s'arrête jamais dans l'épaisseur du fourré; c'est à la lisière du bois qu'il faut la chercher. Pas de vent, pas de soleil non plus: ni clarté, ni ombre, ni mouvement, ni bruit. Dans l'atmosphère douce s'exhale cette particulière odeur de l'automne qui rappelle l'odeur du vin. Une vapeur fine s'élève au-dessus des champs qui brunissent au loin. A travers le

filtre des branches dépouillées apparaît un ciel immobile, blanc mat. Çà et là, les dernières feuilles dorées pendant sur les tilleuls. Le sol humide est élastique sous le pied, les hautes herbes sèches sont sans mouvement et de longs fils déliés couvrent d'un filet brillant les gazons pâles. La poitrine se dilate, mais l'âme se trouble. On longe la lisière du bois, on semble ne s'occuper que de son chien, mais les images favorites, les âmes aimées, vivantes ou mortes, hantent la mémoire. Des impressions oubliées se réveillent, l'imagination voltige, tout le passé surgit, s'agite, se dessine clairement; mais le cœur bat d'émoi, tantôt s'élançant en avant et tantôt plongé, pour n'en plus vouloir émerger, dans l'océan des souvenirs. Rêveries mélancoliques et douces! Toute la vie s'ouvre légèrement, rapidement, et, comme un rouleau, elle se déroule de tout son passé, de tous ses sentiments, de toute son âme. L'homme est maître, et rien alentour pour le distraire, ni vent, ni bruit, ni soleil.

Et un matin d'automne, clair un peu froid, un matin de gelée, quand le bouleau, arbre des féeries, se dessine, exquisement doré, sur un ciel bleu, quand le soleil, trop oblique pour être dangereux, brille pourtant plus vivement qu'en été; quand un petit bois de trembles resplendit d'outre en outre; quand la gelée blanchit au fond des vallées, et qu'un vent frais agite les feuilles froissées qui tombent des arbres; quand sur la rivière clapotent de gaies vagues bleues, où flottent les oies et les canards; quand, dans le lointain, le moulin bat ses coups mesurés à demi caché par les rameaux et qu'au-dessus, à peine distincts, sur

le fond lumineux de l'air, tournent rapidement les pigeons multicolores!

Ils sont beaux aussi les jours d'été brumeux, si peu qu'ils soient du goût des chasseurs. Car, en ces jours-là, il n'est plus question de chasser : l'oiseau se lève sous vos pieds et diparaît du coup dans les ténèbres blanches d'une brume immobile. Mais comme tout est paisible et calme alentour! Dans le ciel tout est éveillé et pourtant tout se tait. Vous passez près d'un arbre : pas une feuille ne bouge; le géant languit voluptueusement. A travers une vapeur subtile, également disséminée dans l'air, une longue zone noire se dessine : on croirait une forêt toute proche; mais ce n'est qu'une haute ligne d'absinthe qui, d'elle-même, a formé la haie d'une limite. Et tout n'est que brouillard, au-dessus, autour de vous... Insensiblement le vent s'élève. Un coin de ciel pâlement bleu perce pourtant la brume qui se vaporise; un rayon de soleil jaune d'or s'écoule comme un torrent sur la campagne et se brise contre un bois, et de nouveau tout est couvert, — et longtemps se poursuit ce duel de l'ombre et de la lumière. Mais enfin la lumière triomphe. Et que le ciel est beau quand les derniers flots du brouillard échauffé s'épaississent en nappes, puis s'atténuent, fondent et disparaissent dans le bleu infini!

Vous vous êtes réunis plusieurs pour aller voir un champ éloigné dans la steppe. Par des chemins de traverse vous avez déjà fait six verstes, et vous voilà sur une route. Vous allez, vous allez, dépassant les convois et les maisons de poste où le samovar bout, où la porte cochère, s'ouvrant toute grande, laisse voir le puits de la

cours. D'un village à l'autre, à travers champs et chenevières, vous allez, vous allez longtemps. Une bande de corneilles s'envole d'un cytise. Des babas armées de longs râteaux s'en vont aux champs. Un passant, dans un cafetan de nankin ciré, un havresac à l'épaule, se traîne d'un pas fatigué; une pesante voiture de pomiestchik, attelée de six grands chevaux maigres, semble nager au-devant de vous. Un coin de coussin ressort sur la portière; un laquais, au manteau et au visage éclaboussé de boue, est assis de travers sur un sac, à l'arrière de la voiture, et s'accroche à une corde. Vous traversez le chef-lieu du district, un assemblage de boiteuses maisonnettes en bois, d'interminables clôtures et de quelques maisons en pierre, inhabitées, propriétés des marchands. Un vieux pont tremble sur un ravin profond... Plus loin! plus loin! Voici la steppe! Montez sur cette colline et regardez! Quel spectacle! Des mamelons ronds et bas, ensemencés et labourés de la base au faîte, se disséminent comme de larges vagues sur la plaine immense. Çà et là, des ravines tapissées de buissons, des îles de verdures, et, de hameau en hameau, d'étroits sentiers. Quelques églises blanchissent; une rivière miroite. Au loin, dans la plaine, des outardes cheminent une à une; une vieille maison seigneuriale avec ses dépendances, son verger, sa grange, s'élève au bord d'un étang. Allez plus loin, plus loin encore. Les mamelons deviennent de plus en plus petits et, avec eux, disparaissent aussi les arbres : la voici enfin, la steppe sans limite...

Et l'hiver, aller dans la montagne à travers la neige, chasser le lièvre, respirer l'air vif, l'air gelé, cligner des

yeux malgré soi au scintillement aveuglant de la neige molle, contempler les reflets verts du ciel sur la forêt rouge! Et les premiers jours du printemps, quand tout étincelle à travers la lourde vapeur de la neige fondante, quand on sent déjà la terre échauffée, quand les rayons obliques du soleil y ont déjà creusé des vides, quand déjà les alouettes s'enhardissent à chanter, quand les torrents écument joyeusement de ravin en ravin!...

Adieu, lecteur; je vous souhaite toute félicité.

FIN

TABLE